



Title	Une juive nommee eva : etude portant sur "Le château de la juive" de guy des cars
Author(s)	Fujihira, Sylvie
Citation	大阪外国語大学学術研究双書. 2002, 28, p. 1-123
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/80071
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka



大阪外国語大学
学術研究双書

28

UNE JUIVE NOMMÉE EVA

Etude portant sur
Le château de la juive de Guy des Cars.

Sylvie FUJIHIRA

UNE JUIVE NOMMÉE EVA

Etude portant sur
Le château de la juive de Guy des Cars.

Sylvie FUJIHIRA

2002

Publications of Osaka University of Foreign Studies, No.28 2002

UNE JUIVE NOMMEE EVA

Etude portant sur Le château de la juive de Guy des Cars.

Sylvie FUJIHIRA

Avant-propos

Sous le titre *Une Juive nommée Eva*, avec en sous-titre *Etude portant sur Le château de la juive de Guy des Cars*, nous avons réuni deux articles que nous avons publiés en 1999 et en 2000, et qui, revus et complétés forment la deuxième et la troisième parties de ce qui va suivre. On en trouvera les références dans la bibliographie.

L'introduction générale reprend partiellement en leur ajoutant des précisions, les éléments qui figuraient dans les introductions des deux articles susmentionnés. La première partie est quant à elle, entièrement nouvelle, de même que la conclusion. L'annexe est la reprise amplement développée d'une partie de l'article sur l'extranéité.

Afin que chaque partie puisse être lue indépendamment des autres, nous avons parfois choisi de répéter certains éléments indispensables à la compréhension.

Nous espérons que le présent travail ne garde pas un caractère par trop composite de ses origines.

INTRODUCTION GENERALE

Appartenant à une longue lignée de nobles limousins⁽¹⁾ — parmi lesquels on trouve comtes, vicomtes, barons, marquis et ducs, — qui s'illustrèrent dans l'armée sous l'Ancien Régime et sous la Restauration, Guy des Cars (1911-1993), contrairement à son père qui fut lui aussi un officier, préfère, après avoir fréquenté divers établissements jésuites, la plume à l'épée et se lance au début des années trente dans le journalisme. Il collabore notamment au *Journal* et à *Candide*, avant d'écrire pour le théâtre et de devenir secrétaire dans un cirque². A la même époque, il figure parmi les orateurs qui prennent la parole devant les foules réunies par l'Action Française, et qui acceptent de tonner *contre l'invasion juive et mèteque, la domination de l'argent, la révolution étrangère, toutes les internationales*³.

Il commence sa carrière d'écrivain par la publication en 1941 de *L'officier sans nom*, document vécu qui lui vaut le Prix Goncourt fictif de la zone libre⁽⁴⁾. Cet ouvrage, dont plus de 640 000 exemplaires ont été vendus, ne ressemble pas à ceux qui lui succèdent au rythme d'un par an en moyenne jusqu'à la mort de l'auteur, et qui appartiennent à ce que certains appellent «la sous-littérature industrielle»⁵.

Contrairement aux romans à l'eau de rose de la première moitié du XX^e siècle qui *développaient un merveilleux sentimental aux héros stéréotypés et aux conclusions dignes des contes de fées*⁶, les romans de Guy des Cars ont modernisé le genre par l'introduction d'un certain parfum d'érotisme — voire de pornographie⁽⁷⁾ —, qui contribue certainement au succès de ces romans populaires dont plus de soixante millions ont été vendus à ce jour et qui touchent un public très large puisque, en 1978, une enquête révélait que 57 % des lecteurs français avaient lu au moins un de ses romans.

Si l'on en croit un dictionnaire de littérature, les recettes qui ont permis le succès du

filon exploité par notre auteur sont les suivantes :

(...) tout d'abord, prenez un "cas" si possible "pathologique", un personnage bien faisandé bien trouble ou alors quelque lord ou riche héritier, (alternative qui est loin d'être exclusive !). Ajoutez quelques individus "moyens" auxquels le lecteur puisse facilement s'identifier, mais avec toujours un brin d'équivoque. Puis saupoudrez largement de racismes tous azimuts (dont le moindre n'est pas le racisme anti-femmes, surtout celles du M. L. F. !) Arrosez copieusement d'un "sang" plus ou moins "pur". Et vous obtenez, par exemple, ⁸ :

Le château de la juive, l'œuvre qui nous intéresse ici⁽⁹⁾ et dont la publication date de 1958. On y retrouve les thèmes et les méthodes que l'auteur applique à toute sa production:

— *La recherche de cas exceptionnels*¹⁰ : ici, celui d'une jeune femme juive rescapée des camps de la mort.

— *L'exploitation de ce cas dans des situations paroxystiques, [...] et le recours systématique aux antithèses*¹⁰ : beauté physique et laideur morale, caractère de victime et de coupable, chute et rédemption, pour notre roman.

— *L'utilisation de sujets qui sont dans l'air du temps*¹⁰ : dans ce cas, l'Etat d'Israël et les débuts de la guerre d'Algérie.

— *Enfin, la morale*¹⁰ : l'héroïne, qui représente le Mal, est comme il se doit châtiée, mais l'auteur lui trouve quand même une fin rédemptrice.

Voici, très brièvement résumée, l'intrigue de *Le château de la juive* qui se divise en trois parties: *L'apatride* (de la page 5 à la page 149), *La fille errante* (de la page 151 à la page 321) et *La femme traquée* (de la page 323 à la fin):

Sous couvert d'exaucer les vœux de son ami le docteur Levy qui lui a demandé de faire de l'histoire de son assistante Eva un roman pour montrer au lecteur *le Miracle d'Israël*¹¹, le narrateur nous décrit complaisamment une Juive à laquelle il prête tous les traits qui distinguent les Juifs aux yeux des antisémites, tout en prétendant avoir choisi son héroïne pour son caractère exceptionnel. Rescapée des camps d'extermination nazis, Eva subjugue un officier français, le Colonel Eric de Maubert, dernier représentant

d'une famille de nobles jurassiens. Elle se sert de lui pour réaliser ses ambitions et n'hésite ni à le tromper, ni à le déshonorer. De la même manière, elle ne voit en ses amants que des moyens d'enrichissement rapide. Les procédés dont elle use conduisent à la mort tous ceux qu'elle a côtoyés : ses deux amants, sa belle-mère et son époux. Après avoir semé ruine et deuil autour d'elle, elle est en quelque sorte touchée par la grâce et part mener une vie édifiante en Israël.

Ce qui nous intéresse dans ce roman populaire, c'est de montrer comment est présenté le personnage d'Eva et comment, à travers cette présentation, apparaissent tous les fantasmes antisémites et misogynes de l'auteur.

Nous voudrions, dans un premier temps, présenter ce qui a pu donner à Guy des Cars l'idée de ce roman et comment il oppose l'héroïne à son mari, le comte de Maubert, dont il fait l'incarnation de la noblesse. Nous voudrions ensuite montrer comment l'auteur a démultiplié la malveillance mortifère de la femme fatale qu'est Eva par sa judéité avant de voir comment, reprenant les thèmes de l'antisémitisme traditionnel d'avant-guerre, il a fait de son héroïne la représentante type d'un peuple réputé être radicalement étranger à la France et au peuple français et quelle solution il propose à la «question juive»

Première partie

LA JUIVE ET LE NOBLE FRANCAIS

Comme nous l'avons dit dans l'introduction générale, les intrigues de Guy des Cars ne naissent pas *ex nihilo* sous la plume du romancier. Aussi serait-il intéressant de savoir d'où est venue l'idée qui a servi de point de départ à l'œuvre dont il est question ici.

La réponse ou du moins un élément de réponse nous est fourni par le titre. «Le Château de la Juive» est en effet le nom d'un château transformé en relais gastronomique où l'auteur est allé lors d'un séjour qu'il a fait en Franche-Comté vers 1956¹.

Histoire du vrai Château de la Juive et de ses propriétaires

Ce château est sis sur le territoire de la commune de Chalezeule, au lieudit Clemtigney qui faisait autrefois partie de la seigneurie de Montfaucon. Le dernier seigneur de Chalezeule fut Daniel-Gabriel de Fresnoy, seigneur de Beaucourt en Picardie, chevalier de Saint-Louis et capitaine au régiment d'infanterie de Monsieur. Dans des circonstances non encore élucidées, la plus grande partie de la commune devint la propriété d'un Juif alsacien établi à Besançon, Mayer Lippmann qui, en 1835, figurait au premier cadastre comme l'un des plus importants propriétaires terriens de la région. C'est là qu'il installa sa maison de campagne.

En 1849, à la mort de Mayer Lippmann, c'est à son gendre Baruch dit Bénédicte Allégri, banquier à Paris et veuf de la plus jeune de ses filles, qu'alla Clemtigney avant d'échoir à leur fille Précieuse-Reine-Léonie Allégri, née à Paris le 3 avril 1827, lors de son mariage avec un autre banquier israélite, Paul-Félix Bernheim. C'est le jeune couple qui y fit construire par l'architecte Alphonse Delacroix, le château de style néo-gothique qui est celui que l'on peut voir aujourd'hui. Mais, P-F. Bernheim décéda prématurément en 1858, sans laisser de postérité.

Cinq ans plus tard, le 23 juin 1863, sa veuve convolait pour la seconde fois avec Charles-Déodat-Raymond, comte de Turenne, propriétaire, âgé de vingt-neuf ans c'est-à-dire de sept ans son cadet et ce, malgré le refus du père de la mariée de donner son consentement à une telle union en raison de *la différence de religion, la disproportion des âges et [des] positions de fortune*. En effet, alors que la veuve apportait 183 000 francs de dot, plusieurs millions en actions et obligations, sans parler de la propriété de Clemtigney, le descendant du grand Turenne, noble ruiné et sans profession *ne déposait dans la corbeille de mariage qu'un fort modeste pécule composé de ses meubles et effets personnels évalués 3 000 francs, d'une créance douteuse de 18 000 francs et de quelques biens-fonds en Picardie indivis avec son frère*. Mais, *il conférait en revanche à son épouse un titre nobiliaire, un nom illustre et de brillantes alliances*.

Décrié par certains comme un *hobereau hâbleur et dépravé* sans que l'on sache bien sur quoi reposent ces allégations, le Comte de Turenne semble au contraire s'être intéressé *avec beaucoup de compétence et de dévouement aux problèmes agricoles et sociaux de la région* et avoir su se faire aimer des habitants de Chalezeule.

De nouveau veuve en 1870, Léonie Allégri *délaissa quelque peu Chalezeule pour son hôtel parisien* où elle se consacra aux trois filles qui lui étaient nées de son second mariage. Si l'on en croit Robert Genevoy, c'est vraisemblablement à cette époque que la population d'alentour s'habitua à désigner Clemtigney sous le nom de «Château de la Juive». A sa mort, le 14 mars 1904, c'est sa fille aînée Aimée-Marie-Marguerite-Hermine, qui hérita — la seconde étant morte de maladie en 1883 et la dernière étant entrée au Carmel. Elle se sépara de cette propriété au lendemain de la Première Guerre mondiale. C'est en 1926 qu'un citoyen helvétique, cuisinier de son état, en fit un restaurant, inaugurant une nouvelle époque pour ce château.

Pour autant qu'on puisse le savoir aujourd'hui, un siècle après le décès de la Juive éponyme, rien de bien particulier ne semble pouvoir lui être reproché si ce n'est éventuellement pour certains, l'indépendance d'esprit et la résolution dont elle fit preuve, contre l'avis paternel et sans doute celui de son milieu, lors de son remariage avec un noble ruiné non-juif. C'est plutôt du côté de celui-ci que se trouveraient les ombres : mariage d'intérêt et soupçons — fondés ou non — sur sa personnalité.

Mais voyons maintenant comment les deux personnages auxquels le Comte et la Comtesse de Turenne ont servi de modèles de départ, même si finalement le roman n'a rien à voir avec leur vie réelle, ont été dépeints par notre auteur.

Origine, jeunesse et formation des deux protagonistes

Eva Goldski est née vers 1923 ou 1924 dans une famille de Juifs polonais très religieux. Son père était professeur à l'Université de Varsovie et c'est grâce à cette profession qu'elle a eu la chance de ne pas naître dans le *ghetto le plus sordide d'Europe*². Elle a eu une petite enfance heureuse parmi les siens avant d'être déportée à l'âge de sept ans³ et de connaître tous les camps et leurs horreurs, parmi lesquelles la stérilisation, tandis que toute sa famille était massacrée.

Etant donné ce qu'a été sa jeunesse, il n'est nulle part question de sa scolarité mais nous apprenons de la bouche d'Eric que *tout ce qu'Eva sait, elle ne le doit qu'à elle-même*⁴ et qu'outre le français, elle connaît six langues : l'anglais, l'allemand, le polonais, le russe, l'hébreu et le yiddish.

Notons enfin qu'à deux reprises, il est fait mention de son père dont sont évoqués *la figure majestueuse*⁵ et l'amour qu'il avait pour sa fille, sans doute dans la lignée du cliché littéraire qui veut que la jeune fille juive soit élevée par son père.

Eric, lui, a plutôt été élevé par sa mère puisqu'il est devenu orphelin de père à treize ans. Né en 1914, il appartient à la lignée ancestrale des comtes de Maubert qui ont fait construire en 1648 leur gentilhommière de *La Tilleraye*.

Après avoir été pensionnaire chez les Jésuites de Dôle — destin banal pour les enfants de la noblesse franc-comtoise depuis 1823, date de la création de cet établissement —, il a, comme son père et son grand-père, choisi la carrière des armes et pour ce faire, est passé par Saint-Cyr. Après le désastre de Dunkerque, il a rejoint les Forces de la France libre, avant de se retrouver, une fois le pays libéré, au commandement militaire d'une région de l'Allemagne occupée.

En bref, une jeunesse et un début de vie adulte assez conformes à ce que l'on peut imaginer pour un jeune homme issu de la noblesse de province et le destin malheureux et cahotique d'une jeune Juive d'Europe Centrale.

Mais ce sont les vicissitudes de l'Histoire qui permettent aux deux protagonistes de se rencontrer, puisque c'est en tant que membre d'une commission internationale chargée du recensement des réfugiés d'un camp situé près de Vienne en Autriche, qu'Eric se trouve en présence d'Eva, que touché par son regard : *le plus beau du monde, [il] n' [a] plus qu'une idée: l'arracher au camp*⁶ et que pour ce faire, il n'hésite pas à l'épouser.

Et l'aristocrate franc-comtois et la Juive polonaise rescapée des camps — deux

êtres que tout dans leurs origines respectives séparait — se marient et viennent habiter dans le château familial d'Eric.

Avant de voir leur personnalité, leurs valeurs et leurs goûts, leurs qualités et leurs défauts, voyons d'abord comment nos deux héros sont présentés quant au physique.

Physique des deux protagonistes

Figure centrale du roman et seule protagoniste que le narrateur a rencontrée, Eva est l'unique personnage à faire l'objet d'une description physique détaillée. Dès les premières pages, elle est présentée comme une «belle Juive» typique avec l'exotisme et l'étrange fascination qui émanent de sa personne.

Je fus incapable de répondre, tellement la beauté de la femme était surprenante. Beauté d'un type très spécial et très marqué : c'était la splendeur juive dans toute son agressivité. La chevelure d'ébène était nouée en catogan sur la nuque ; le front, très dégagé exhalait l'intelligence ; les sourcils épais se rejoignaient presque, révélant la jalousie instinctive ; l'arête du nez était fine ; les narines semblaient faites pour respirer tous les parfums de sensualité ; la bouche était grande, vivante ; les lèvres charnues, gourmandes de tout elles aussi ; les pommettes légèrement saillantes et un menton volontaire achevaient de donner au visage une expression dominatrice. La femme était sûre d'elle ; son attitude déférente n'était qu'un masque. Il y avait surtout le regard qui pouvait tout dévorer par ses expressions alternées de violence et de douceur féline, un regard sans faiblesse.⁷

En revanche, du physique d'Eric, nous ne savons pas grand chose sinon qu'il est bien de sa personne, qu'il a de l'élégance et du charme, qu'il est racé et qu'il a de la classe⁸, ce qui est malgré tout bien vague. Mais, alors que tous deux ont des physiques au dessus de la moyenne, si Eric ne semble pas s'en rendre compte et n'est jamais décrit comme essayant de jouer de son physique avantageux ou de sa prestance naturelle, Eva par contre, tire orgueil de sa beauté qu'elle rehausse par les artifices du maquillage et de la

parure et dont elle use comme d'une arme pour asservir les hommes qu'elle entend manipuler, et pour écraser les autres femmes.

Dans le physique exotique d'Eva, percent le déracinement et l'extranéité de notre héroïne, aspects qui seront développés dans la troisième partie de notre étude. Nous nous contenterons donc de dire ici qu'en tant que Juive, Eva n'est pas plus française qu'elle n'était polonaise et que l'errance à laquelle elle semble vouée paraît lui être consubstantielle.

Ambiguïtés d'Eva à l'égard de sa judéité et francité évidente d'Eric

En effet, si on ne saurait que la plaindre d'avoir eu une enfance et une jeunesse ballottées de camp en camp, son départ pour l'Algérie et son retour précipité en métropole ne sont dus qu'à l'échec de ses intrigues. Terrée à *La Tilleraye*, dans un moment d'abattement, elle sent *s'appesantir sur elle l'inexorable loi* — le cliché n'est jamais loin ! — qui l'obligera à *repartir avec la volonté de recommencer à bâtir ailleurs une nouvelle existence*⁹. Après la mort d'Eric, ce destin se réalise : elle quitte définitivement l'Europe pour se fixer en Israël où elle trouve enfin la paix, son cas illustrant la *grande loi* énoncée par le docteur Lévy et qui veut que *tout homme d'Israël ne puisse retrouver la sérénité de l'âme s'il n'a reconquis la Terre Promise*¹⁰.

Eric, héritier du fief des Maubert, est au contraire essentiellement un enraciné et un ardent patriote. C'est ce patriotisme qui l'a amené à entrer en résistance et s'il a franchi les frontières, c'est pour défendre son pays et les intérêts de celui-ci en se battant *du Tchad aux confins de la Lybie, d'Afrique du Nord au Mont Cassin, d'Italie au débarquement de Saint-Tropez, des plages du Midi jusqu'au repaire de Berchtesgaden*.⁽¹¹⁾ Aussi, quand il décide de quitter l'armée en 1948-1949, est-ce tout naturellement sur le domaine de ses pères qu'il se retire. Il ne le quittera quelques années plus tard que pour défendre la présence française en Algérie, avec la ferme intention de retourner y vivre dès qu'il sera libéré, montrant par là son attachement indéfectible à la terre de ses aïeux et, par delà à la France et à son identité française qui, pour lui, est une composante essentielle de son être.

Les rapports qu'entretient Eva avec sa judéité sont bien moins simples et non dénués d'ambivalence. En effet, si elle se refuse à renier la religion de ses ancêtres pour pouvoir

se marier religieusement avec Eric de Maubert, il ne semble pas qu'elle y ait été un jour particulièrement attachée puisque l'auteur nous apprend ce qui suit :

Depuis son premier internement à 15 ans, elle n'avait plus pratiqué son propre culte. Si elle l'avait fait, quand elle vivait encore au milieu des siens, c'était uniquement parce que ses parents l'y avaient contrainte. Le sentiment religieux n'avait jamais été développé chez l'enfant agressive qui était devenue trop rapidement la jolie fille. Sa seule vraie religion était celle de sa beauté. Aux rares moments où il lui était arrivé dans sa détresse, d'implorer Jehovah, ce n'avait été que pour lui demander la jouissance des biens terrestres et le châtement de tous ceux qui l'empêchaient, soit par racisme, soit par indifférence, d'atteindre à ce qu'elle croyait être le bonheur suprême. Dans son cœur très vite blasé, Eva ne considérait ses frères que comme des inutiles et des égoïstes alors que la plus grande égoïste était elle-même. L'idée de communauté solidement ancrée chez ceux de sa race, lui avait toujours fait horreur : elle conservait le souvenir désabusé et méprisant de ces réunions familiales qui lui avaient été imposées par ses parents les jours de sabbat et où la journée devait être consacrée à Dieu. Elle avait toujours pensé que la loi de Moïse n'était pas faite pour elle...¹²

Mais d'un autre côté quand il est fait allusion à son origine juive, elle la défend avec agressivité comme on le voit dans ce dialogue avec Adélaïde :

— Vous n'êtes pas israélite au moins ?

— Eric ne vous l'a donc pas dit ?

[...]

— Il s'en est bien gardé !

— Je ne comprends pas pourquoi : ce n'est pas une tare que je sache ?¹³

Position qu'elle réaffirme devant Eric : *mais crois bien que je n'ai pas honte de ma naissance et que je ne renierai jamais mes origines !*¹⁴

Aussi, après l'avoir vue défendre de la sorte ses origines juives, le lecteur ne peut-

il que s'étonner de sa réaction quand le caïd manifeste qu'il a percé à jour sa judéité comme l'indique le passage suivant :

— *Je me considère aussi Français que vous Madame... Mais devons-nous oublier tous deux que nous sommes de race sémite ?*

Une lueur de rage traversa le regard de Eva mais elle retrouva instantanément sa douceur caressante. ¹⁵

Peut-être faut-il voir dans cette réaction, la crainte que sa judéité ne soit la pierre d'achoppement de son entreprise de conquête du bel Arabe, à moins que ce ne soit la honte d'être surprise en train d'oublier la fierté de sa propre race face à l'ennemi héréditaire¹⁶?

Si Eva souffre d'un problème d'identité, rien de tel en revanche chez Eric qui, comme nous l'avons déjà vu, vit sa francité avec fierté et suit la religion de ses pères sans que cela ne lui pose de problèmes comme nous allons le voir.

Eric ou une tradition catholique parfaitement assumée

Descendant d'une lignée qui a donné à l'Eglise catholique plusieurs évêques et qui est la première bienfaitrice de la paroisse de Saint-Pierre-sur-Loue, Eric a tout naturellement fait ses études dans une institution religieuse. Arrivé à l'âge adulte, il continue à assister tous les dimanches à la Grand Messe. Bien sûr, le narrateur qui ne l'a pas connu ne nous dit rien de sa foi personnelle, aussi nous est-il difficile de savoir si l'impossibilité de contracter un mariage religieux le fait se sentir en état de péché ou non. Mais il ne le semble pas car, face à sa mère qui réagit violemment en apprenant qu'ils ne se sont mariés que civilement, il défend ce qu'il a fait. Par ailleurs, on ne le voit faire aucune tentative pour convertir Eva. S'agit-il là d'une tolérance remarquable ou serait-ce le signe que la pratique d'Eric, loin de refléter sa foi, n'est qu'un des aspects du patronage que sa famille, de par sa position, exerce sur les paysans et les villageois ?

Pour bien comprendre ce que ce patronage pouvait bien signifier, reportons-nous aux propos d'un autre comte de roman, le comte de Malhyver d'*Un Drame dans le monde* de Paul Bourget, qui a décidé de quitter Paris où il menait une existence frivole pour

s'installer sur les terres de ses ancêtres :

Habiter ici, c'est sortir de l'anonymat, sous ce rapport comme sous tous les autres. Depuis ces trois dimanches je ne me serais pas pardonné de manquer à la grand'messe. A Malhyver, comme dans la tranchée, je suis le comte, celui que les gens regardent, l'exemple. Qu'ils ne me voient pas à l'église et ils penseront : «le Bon Dieu, c'est bon pour nous autres pas pour les riches.» Et que leur représente-t-il ce Bon Dieu comme ils disent si simplement ? [...] Le devoir, l'espérance, la consolation, l'acceptation du sort, le Décalogue, ce résumé de toutes les lois de la santé sociale. Leur enlever ça, les en faire douter, n'est-ce pas un crime, quand on n'a rien à mettre à la place que le triste: ignoramus et ignorabimus de nos philosophes?»¹⁷

Outre l'exemplarité religieuse à laquelle ne peuvent échapper les châtelains et dont le banc qui leur est réservé au premier rang de l'église est le symbole, la pratique dominicale et la bienfaisance sont l'occasion pour eux de rencontrer régulièrement les gens du pays et d'entretenir des contacts avec eux. Ainsi, Adélaïde se multiplie-t-elle auprès des villageois et des paysans au sortir de la messe, serrant des mains, s'enquérant de la santé des uns et des autres, parlant aux gens de ce qui les préoccupe, faisant des *signes d'amitié protectrice*¹⁸. Cette Grand Messe permet aussi aux Maubert d'associer les paroissiens aux événements qui touchent leur famille, comme par exemple le mariage d'Eric, et de leur présenter la nouvelle comtesse.

Eric ou la fidélité à une tradition de patronage nobiliaire

L'importance que revêtent ces relations entre le châtelain et ses fermiers ressort de la décision d'Eric de rendre visite à ces derniers le surlendemain de son installation définitive à *La Tilleraye*. Et, quoiqu'il considère cela comme une corvée, c'est à ses yeux une nécessité à laquelle il ne saurait se soustraire. Car, présenter Eva aux fermiers est une manière de leur manifester que les relations qu'ils entretiennent avec le châtelain-propriétaire sont des relations privilégiées.

En effet, bien qu'il n'ait pas d'argent et qu'il sache que ses terres sont mal louées, Eric, s'il envisage de les exploiter directement, n'envisage par contre pas spontanément d'augmenter les loyers qui lui sont dus⁽¹⁹⁾ : ce serait sans doute pour lui rompre avec la gestion nobiliaire de tradition dans sa famille pour se rabaisser au rang d'un Veran, c'est-à-dire d'un tenant d'une exploitation bourgeoise, comme le laissent entendre les propos qu'il tient à sa mère quand celle-ci essaie de lui faire accroire que l'industriel s'intéresse à *La Tilleraye* :

Si un Veran a un jour l'envie de jouer au propriétaire terrien, il a les moyens de jeter son dévolu sur un domaine rentable. Ce n'est pas un homme à faire des placements à fonds perdu !²⁰

Le choix du verbe «jouer» au lieu du verbe «devenir» par exemple, est d'ailleurs tout à fait significatif : pour Eric, un Veran ne saurait être un propriétaire terrien digne de ce nom.

Pour les Maubert, comme pour les nobles traditionnels, les paysans ne sont pas ravalés au rang de simples partenaires économiques, ils tiennent plus des *manants d'un terroir à l'exploitation duquel, comme leur ancien seigneur, ils contribuent de longue date*.²¹ Il s'agit donc pour eux de les ménager pour maintenir les liens qui se sont tissés de génération en génération, c'est pourquoi ils préfèrent un statu quo qui leur est matériellement peu favorable plutôt que de vouloir, comme le suggère Eva et comme elle le réalise après la restauration des bâtiments de ferme, dans une vision à court terme, *faire rentrer l'argent*.²²

En effet, à des avantages matériels, les Maubert préfèrent les avantages symboliques que ces relations de patronage leur permettent et leur imposent d'obtenir. Car la contrepartie de cette gestion modérée, inspirée par ce patronage social qu'ils mettent en œuvre, est l'attachement que «leurs» gens leur manifestent.

Ainsi Adélaïde est aimée dans le pays parce qu'elle ne l'a jamais quitté et qu'elle sait s'y prendre avec les humbles.

Eric, lui, considéré comme un héros depuis la guerre, a été choisi comme Président d'honneur des Anciens Combattants, les présidences d'associations, de comités, de sociétés savantes ou autres, étant souvent confiées à des nobles ou à des notables. Mais c'est surtout lors des funérailles de la vieille comtesse que cet attachement aux

«seigneurs» se manifeste. En l'absence d'Eric qui n'a pu obtenir de permission pour venir conduire le deuil et alors que c'est à Eva qu'a échoué ce redoutable honneur, *le Maire et le Conseil Municipal au grand complet* prennent la tête du cortège qui suit le cercueil : *c'[est] l'hommage de paysans qui compren[nent] que leur devoir [est] de représenter le Colonel «absent»*²³. C'est aussi le moyen d'exclure Eva et de faire corps contre celle que tous considèrent comme une intruse et une usurpatrice. D'ailleurs, notre Juive comprend à ce moment-là qu' *Eric rester[a] toujours l'enfant chéri de tout le pays*²³.

Eric ou la fidélité à une tradition foncière et à un passé familial

D'autre part, il faut bien souligner que pour Eric, le domaine familial n'est pas un simple avoir : appartenant depuis des temps immémoriaux à son lignage qui, malgré de nombreuses vicissitudes, est parvenu à le conserver, il fait l'objet de sa part d'un fort investissement affectif. En tant que terre des ancêtres, il est à lui seul un résumé de l'histoire des générations antérieures auxquelles le possesseur actuel qui ne s'en considère que comme le dépositaire, doit des comptes. Aussi réagit-il très vivement quand Eva lui suggère de *vendre ces fermes qui ne rapportent que des sommes dérisoires et de réemployer les capitaux dans le commerce* :

*Il ne saurait être question de vendre nos terres ! Depuis des générations, les Maubert ont aimé la terre et n'ont jamais vécu de commerce ! Même si nous devons continuer à en pâtir, je ne changerais (sic) rien à cette règle et j'attends de ma femme qu'elle m'aide à maintenir cette tradition!*²⁴

Réponse qui montre clairement que pour lui, *la propriété foncière transcendant les destins individuels, est érigée en valeur fondamentale*²⁵. Cet amour de la terre, Eric va le manifester par l'achat de cinq nouvelles fermes et pour autant qu'on puisse en juger, par le refus des valeurs mobilières dont il n'est fait aucune mention dans la composition de son patrimoine, cela sans doute dans le but de nous montrer un Eric attaché aux valeurs traditionnelles de sa caste.

Pour lui, comme pour les siens, la seule richesse qui vaille est celle d'un Passé, comme nous le reverrons dans la troisième partie de la présente étude, ce qui explique

tous les efforts et tous les sacrifices consentis depuis des générations pour conserver meubles, bibelots, tableaux et livres. Tous ces biens de famille sont considérés dans la noblesse comme des reliques dont l'on ne saurait en aucun cas se séparer : avec le château, ne contribuent-ils pas en effet à matérialiser [er] et à transmettre [re] la mémoire du lignage, donc son identité²⁶ et à en signifier le prestige, l'ancienneté et le bon goût²⁷ ?

A *La Tilleraye*, les biens mobiliers sur lesquels l'auteur insiste le plus sont les portraits d'ancêtres. Ceux qui sont dans la bibliothèque représentent les illustrations de la famille et constituent, avec leurs titres, inscrits en lettres d'or, un rappel de l'histoire de celle-ci :

Sigismond de Maubert, Colonel des Dragons d'Artois... Armand de Maubert, Chevalier du Saint-Esprit, Pair de France... Eugénie de Maubert, née de Verdier, épouse redoutable du précédent... Gontran de Maubert, Evêque de Dôle, imposant...⁽²⁸⁾

Et ces portraits nous rappellent que ce lien entre l'appartenance à la noblesse et la détention de portraits de famille est très ancienne puisque, comme le souligne Pierre Miquel :

*Etait noble déjà sous les anciens Romains, celui qui pouvait avoir chez lui le portrait de ses ancêtres et leur rendre un culte. On disait qu'il jouissait du «droit d'images» et qu'il se distinguait ainsi des autres hommes.*²⁹

Non contents d'être objets de vénération de la part de leurs descendants, ces ancêtres semblent participer à la vie de ces derniers dont ils paraissent juger les actes. Ainsi deviennent-ils de plus en plus hostiles en regardant Eva lors de la première soirée que passe celle-ci à *La Tilleraye*. Par la suite, ils semblent s'amadouer un peu³⁰. Entre temps, Adélaïde, ayant appris qu'Eva est Juive, fait une scène à son fils dans la bibliothèque. Celui-ci prend la défense de sa femme et des Juifs et termine par ces mots : *vous n'avez donc pas le droit de les juger*, ce qui lui vaut cette réponse de la part de sa mère : *Peut-être... mais tes ancêtres te jugent en ce moment !*³¹ A la fin du roman encore, on trouve

un exemple de cette immixtion des morts dans les affaires des vivants : cette fois, ce sont les portraits d'ancêtres du couloir — des ancêtres de moindre envergure que ceux de la bibliothèque, à n'en point douter — qui semblent se mettre à *reprocher* [à Eva] [...] *de ne pouvoir accomplir sa mission essentielle de femme*³², c'est-à-dire de ne pouvoir enfanter.

De son éducation chrétienne, des traditions ayant cours dans son milieu, découlent d'une part la générosité d'Eric, générosité qui le pousse, bien que pauvre, à dépenser sans compter lors de son voyage de noces à Paris et d'autre part le peu d'importance qu'il attache à l'argent puisqu'il dit à Eva qui a préféré mettre de côté la somme qu'il lui avait laissée pendant qu'il allait avertir sa mère de son mariage : *Tu attaches vraiment une telle importance à l'argent ? Moi quand je n'en ai pas, je m'en passe !*³³ phrases qui résument à elles seules la différence de rapport à l'argent qui existe entre les deux époux et, par delà leur cas particulier, les attitudes prétendument caractéristiques des Juifs et des nobles vis-à-vis de l'argent : ceux-ci affectant de mépriser l'argent, surtout quand ils en sont dépourvus³⁴ alors que ceux-là seraient d'une cupidité peu commune.

Eva ou un amour immodéré de l'argent

Pour Eva en effet, l'argent est la grande affaire de sa vie et tout son être est tourné vers les moyens d'en gagner. C'est ainsi qu'elle a choisi Eric, pensant qu'il était riche. Quand elle s'aperçoit qu'il n'en est rien, elle souffre atrocement et décide de tout mettre en œuvre, sans s'embarrasser d'honnêteté, pour satisfaire sa soif de richesses. Son existence devient alors une succession de calculs et de machinations.

Elle exploite l'industriel Veran qui, dans l'espoir d'en faire sa maîtresse, dépense des sommes colossales, avant de tenter de lui extorquer par chantage des actions de ses sociétés. Comme pour elle il n'est pas de petits profits, elle n'hésite pas dans le même temps à faire vider le grenier de *La Tilleraye* par un brocanteur juif, sans en référer bien entendu aux légitimes propriétaires.

A peine a-t-elle posé le pied en Algérie qu'elle devient la maîtresse d'un aventurier. Elle aide cet ennemi de la France dans son trafic d'armes puis recourt de nouveau au chantage et déshonore le nom qu'elle porte par cette trahison.

De retour en France, elle envisage de s'associer avec Abraham dans le commerce

des antiquités — on notera l'insistance de Guy des Cars à faire participer Eva à des activités de brocante et d'antiquités, activités dans lesquelles les Juifs avaient souvent été cantonnés par des législations leur interdisant le commerce d'articles neufs — et d'utiliser les entrées que peut lui donner son nom dans les châteaux pour s'approvisionner en meubles et autres articles, et ce, sans aucun égard pour la gêne dans laquelle se trouvent ces châtelains désargentés.

Ainsi donc, Eva ne recule devant aucun moyen pour s'enrichir. Mais d'où lui vient cet appétit de richesses et ce sens peu commun des affaires ?

Il y a d'abord, et ce n'est pas pour surprendre, l'atavisme « racial », l'auteur insistant sur la supériorité de la race élue dans le domaine de l'argent et surtout son art pour le fixer³⁵. Et c'est sans doute à ses origines juives que Guy des Cars entend faire rattacher cette « jouissance rare » qu'éprouve Eva à sortir les billets de *son capital secret* de leur cachette, *uniquement pour les palper*³⁶ et le fait que la perspective d'un gain soit *le plus grand stimulant*³⁷ dans ses relations avec Nassim Nahoum dont on sait pourtant qu'il la dégoûte.

Il y a ensuite l'éducation qu'elle a reçue : ne lui a-t-on pas appris *dès sa plus tendre enfance à ne respecter les gens qu'en fonction de leur pouvoir d'achat*³⁸ ?

Enfin et surtout, il y a son égoïsme forcier qui lui fait penser que tout et tous autour d'elle ne doivent servir qu'à lui donner le luxe auquel elle estime avoir droit de par sa beauté. Reine des égoïstes, Eva n'aime qu'elle-même et pense que tout lui est dû, mais ne rien devoir aux autres, sentiment qui n'aboutit qu'à la retrancher d'une certaine façon du genre humain qu'elle méprise du reste souverainement.

En effet, elle assimile le personnel d'hôtel, les barmans et les garçons de restaurant à des *mendiants*³⁹. Elle est par ailleurs *persuadée que les travaux des champs ne sont bons que pour les inférieurs...*⁴⁰ Ce n'est donc qu'avec dégoût qu'elle serre les mains qui lui sont tendues à la sortie de la messe. De même, chez le caïd, elle se montre pleine de dédain pour le second de celui-ci qu'elle qualifie mentalement de *valet* et c'est sans déplaisir que le mot d'*esclave*⁴¹ lui vient lorsqu'elle évalue le nombre de serveurs nécessaires à l'entretien des superbes jardins arabes qu'elle visite. En outre, tout au long du roman, on la voit asservir mari et amants à sa beauté et les mépriser quand elle ne les hait point.

Par ailleurs, alors que les Juifs sont accusés de se soutenir les uns les autres, comme le soulignait déjà Edouard Drumont qui expliquait *l'incroyable succès du Juif et la façon*

*inouïe dont il pullule*⁴² par la solidarité, principe intangible qui est leur force, Eva fait exception. En effet, elle se montre aussi impitoyable en affaires à l'égard d'Abraham, qui est pourtant un Juif polonais comme elle et qui, comme elle, a vu sa famille exterminée, qu'à l'égard de ses autres victimes.

Contrairement aux aristocrates que sont les Maubert, Eva ne voit donc dans l'argent qu'un avoir et un dû, qui n'entraîne aucune obligation pour celui qui en est détenteur.

Eric est-il parfaitement honnête ?

Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent d'Eva et d'Eric était largement favorable à ce dernier. Mais le lecteur attentif et soucieux d'objectivité ne peut manquer de s'étonner de l'évolution de l'attitude d'Eric à l'égard de Georges Veran.

A l'opposé de sa femme, Eric est présenté comme un homme désintéressé et sincère qui a le sens de l'honneur et qui est animé d'une honnêteté foncière. C'est ce qui lui fait du reste refuser toutes les combinaisons échafaudées par sa mère pour que *La Tilleraye* bénéficie de la fortune de Veran, industriel enrichi par sa collaboration économique avec les Allemands, et ce, en lui faisant épouser Monique, la fille de celui-ci. Mais, ironie du sort, par la volonté d'Eva et suite à toutes ses machinations, Eric va finalement réaliser dans sa quasi totalité le programme maternel.

En effet, c'est sur les instances d'Eva qu'il va d'abord accepter, à son corps défendant, d'aller boire un verre au domicile de l'industriel, puis de recevoir de ce dernier une caisse de whisky. Il nous faut d'ailleurs remarquer qu'une fois rentré chez lui ce n'est pas sans un mouvement de réticence qu'il consent à y goûter :

Il eut un moment d'hésitation avant de prendre le verre qu'elle lui tendait... Quand il se fut décidé à boire la première gorgée, il avoua:

— Je reconnais qu'il est bon !⁴³

Après quoi, c'est lui qui va insister auprès de sa mère pour que Veran et sa fille soient invités à la réception organisée en l'honneur d'Eva. Il va de même finir, au risque de *passer pour un mercanti*⁴⁴, par se ranger aux raisons de sa femme et donner son accord pour la location de chambres pour le Festival de Besançon puis pour la location de sa chasse.

Enfin, il va devenir le collaborateur de l'industriel tandis que notre Juive va être sa traductrice, ce qui va leur permettre de gagner rapidement plusieurs dizaines de millions de francs et d'entreprendre travaux et embellissements à *La Tilleraye*.

Or ce changement d'attitude de la part d'Eric est d'autant plus étonnant que notre comte se montrait fort lucide avant son mariage, comprenant parfaitement, comme nous l'avons déjà indiqué précédemment, qu'un Veran *n'était pas homme à faire des placements à fonds perdu*⁴⁵ et que, d'autre part, il persiste à n'avoir pour lui qu'une estime toute relative. Dans ces conditions, le lecteur est en droit de se demander comment il peut se faire que le «colonel» — ainsi que se plaît à l'appeler Georges Veran — n'ait pas été intrigué par l'empressement que met ce dernier à louer à prix d'or des chambres au confort plus que rudimentaire, à s'occuper de sa chasse et à lui faire une aussi belle situation. Il ne peut normalement pas plus croire à une amitié désintéressée de la part de cet homme qu'au caractère irremplaçable de sa collaboration puisqu'il avoue lui-même *n'avoir aucune connaissance en métallurgie*⁴⁶.

En ce qui concerne les chambres et la chasse, il se peut qu'Eric croie que c'est au snobisme de ce nouveau riche qu'il doit ces locations inespérément avantageuses : aux yeux d'un noble, n'est-il pas, en un certain sens, agréable de croire flatteur pour des roturiers d'avoir l'occasion de loger sous le même toit qu'un comte authentique ou de chasser sur ses terres ?

Par ailleurs, si Eric est resté dans les mêmes sentiments que lors du week-end où sa mère lui a présenté l'industriel et sa fille, il est possible qu'il croie que c'est pour *la couverture morale que [son] nom pourrait [lui] apporter*⁴⁷. Mais dans une telle hypothèse, n'est-il pas déshonorant pour lui d'accepter un tel rôle ?

Il semble plutôt que ce soit par faiblesse et par gentillesse qu'il se résout à accepter ce que, *excellent fils et très bon mari* ne cherchant qu'à *faire plaisir aux deux femmes*⁴⁸, il n'a pas l'énergie de refuser. Car le caractère dominateur d'Eva et l'emprise qu'elle sait prendre sur ses proies les laissent sans défense.

Il faut reconnaître aussi qu'Adélaïde et Eva, conjuguant pour une fois leurs efforts, font preuve d'une grande habileté en insistant sur son caractère d'*homme à poigne*⁴⁹, son sérieux et sa valeur. Et comme c'est lui qui a la belle situation — Eva n'étant en apparence qu'une collaboratrice secondaire —, il a la satisfaction d'amour propre d'être celui qui, par l'argent qu'il gagne, subvient aux besoins de la famille.

A propos du travail d'Eva règne un certain flou. En effet, nous ne savons pas vraiment

s'il s'agit d'un emploi en bonne et due forme ou non. Nous savons juste que notre Juive se montre extrêmement habile dans sa façon de présenter les choses :

[Veran] a même ajouté une chose assez sympathique : il croit que je pourrais utilement vous aider, toi et lui, grâce à mes connaissances de plusieurs langues étrangères⁵⁰.

Il peut donc sembler aux Maubert que c'est la collaboration d'Eric qui est importante aux yeux de Veran et que ce n'est en quelque sorte que par raccroc et pour des raisons purement pratiques que les compétences linguistiques d'Eva sont utilisées par l'industriel. Du reste, elle ne semble pas avoir — officiellement, s'entend — de source de revenus autre que les 25 % qu'elle a demandé à son mari de lui reverser sur les gains qu'il réaliserait, ce qui laisse à penser que le travail effectué par notre Juive n'est pas rétribué directement en argent.⁽⁵¹⁾

Etant donné ce que l'auteur montre d'Eva et de son rapport à l'argent, le lecteur risque de se trouver bien perplexe. Cette contradiction apparente n'est en réalité que la preuve d'une suprême habileté. On peut voir en effet dans cette prudence d'Eva, la peur de heurter les préjugés de son mari et de sa belle-mère : dans les années cinquante, au sein des classes supérieures, le travail des femmes n'est guère admis, surtout en province, ou alors, il faut qu'il soit bénévole. Or, Eva, même si elle fait ce qu'elle veut d'Eric, ne veut pas risquer de le piquer dans son amour propre nobiliaire et viril, ce qui pourrait le faire se cabrer et refuser de travailler pour Veran : ce serait alors l'effondrement de toute la savante stratégie patiemment mise en œuvre par ses soins.

Mais si, en ce qui concerne les situations respectives d'Eva et d'Eric, les apparences sont sauves, au vu de l'agencement des bureaux, ne risque-t-on pas quand même de soupçonner le comte de Maubert d'être un mari complaisant ?

Pour que le rendement de ces délicates études de devis internationaux fut (sic) meilleur, le grand homme n'avait pas hésité à installer sa traductrice dans un bureau contigu au sien et avec lequel il communiquait par une porte intérieure : cela éviterait les allées et venues dans les couloirs et les pertes de temps. Le bureau d'Eric se trouvait, au contraire, dans un autre bâtiment suffisamment éloigné... Il ne se passait pas de jour

sans que le patron éprouvât le besoin de franchir la petite porte pour venir rendre visite à sa nouvelle collaboratrice dont les qualités l'éblouissaient de plus en plus. ⁵²

Là encore, la lecture du roman dans son intégralité nous oblige à rejeter ce soupçon et à conclure que ce qui pourrait être interprété comme de la complaisance n'est qu'un aveuglement dû à la confiance sans bornes qu'Eric a dans celle qui partage sa vie, confiance dont cette dernière a parfaitement conscience — n'affirme-t-elle pas : *Mon mari a une entière confiance en moi*⁵³ ? — et dont elle use et abuse. Cette confiance illimitée qu'Eric a naïvement placée en sa femme l'empêche de voir tout ce que la relation d'Eva et de Georges Veran a de singulier.

Eric, un rêveur dilettante qui a peur de déroger

Pour en revenir à la passivité d'Eric face aux projets de sa femme, il nous faut souligner que dans leur couple, c'est Eva qui est énergique et ambitieuse, alors que le descendant des Maubert apparaît volontiers comme un rêveur davantage porté à accepter les choses telles qu'elles sont, plutôt que de chercher à les transformer. Leur différence de caractère est du reste bien mise en évidence par le passage suivant où est évoquée la première visite du parc qu'Eric fait faire à Eva et que nous avons choisi de citer dans son intégralité malgré sa longueur :

Eric semblait se soucier assez peu de cet envahissement de la nature auquel il trouvait une vraie richesse, celle de son enfance... Combien de fois n'avait-il pas imaginé dans sa jeunesse, être l'explorateur qui part à la découverte d'une flore et d'une faune inconnues ? Ce fourré inextricable avait été maintes fois pour lui l'entrée de la forêt tropicale... Ce cèdre était un palmier... Ce martellement saccadé du pivoet n'était pas le travail d'un oiseau mais l'annonce terrifiante du gorille écartant les lianes... Ces bords paisibles de La Loue étaient les rives traîtresses sur lesquelles se vautraient les caïmans dans l'attente de la proie humaine... Et l'enfant solitaire avait régné pendant les plus belles années de sa vie sur cette

jungle imaginaire.

Comme elle était différente cette imagination de celle d'une Eva pour qui la féerie de la nature n'évoquait rien ! Pendant la promenade où Eric continuait à raconter ses rêves juvéniles, la jeune femme restait muette, observant son mari avec étonnement : était-il concevable que, pendant son enfance, l'héritier de La Tilleraye n'ait pas eu l'ambition de devenir plus tard très riche pour faire arracher les mauvaises herbes, ratisser les allées et donner sous ces ombrages de grandes réceptions qui éblouiraient tout le monde ?⁵⁴

Et même si l'héritier des Maubert se plaît à s'affirmer devant sa mère comme un homme moderne prêt à travailler quand il aura quitté l'armée, il n'en reste pas moins qu'on ne le voit faire aucune démarche pour trouver une situation et on peut se demander ce qu'il serait devenu si sa femme n'avait pas eu un *admirable sens des réalités*⁵⁵ et un *sens inné des affaires*⁵⁶.

Mais dans cette nonchalance, qui pourrait être jugée par certains comme un signe de paresse, ne doit-on pas voir l'influence de valeurs de son milieu, qui le portent à se tourner vers le passé plus que vers l'avenir et le font prisonnier de traditions, notamment *d'une éthique du loisir [...] qui condamne tout effort productif comme une indignité*⁵⁷ ? Cela expliquerait entre autres qu'Eric ait choisi la carrière des armes, un des aspects du modèle de la vie noble qui permet aux aristocrates de se conformer au modèle chevaleresque et de servir la patrie à défaut d'un roi.

Mais dans ce choix, il nous faut reconnaître avec C.-I. Brelot⁵⁸ qui s'est intéressée à la noblesse franc-comtoise du XIX^e siècle, que l'amateurisme n'est pas loin, comme semble l'indiquer les raisons qu'invoque Eric pour justifier son départ de l'armée. Voici en effet ce qu'il déclare à sa mère :

*L'armée, telle qu'on la réorganise actuellement, n'a plus besoin de gens comme moi. Il lui faut des techniciens ou des savants qui dirigent des robots à distance.*⁵⁹

ce qui laisse à penser au lecteur que le comte de Maubert est un meneur d'hommes — une des qualités «naturelles» des nobles, si on les en croit — qui avait sa place dans

les guerres traditionnelles mais plus dans les guerres modernes. Et l'épisode rapporté par le caïd, qui souligne la *bravoure* et l'*élégance*⁶⁰ du Colonel de Maubert, c'est-à-dire le caractère chevaleresque de son attitude, va dans le même sens. Par ailleurs, Eva est la première à reconnaître la bravoure de son mari puisqu'elle sait que *s'il n'[est] pas affecté d'office au commandement d'une unité combattante, il demander[a] lui-même d'y être envoyé*.⁶¹

Participant de cette *éthique du loisir* et du dilettantisme susmentionnés, il y a aussi, bien évidemment, la chasse, *son plaisir favori*⁶², à laquelle il s'adonne alors qu'il n'a encore cherché ni trouvé aucune situation et que l'état des finances familiales est au plus bas.

Autre obstacle à la recherche et à l'exercice d'une profession pour un comte de Maubert, la crainte de déroger. D'ailleurs, Adélaïde le rappelle dès le début en répondant à son fils qui vient de se déclarer prêt à faire *n'importe quoi* pour permettre à sa mère de continuer à vivre à *La Tilleraye* :

*Tu as toujours été un bon fils mais ce n'est pas une solution. Un Maubert ne fait pas n'importe quoi !*⁶³

Plus tard, quand le projet de travail pour Veran est présenté par Eva, c'est en réalité la vieille comtesse qui prend l'initiative d'accepter cette proposition en y posant des conditions. Voici ce qu'elle dit :

*Ceci ne me paraîtrait possible que si Eric avait une situation financière digne de sa valeur et surtout de son nom ?*⁶⁴,

ce qui nous montre bien que pour un noble imbu de sa qualité — pour ne pas dire de sa supériorité — de noble, déroger en s'élevant ou en s'enrichissant n'est pas considéré comme une dérogeance par ceux qui en bénéficient, ce que du reste les nombreux exemples de nobles que l'on rencontre aux plus hauts niveaux de la Banque et des affaires pouvaient déjà laisser supposer.

Malgré tout, il est certain que dans un pays comme la France, entreprises et entrepreneurs ne jouissent guère d'une bonne réputation — et cela était bien entendu plus vrai encore dans les années cinquante qu'aujourd'hui. Ainsi, un représentant des

élites traditionnelles, né en 1911, ce qui en fait un homme de la même génération que notre romancier et son héros et comme eux, ancien élève des jésuites, Pierre de Calan, *rapporte qu'il était mal vu d'entrer dans les affaires*. Et cette suspicion n'était pas leur apanage, puisque d'après Pierre Hamp, auteur ouvrier : *Dire de quelqu'un qu'il était dans les affaires, c'[était] le commencement du déshonneur*.⁶⁵

Eva, une femme énergique à l'esprit inventif

Si l'on ne regardait pas aux procédés dont elle use et si l'on faisait abstraction de sa soif inextinguible de richesses, dont l'assouvissement est le seul but de ses actes, l'énergie que déploie Eva pour trouver de l'argent pourrait forcer l'admiration, de même que sa capacité à rebondir chaque fois que le sort vient de lui être contraire. Ainsi, quand elle envisage de faire des affaires avec Abraham à son retour d'Algérie. Elle fait par ailleurs preuve d'une grande inventivité. En effet, n'étant soumise à aucune tradition, elle peut aller de l'avant et « innover », à l'inverse d'Eric qui apparaît, comme nous l'avons déjà signalé, prisonnier des traditions de sa famille et de son milieu et de l'éducation qu'il a reçue — les nobles n'étaient-ils pas bien souvent davantage *formés aux façons correctes de dépenser l'argent qu'à s'en procurer*⁶⁶ ? —, ce qui le contraint à une certaine passivité et le pousse à la résignation.

Mais le revers de la médaille, c'est que, par ses manières de faire peu conformes aux us et coutumes de son milieu d'adoption et de vie, elle s'aliène l'opinion publique qu'elle dédaigne, en suscitant jalousie et méfiance.

Ainsi, Eva qui se flatte d'être une femme d'affaires — ne dit-elle pas : *Mon petit Eric, tu ne sais donc pas encore que tu as épousé une femme d'affaires* ?⁶⁷ — ne semble pas se rendre compte que dans son nouveau milieu et dans son nouveau pays, il ne s'agit pas d'une chose dont on puisse s'enorgueillir, comme nous l'avons déjà dit. En effet, les Français entretiennent des relations complexes, faites de mauvaise conscience, de répugnance et de mépris à l'égard du profit, de l'argent et donc des affaires. Et ce qui n'est déjà pas bien vu pour un homme, comme les deux exemples donnés précédemment le montrent, l'est encore bien moins, on s'en doute, pour une femme. Nous n'en prendrons pour preuve que cette anecdote rapportée par l'hebdomadaire *Le Point* :

Un jour qu'un avocat américain, installé à Paris, conseillait à une aristocratique cliente de ménager le chèque qu'elle froissait avec négligence, il eut la surprise de s'entendre rétorquer :

«Me prendriez-vous, monsieur, pour une femme d'affaires !»⁶⁸

Sa tactique, très efficace à court terme et résolument tournée vers l'avenir qu'elle veut brillant et flatteur pour elle, est en réalité vouée à l'échec sur le long terme. En effet, le temps des paysans et des Maubert n'est pas celui de cette femme moderne et pressée qu'est la Juive dont l'intense activité, uniquement soucieuse de résultats, est finalement fatale aux Maubert qui vont disparaître.

Un couple que tout sépare

Eric, en tant que membre de la noblesse traditionnelle n'a pas été élevé dans un milieu qui privilégie des valeurs telles que l'argent ou le travail productif mais dans un milieu tourné vers le Passé et qui se targue de se consacrer à servir — la religion, la société ou la patrie. Et c'est dans cette notion de service que se placerait même, si l'on en croit P. Miquel, la *première prétention des aristocrates*⁶⁹ qu'est le culte de l'honneur. Pour eux, mieux vaudrait mourir que d'être déshonorés. Ainsi, quand Eric qui jusque-là adorait Eva et se pliait à toutes ses volontés, apprend ce qu'elle a fait et comment, à cause d'elle, le nom des Maubert s'est trouvé flétri et la France trahie, il ne peut bien entendu plus envisager de vivre avec elle, d'où sa décision de divorcer. Mais, à la vérité, sa fin — il s'offre aux balles des tueurs pour protéger Eva qui a ainsi la vie sauve — peut donner à penser que ce geste était moins destiné à protéger celle-ci qu'à trouver la mort, sans toutefois se suicider, pour ne pas survivre au déshonneur.

Que conclure de la triste histoire de ce couple sinon qu'ils sont restés des étrangers l'un à l'autre, la transplantation d'Eva dans le Jura natal d'Eric et de sa famille n'a pas réussi et ne pouvait d'ailleurs pas réussir, ses origines ne la destinant pas à ce pays et à ce milieu, comme le lui dit crûment le Commandant Charvet⁷⁰, un ami d'Eric, qui en l'occurrence semble se faire le porte-parole de l'auteur et comme suffirait à le laisser supposer de manière tout à fait symptomatique, le fait que parmi les personnages mis en scène, les seuls qui comprennent vraiment qui est Eva soient le vieil Abraham, Nassim

Nahoum et le caïd, les deux premiers ayant de la sympathie et de l'admiration pour elle, le dernier seulement du mépris. Or, quel est le point commun existant entre ces trois hommes si ce n'est que ce sont des «sémites»⁽⁷¹⁾ ?

Ceux qui ont percé à jour ou apprécié Eva

Le brocanteur est en effet un Juif polonais. Lorsqu'Eva se met à lui parler en yiddish pour lui faire accepter le prix qu'elle entend tirer des objets amassés dans le grenier des Maubert, *[l]a stupeur f[ait] progressivement place, sur le visage mal rasé du père Abraham, à une sorte d'épanouissement. Il l'écout[e] parler fort avec ravissement.*⁷² Subjugué par son autorité et les promesses qu'elle lui fait de lui permettre de réaliser *beaucoup d'autres affaires*⁷³, il accepte ses conditions. Et même si elle se montre dure avec lui, il est fier de la réussite de sa *compatriote*, comme il l'appelle⁷⁴, compatriote dont il sera le plus fidèle allié, l'aidant dans son chantage envers Veran et la prévenant du suicide de ce dernier. Et c'est finalement auprès de lui qu'elle trouvera quelque réconfort lors des obsèques d'Adélaïde et c'est la seule personne envers laquelle on la voit éprouver un sentiment humain : la reconnaissance⁷⁵.

Le caïd algérien est un Arabe dont nous avons dit précédemment qu'il avait au premier coup d'œil compris qu'Eva était juive et sur la personnalité duquel nous reviendrons ultérieurement.

Quant à Nassim Nahoum, c'est un aventurier à la nationalité mal définie qui, de libanais qu'il prétend être finit par se révéler égyptien ainsi que l'avait du reste subodoré Eva. Mais en réalité, comme le remarque finement le caïd :

C'est vrai que sa nationalité offre si peu d'importance ! Nassim Nahoum appartient à un pays sans frontières bien définies et dont le vrai visage ne peut être orienté que vers un amoncellement d'or...

avant d'ajouter pour montrer qu'il renvoie Eva et le trafiquant dos à dos :

*Je me refuse de croire que le vôtre, qui reflète tant de beauté puisse être le même ?*⁷⁶

A cela, s'ajoute la description physique qu'en fait l'auteur et qui peut tout aussi bien être celle d'un Levantin de littérature d'avant-guerre⁷⁷ que rappeler les caricatures de gros Juifs libidineux diffusées par la presse antisémite dans les années trente par exemple. Ainsi, Nahoum est présenté comme un gros homme au teint mat, aux narines larges et frémissantes, aux lèvres charnues, qui respire la sensualité et dont les mains grasses et moites, ornées d'un camée, dégoulinent d'argent ou plutôt de «fric»⁷⁸ : il serait difficile de tomber davantage dans les clichés...

Son activité — le trafic d'armes — est en outre de celles volontiers prêtées aux Juifs par leurs détracteurs.

Mais l'argument le plus décisif est certainement son nom de famille qui dérive de l'hébreu «naHûm» qui signifie «consolé» et qui était le nom d'un des douze prophètes de l'époque de la royauté⁷⁹.

Or ce Juif oriental a rapidement compris d'une part qu'Eva est française tout comme lui est libanais et d'autre part qu'elle n'aurait aucun scrupule à entrer dans le lit du bel Arabe en cas de besoin, étant de la même trempe que lui, celle des aventuriers⁸⁰. Après le lui avoir dit sans ambages et alors qu'elle vient de s'affirmer une alliée prête à le servir, voici ce qu'il lui dit :

*Je vous crois maintenant. Je sais tout ce dont vous pouvez être capable... C'est pour cela que je vous admire et que je vous veux pour compagne ! Vous êtes la seule femme qui peut me comprendre : nos goûts et nos ambitions sont les mêmes !...*⁸¹

montrant bien qu'il a parfaitement cerné la personnalité d'Eva. Sa seule erreur, celle qui va lui être fatale, est, alors qu'il se vante de connaître *Eva beaucoup mieux que ne [l'] a connue ce cher Colonel* — ce qui est certainement vrai du reste —, d'avoir la faiblesse de croire que cette dernière *[l'] aim[e] autant qu [elle] aim[e] l'argent*.⁸²

Conclusion

L'analyse des valeurs, goûts, qualités et défauts de ce couple constitué par Eric et Eva nous oblige à conclure qu'ils ne s'éloignent en rien de ceux de l'Aryen et du Juif tels

que les décrivait, soixante-dix ans plus tôt, un Drumont. *La France juive* nous présente en effet l'Aryen comme un être *noble, illustre, généreux* — comme le voudrait l'étymologie de son nom⁸³ — qui est *enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu'à la naïveté*, alors que le Juif est dépeint comme un être *mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé. Si le premier est agriculteur, poète, moine et surtout soldat, la guerre est son véritable élément, il va joyeusement au devant du péril, il brave la mort*, le second, *négociant d'instinct a la vocation du trafic*.⁸⁴

De plus, en choisissant de faire d'Eric un noble, ce qu'il est lui-même, Guy des Cars a, semble-t-il, voulu faire de son héros un «super Aryen», la noblesse élevant au carré l'aryanité du Comte-Colonel de Maubert⁽⁸⁵⁾.

On le voit donc, à partir d'un mariage judéo-chrétien ayant eu lieu sous le Second Empire entre une Juive riche, détentrice d'un domaine près de Besançon et un Comte de Turenne ruiné, Guy des Cars a, sur fond de camps d'extermination, de Guerre d'Algérie et de naissance de l'Etat d'Israël, complètement transformé les faits pour échaffauder une intrigue dans laquelle la Juive, présentée comme une sorte de monstre, est l'antithèse de l'aristocrate français qu'elle a épousé, aristocrate français qui, lui, est paré de toutes les vertus ou presque. Avec ce couple constitué d'une *vile terrien[ne]* et d'un *filz du ciel*⁸⁶, pour rester au diapason des élucubrations de Drumont, on se trouve plongé dans un antisémitisme qui se situe dans la lignée de celui qui avait cours à la fin du XIX^e siècle et de sa résurgence des années trente et quarante.

Deuxième partie

EVA : JUIVE ET FEMME FATALE

Ce que nous avons vu d'Eva la Juive dans notre première partie nous a déjà permis de repérer nombre de clichés antisémites traditionnels. Maintenant, nous voudrions mettre en lumière l'entrelacs des préjugés antijuifs et de la misogynie de Guy des Cars qui s'acharne sur son héroïne dont il nous brosse un portrait en charge, même si, ne voulant sans doute pas paraître d'emblée hostile à cette rescapée de la destruction nazie, il commence par la présenter comme une victime.

Une victime malgré tout

A vrai dire, l'auteur utilise la bouche d'Eric pour nous présenter Eva comme une victime. En effet, c'est en tant qu'officier français membre d'une commission internationale chargée de recenser ceux qui sont encore dans les camps qu'il a fait sa connaissance. Il explique à sa mère, qu'agée de vingt-cinq ans actuellement, Eva a connu *tous les camps depuis l'âge de sept ans ! Même ceux où on l'a internée dans le seul espoir de la voir mourir...*⁽¹⁾

Le statut de victime d'Eva est renforcé par le fait que sa famille a été massacrée : son père, professeur à l'université de Varsovie a été tué, *sa mère et son frère aîné ont disparu dans l'écrasement de la ville...*¹ Ses autres parents ont été déportés : elle est donc la seule survivante de sa famille. A ces malheurs, s'en ajoute un autre et qui est de taille : elle a été stérilisée de manière irréversible par ses bourreaux².

Mais derrière cette image de la pauvre victime en haillons remarquée et sauvée par le prince charmant, en l'occurrence le beau comte de Maubert, s'en profile une autre infiniment moins favorable à Eva.

En effet, si l'on peut encore mettre sur le compte des monstruosité auxquelles elle

a assisté et des souffrances qu'elle a endurées, son incapacité à être *bonne*³ et à aimer ne serait-ce que son mari et sauveur⁴, ce que l'on apprend de sa vie dans les camps vient modifier l'opinion que le lecteur avait pu se forger d'Eva dont le capital de sympathie victimaire va décroître rapidement.

Pour survivre, Eva n'a pas hésité à satisfaire tous les bas instincts des gardiens et gardiennes de camps, ce qu'après tout, un lecteur confortablement installé dans un fauteuil et n'ayant jamais été confronté à une situation extrême serait mal venu de blâmer si l'auteur ne prenait soin d'ajouter que *toutes [ces] aventures n'avaient été acceptées par elle que pour améliorer un peu sa triste condition humaine ou pour satisfaire la fringale de sensualité qui la tenaillait*⁵, nous faisant entrer, cela dépend des points de vue, dans le domaine du pathologique ou dans celui du vice et de la débauche prostitutionnelle tout en soulignant la très grande précocité de la jeune Juive.

En outre, pour le lecteur fleur bleue, qu'Eva ne soit pas tombée amoureuse du bel officier français mais n'ait vu d'emblée en lui qu'un instrument dont elle pourrait *se servir pour modifier le cours misérable de son destin de femme*⁶ ne peut la faire percevoir que comme une anormale ou même un monstre. D'ailleurs, Adélaïde, la mère d'Eric, en femme d'expérience, sans savoir que cette rescapée polonaise était une Juive et avant même de l'avoir vue, a immédiatement subodoré qu'il devait s'agir d'une *aventurière*⁷.

D'autre part, l'auteur nous apprend que bien des défauts d'Eva sont indépendants de son expérience concentrationnaire parce qu'antérieurs à sa vie dans les camps. Ainsi, blasée très jeune, elle *ne considérait ses frères que comme des inutiles ou des égoïstes alors que la plus grande égoïste était elle-même*⁸.

D'un matérialisme outrancier, elle n'invoquait Jéhovah que pour lui demander la jouissance des biens terrestres dont la possession lui semblait être *le bonheur suprême*⁹, illusion qui n'a pas lieu de surprendre puisque, comme nous l'avons déjà signalé, *on avait enseigné à Eva, dès sa plus tendre enfance, qu'il ne faut respecter les gens qu'en fonction de leur pouvoir d'achat*⁹ et que même *quand elle n'était encore qu'une enfant, la jeune Eva avait toujours rêvé d'exciter l'envie*...¹⁰

On le voit donc, l'auteur a très vite fait en sorte de noircir cette image de victime qui était celle d'Eva en incriminant son hérédité et son éducation juives pour la salir de différentes façons.

Et en évoquant les *pourritures*¹¹ qu'elle a côtoyées, l'auteur amène le lecteur au cliché de la belle fleur poussée sur le fumier, qui s'est nourrie de la pourriture et qui, l'ayant

absorbée, l'a faite sienne.

Cette idée de pourriture renvoie tout autant à la femme fatale qu'à la Juive puisque la femme comme le Juif sont considérés comme des ferments de corruption et de dissolution.

Et le fait qu'Eva soit femme et juive revient à élever au carré sa malignité et sa féminité puisque, en ce qui concerne ce deuxième aspect, ainsi que l'écrivait Otto Weininger dans *Sexe et Caractère* : *Aucune femme au monde ne représente mieux, même aux yeux des aryens, l'idée de la femme que la femme juive.*¹²

Un physique de femme fatale

Une des qualités qui a été le moins contestée à la femme et en particulier à la femme juive, c'est la beauté et Guy des Cars, tout au long de son *Château de la juive* insiste sur la beauté exceptionnelle et exotique bien sûr — origine juive oblige — d'Eva.

Le portrait que le narrateur nous brosse d'elle et que nous avons fait figurer dans la première partie, contient tous les éléments qui peuvent immédiatement faire identifier Eva comme la «belle Juive» et la «femme fatale» telles que se les représentent les Européens : cheveux et yeux noirs, symboles nyctomorphes et donc inquiétants, regard quelque peu effrayant d'ogresse, traits dénotant sensualité et animalité, bouche provocante.

Et quand Eva apparaît dans sa robe de camp pour dire au revoir à son mari qui doit prendre un commandement en Algérie, *elle ne portait aucun maquillage et les yeux de feu, émergeant de la peau mate, achevaient de la faire ressembler à la plus étrange des gitanes*¹³, ce qui lui donnait toute la beauté insolente de ces filles qui ne viennent de nulle part...¹⁴

Par ces phrases, Guy des Cars entend indubitablement renvoyer le lecteur à l'archétype de la femme fatale qu'est la gitane Carmen avec laquelle Eva partage le même type de beauté un peu vulgaire, ensorcelante et impure, et qui, comme elle, est une errante⁽¹⁵⁾ appartenant à un groupe social marginal, [...] et agit selon son bon vouloir¹⁶.

Ce qui renforce encore cette ressemblance entre Eva et Carmen, c'est que le principal protagoniste masculin auquel elles ont affaire, Eric pour l'une, Don José pour l'autre, est dans les deux cas un honnête homme qui représente l'ordre militaire et est attaché à

un certain nombre de valeurs au premier rang desquelles se trouve l'honneur, ainsi qu'il l'a été montré dans la première partie.

De plus, comme Carmen, Eva *développe une politique de stratégie, de médiation ayant recours à la ruse et au maniement des langues* — ne parle-t-elle pas six langues ? — et est une *femme d'affaires et d'action [qui sait] se rendre indispensable à l'homme*.¹⁷

Pour en revenir au physique d'Eva, comme il nous l'est dit à maintes reprises, son sourire et son regard lui confèrent un pouvoir absolu sur les hommes. Ainsi, Eric avoue à sa mère qui lui demande si c'est lui qui a interrogé cette femme :

*Je ne l'ai pas interrogée... J'ai seulement vu son regard : le plus beau du monde ! Et je n'ai plus eu qu'une idée : l'arracher au camp...*¹⁸

Et cette fascination qui émane d'Eva n'en émane pas malgré elle, mais à la commande comme le prouve entre autres, l'exemple suivant. Quand Eric et Eva rencontrèrent l'industriel Georges Veran, *elle sut retrouver en un instant le sourire des conquêtes et le regard qui lui avait permis de quitter le camp*, ce qui montre bien ce que son charme envoûtant a de composé et donc d'artificiel mais comme l'indique la suite, le pouvoir de ce charme est instantané — et c'est bien là que réside le caractère dangereux du charme des femmes fatales — puisque l'auteur continue comme suit :

*Le nouveau venu la dévorait des yeux sans la moindre retenue, comme si son alerte cinquantaine venait de se réveiller brutalement en présence de tant de féminité.*¹⁹

Et du physique d'Eva comme de l'impression qu'elle produit à première vue, on pourrait dire qu'ils correspondent parfaitement à l'image traditionnelle de la femme fatale comme du peuple juif à savoir qu'ils sont *hors norme, étrange[s] et menaçant[s]* pour reprendre les mots que Hans Mayer applique aux Juifs²⁰, ce qui est bien résumé par ce que le narrateur confie à son ami le docteur Lévy :

*Sa beauté est troublante mais ce n'est pas ce qui me fascine le plus en elle : dès son entrée ici, j'ai ressenti une impression étrange, faite d'un mélange d'admiration et de malaise...*²¹

Et le nombre de fois où des adjectifs comme «étrange» ou «extraordinaire» sont utilisés à propos d'Eva ne se compte pas²².

En ce qui concerne la beauté d'Eva, ce qui ne laisse pas d'être étonnant pour le lecteur, c'est qu'en dépit de toutes les épreuves que traverse la jeune femme, cette beauté semble inaltérable.

En effet, en haillons comme en robe du soir, soigneusement maquillée et parée de bijoux, au sortir des camps après des années de vicissitudes et de privations, comme après avoir retrouvé une existence facile et luxueuse, elle rayonne toujours de la même beauté. De plus, les affres de l'angoisse causée par les menaces de mort qui pèsent sur elle pas plus que les mois de maladie ne semblent avoir le moindrement flétri cette beauté.

Le caractère inaltérable de cette beauté extraordinaire lui confère quelque chose de surnaturel. Or, dans l'imaginaire collectif, tout ce qui relève peu ou prou du prodige et de l'excès, tend à être considéré comme d'essence diabolique. De surcroît, dans ce même imaginaire collectif, la femme et le Juif ont longtemps été considérés comme des êtres plus ou moins sataniques.

Et si la «belle Juive» a pendant longtemps bénéficié d'un traitement de faveur par rapport à son coreligionnaire de sexe masculin, à la fin du XIX^e siècle, avec la montée conjointe de l'antisémitisme raciste qui ne permettait plus de dissocier défauts ou qualités selon le sexe, et d'un discours fortement misogyne qui, ne croyant plus à l'existence d'une femme angélique pour n'en voir qu'une démoniaque, a radicalement modifié l'image de la femme et cela dans un sens qui lui était très défavorable, il va de soi que l'image de cette «belle Juive» s'est beaucoup dévaluée.

Une femme ensorcelante à la sexualité dévorante

Hormis cette beauté extraordinaire et immuable, il y a un autre trait qui pourrait inciter le lecteur à penser qu'Eva a des liens avec les puissances maléfiques, c'est sa façon de circonvenir les hommes qu'elle a choisis comme victimes et de se les attacher indissolublement, de sorte que seule la mort pourra vraiment les délivrer de son emprise.

Ainsi en a-t-il été avec Eric :

En quelques semaines, la maîtresse avait su se rendre indispensable par ces mille caresses, ces mille petites roueries, ces mille inventions de tous les instants que seules peuvent trouver les femmes. La conquête venant après la séduction, donna très vite à l'homme affaibli la merveilleuse illusion que la vie ne méritait plus d'être vécue sans la nouvelle présence. Ce fut le mariage.²³

Un autre passage qui manifeste clairement qu'Eric est «possédé» par Eva est celui dans lequel, étant venu annoncer son mariage à sa mère, il a une altercation avec elle, altercation qui fait dire à cette dernière : *Je ne te reconnais plus... Tu parles à ta mère comme un monstre ! puis Comme tu as changé, mon enfant !²⁴*, scène qui rappelle point par point des scènes présentes dans d'autres romans français, où de jeunes chrétiens, à la suite d'une amitié très passionnée pour un jeune Juif, ont commencé à se révolter contre les leurs et se sont dressés contre eux⁽²⁵⁾.

Analysant la scène qui vient de se produire, Eric s'aperçoit que *[c']était la présence invisible de Eva qui l'avait talonné pour lui donner la force de révolte²⁶* et au sortir de cet affrontement, alors qu'il essaie de retrouver son calme au milieu du parc de sa propriété, *La Tilleraye*, voici le phénomène qui se produit :

Il allait droit devant lui, sans but précis, ne voyant rien : ni la rivière amie, ni le renouveau de la richesse printanière... Mais peu à peu le visage énigmatique, les yeux de braise et la bouche sensuelle de la femme brune se superposèrent au décor de son enfance... Il ne voyait plus qu'Eva...²⁷

Et ce pouvoir de la sensualité juive, démultipliant celui de la sensualité déjà réputée exacerbée de la femme fatale, n'est pas une invention de Guy des Cars, puisqu'on le trouve déjà fantasmatiquement reconnu par Raoul Bergot qui écrit ce qui suit :

[...] la Juive, par je ne sais quelles caresses attractives et absorbantes, par je ne sais quels vices de débauche, s'[...] empar[e] du corps et du cerveau d'un homme [...]⁽²⁸⁾.

Comme nous l'avons vu précédemment à propos de sa vie dans les camps, Eva a besoin d'avoir toujours au moins un mâle à sa disposition pour satisfaire sa sensualité dévorante, comme elle l'avoue sans ambages au moment où elle songe à remplacer son mari qui vient de partir :

Lui [Veran] ou un autre d'ailleurs, peu importait ! Ce qu'il lui fallait, c'était avant tout la virilité capable de calmer sa soif de plaisir.²⁹

D'ailleurs, sexuellement exigeante, Eva doit former ses amants, ce qui fait d'elle un Pygmalion féminin comme l'auteur le suggère dans le passage suivant :

Si elle était parvenue à faire très vite de Eric l'amant indispensable pour satisfaire ses propres appétits charnels, très vite aussi elle s'était habituée à lui : elle était un peu comme le sculpteur amoureux de son œuvre. Eva était vraiment la créatrice de cet Eric-Amant dans lequel elle pouvait, chaque fois qu'elle le désirait, se retrouver elle-même avec ses rêves érotiques et ses vices.³⁰

Mais à cette sexualité insatiable, dévorante, déjà bien faite pour effrayer de nombreux hommes, Eva ajoute un pica sexuel, perversion qui est habituellement considérée comme étant l'apanage des prostituées — ce qui n'est certainement pas un hasard — et qui lui fait accepter Nassim Nahoum pour amant, la fait *se livrer aux simagrées amoureuses les plus dégradantes et supporter le raffinement qui atteignait un degré de luxure que seul un oriental pouvait apporter*³¹ — on nage décidément dans les clichés ! Et pour ravalier Eva au rang de débauchée, Guy des Cars écrit que :

(...) elle finit par trouver dans ces étreintes des satisfactions qui s'harmonisaient avec son besoin insatiable de plaisirs charnels. Mais dès qu'elle se reprenait, elle avait du mal à cacher son insurmontable dégoût pour celui qui venait d'être l'instrument de sa sexualité morbide.³¹

Eva, femme fatale et Juive, est sursexualisée et l'auteur lui attribue toutes les perversions possibles pour en faire une prostituée-type selon le modèle cher à Cesare

Lombroso puisque c'est par goût et par vice aussi bien que par intérêt qu'elle se livre à cet homme qui lui répugne.

Il semble aussi que dans ce livre, Nassim Nahoum, Levantin libidineux, tienne auprès d'Eva le rôle que les riches banquiers juifs jouaient auprès des belles courtisanes des romans du XIX^e siècle³². Ce rôle milite d'ailleurs en faveur de l'hypothèse que nous avons avancée précédemment et qui touche à la judéité du trafiquant.

Une femme assoiffée de vengeance

Si Eva devient la femme d'Eric de Maubert, la maîtresse d'un Veran ou d'un Nassim Nahoum, ce n'est évidemment pas par amour, sentiment qu'elle est incapable de ressentir, mais ce n'est pas non plus uniquement pour assouvir son appétit sexuel dévorant : c'est aussi et surtout dans le double objectif de se venger et de s'enrichir.

En ce qui concerne son désir de vengeance, il est maintes fois réaffirmé au cours du roman. Au début, quand il est question des turpitudes qu'elle a connues dans les camps, il nous est dit *qu'elle s'était juré qu'un jour viendrait où elle aurait une vengeance éclatante, et où elle appliquerait le talion : œil pour œil, dent pour dent*³³. Mais on ne sait trop contre qui il s'agit d'appliquer cette loi du talion : la logique voudrait que ce fût contre les nazis et ceux qui les avaient aidés. Or la suite de l'histoire nous fait voir une Eva se montrant bien juive selon le préjugé commun qui veut que les Juifs soient les ennemis du genre humain dans son ensemble.

En effet, si dans son plan d'enrichissement, elle utilise des lettres compromettantes pour le collaborateur Veran afin de faire chanter son amant qui se suicide, et que, ce faisant, elle venge un jeune Juif qui a été livré à la Gestapo, le moyen n'est que très secondaire par rapport au but recherché qui est uniquement son enrichissement personnel, même si elle affirme au vieil Abraham : *je préfère que ça reste entre nous... C'est une affaire qui nous regarde : nous devons rendre notre justice nous-mêmes. Nous n'avons pas besoin d'étrangers*.³⁴

Ce cas mis à part, la soif de vengeance d'Eva s'exerce tous azimuts et en particulier contre deux femmes qui sont ses plus grandes ennemies — et en cela, Eva se montre bien femme, toujours selon le préjugé commun — : Adélaïde qui l'a percée à jour dès le début et qui, en l'obligeant à aller à la messe l'a forcée à s'agenouiller⁽³⁵⁾ (!), et

Monique, la fille unique de Veran, deux femmes qui ont quand même de l'influence sur les hommes dont Eva a décidé de faire les instruments de sa réussite, et qui, par là, lui semblent donc dangereuses.

Pour la première qui s'efforce de faire divorcer son fils en insistant sur la nécessité pour lui d'avoir un héritier et qui souhaiterait le voir se remarier avec Monique Veran, elle profite de l'absence d'Eric pour la chasser de *La Tilleraye*, ce qui lui est fatal.

Quant à la seconde, elle essaie de la déposséder de ce qui doit lui revenir de droit à la mort de son père : les actions des sociétés Veran.

Le talion qu'elle applique n'a donc aucune motivation politique ou historique : ce n'est qu'un talion intéressé destiné à la débarrasser de ceux ou plutôt en l'occurrence, de celles qui gênent ses ambitions.

Quant à Eric, dès le début, elle a pensé à se servir de lui pour mettre sa vengeance à exécution³⁶. Mais il semble qu'il n'ait pas été qu'un instrument de vengeance pour Eva. En effet, on peut se demander si son comportement à l'égard de celui dont elle n'a pas hésité à déshonorer le nom en trempant dans de sombres affaires de ventes d'armes aux Algériens ne relève pas aussi de la vengeance. Et ici, il s'agirait d'une vengeance contre celui qui, contrairement à ce qu'elle avait cru, ne lui avait pas apporté la richesse qu'elle en attendait, puisque, lors de la crise de rage qui suivit sa découverte de la pauvreté des Maubert, elle dit que *jamais elle ne pardonnerait à Eric de ne pas lui avoir dit plus tôt sa vraie situation de fortune*.³⁷

Son attitude vis-à-vis de Nahoum est destinée à la venger d'avoir eu à subir sa compagnie haïe par une importante compensation financière.

Le cas du caïd arabe est un peu différent puisqu'il s'agit pour Eva d'une vengeance d'amour propre : si elle le trahit, c'est pour lui faire payer cent fois le talion de *[l']insulte* qu'il lui a faite lorsqu'il a *méprisé sa féminité*⁽³⁸⁾.

A propos de cette idée de vengeance qui semble obséder notre héroïne, on peut se demander si en Eva, à côté de la Juive intéressée et haïssant le genre humain, il n'y aurait pas aussi une nouvelle Antinéa, autre archétype de la femme fatale.

En effet, Antinéa, l'héroïne de *L'Atlantide* de Pierre Benoit, qui est *la Femme*, veut se venger *des Hommes* et le professeur Le Mesge qui explique la situation à Morhange et Saint-Avit qui viennent d'être faits prisonniers par la souveraine de l'Atlantide, leur rappelle le comportement d'Ulysse vis-à-vis de Calypso, de Diomède envers Callirhoé, de Thésée avec Ariane, de Jason avec Médée, d'Enée à l'égard de Didon, de César envers

Cléopâtre, de Tite avec Bérénice et il conclut : *Il était temps que les fils de Japhet payassent aux filles de Sem ce formidable arriéré d'injures*³⁹, ajoutant par ces mots une dimension « raciale » à la guerre des sexes. Il leur révèle de plus, ce qui serait fort susceptible de s'appliquer à Eva, qu'Antinéa est la seule femme qui ait réussi la dissociation de ces deux choses inextricables, l'amour et la volupté, ce qui fait qu'elle est la première souveraine que la passion n'ait jamais faite, même un instant, esclave.³⁹

Son pouvoir de fascination sur les hommes est tel que Le Mesge peut dire à Morhange : *[...] dès que vous l'aurez vue, vous ne vous souviendrez plus de rien. Famille, patrie, honneur, tout, vous renierez tout pour elle.*⁴⁰

Mais un beau jour, ce bourreau des cœurs qui a à son tableau de chasse cinquante victimes, tombe amoureux du beau Morhange — encore un militaire, et un ascète comme le caïd⁴¹ — et qui, comme ce dernier, reste insensible au charme envoûtant de la belle, laquelle décide de se venger de cet affront inexpiable en le faisant tuer par son ami Saint-Avit. Eva, elle, ne fait pas tuer son beau caïd mais le livre à ses ennemis français en le reconnaissant sur des photos⁽⁴²⁾.

Par ailleurs, cet esprit de vengeance est à mettre en relation avec l'esprit soi-disant destructeur des Juifs, esprit qu'Adélaïde dénonce à plusieurs reprises⁴³, de même que le docteur Lévy admet qu'Eva porte en elle *[...] le germe de la destruction.*⁴⁴

A propos de cet esprit destructeur, il est d'ailleurs intéressant de noter ici qu'à sa mère lui disant :

*Les Juifs sont essentiellement destructeurs et ne peuvent vivre que sur les ruines des autres peuples.*⁴⁵

Eric répond par une défense enflammée :

*Vous en êtes encore à tous ces poncifs périmés ? Vous oubliez d'abord que ces Juifs ont réussi à faire revivre leur pays : Israël. Ce ne sont pas des destructeurs mais des constructeurs. Vous oubliez aussi tout ce que leurs savants, leurs médecins, leurs artistes ont apporté au monde ! Comme les chrétiens, ils ont leurs martyrs[...]*⁴⁵

Mais, après cette apologie des Juifs et conformément à un procédé classique, la suite de l'histoire va donner raison aux pressentiments pessimistes d'Adélaïde et montrer qu'il ne s'agissait nullement de préjugés.

Toutefois, plus encore qu'à l'esprit destructeur des Juifs, cette soif de vengeance semble devoir être rattachée à l'esprit de l'Ancien Testament et plus particulièrement à celui du Pentateuque, la Thora des Juifs — du moins tel que le perçoit le chrétien moyen —, qui ne contient pas moins de trois passages exprimant cette antique loi du talion dans toute son implacabilité⁴⁶ :

Mais s'il y a un accident, tu donneras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure. (Ex., XXI, 23-25)

Or un Guy des Cars ne pouvait ignorer que dans les représentations tendancieuses ayant cours dans les pays de tradition chrétienne, cette loi du talion était représentative de l'esprit juif qui, contrairement à l'esprit chrétien, serait incapable d'accéder au pardon ⁽⁴⁷⁾. Et à ce sujet, alors que nous nous interrogeons sur les sentiments de l'auteur à l'égard des Juifs et sur un possible révisionnisme de sa part, il est intéressant de noter ce qu'un homme comme Paul Rassinier, par ailleurs peu soucieux de religion, a écrit en 1967 dans la «déclaration d'intention» de son dernier ouvrage Les Responsables de la Seconde Guerre mondiale :

En tout premier lieu, l'auteur doit donc dire qu'il est rentré de déportation sans ressentiment contre les hommes. La loi du Talion ("œil pour œil, dent pour dent...") est une réaction de primaire, sinon de primitif, et il faut la laisser aux adeptes attardés de l'Ancien Testament. Combien plus séduisant est le pardon des offenses. [...] Le jour où le pardon des offenses sera la loi fondamentale de notre civilisation, à lui seul il sera toute sa noblesse et il faudra rendre grâce au christianisme, si contestable sur tant d'autres points, de le lui avoir apporté. ⁴⁸

Une femme assoiffée de richesses

Mais la vengeance n'est pas le but ultime d'Eva qui recherche avant tout la richesse et qui est prête à tout pour s'enrichir. Et cette soif inextinguible de richesses est, nous l'avons vu, antérieure à son expérience des camps : c'est donc par atavisme qu'elle est intéressée. Le rapport à l'or de celle dont le nom de jeune fille est, comme par hasard, Eva Goldski, est d'ailleurs soigneusement mis en relation avec ses origines juives.

En effet, alors qu'elle vient d'apprendre que les Maubert sont pauvres, elle entend *une voix prophétique* qui est présentée comme étant *un peu celle de sa race* lui murmurer :

*L'argent, c'est ce qu'il y a de plus difficile à atteindre parce que c'est instable... L'art de notre race, c'est précisément de savoir le fixer...*⁴⁹

Et Eva a effectivement l'art de s'enrichir. Après s'être fait offrir maints cadeaux et avantages par Veran, elle le pressure de mille façons puis l'accule impitoyablement à la ruine ou au suicide. Avec Nahoum qui, lui aussi, lui a donné de somptueux cadeaux dont une émeraude magnifique, elle n'hésite pas à recourir à une machination compliquée pour lui voler le bénéfice de la vente d'armes. L'opération ayant échoué, elle trouve encore moyen de lui extorquer par chantage 500 000 dollars.

Et chez Eva, cette soif d'or s'accompagne d'un besoin sensuel de contact avec l'argent, besoin qu'elle assouvit en sortant les billets qui constituent son capital secret de leur cachette *uniquement pour les palper... C'était pour elle une jouissance rare.*⁽⁵⁰⁾

De plus, l'argent semble être pour Eva, comme pour les Juifs de caricatures ou histoires «drôles» antisémites, un stimulant sexuel puisque dans ses relations avec Nassim, qui finissent par constituer un jeu excitant pour elle, même s'il est *pénible*, le plus grand stimulant [...] *était de penser qu'elle allait rattraper en quelques mois tout l'argent qu'elle n'avait pu continuer à extorquer à Veran.*⁵¹

Le comportement d'Eva rejoint en tout point celui des courtisanes juives contre lesquelles un Raoul Bergot mettait en garde ses lecteurs dans *L'Algérie telle qu'elle est : Malheur à l'homme dont elles s'emparent ! Il leur faut son or. Semblables à des taupes, elles [...] sapent sa fortune qui s'écroulera bientôt...*⁵² même si le verbe utilisé par Guy des Cars, *grignoter*⁵³ renvoie davantage à un travail de muridé qu'à celui d'une taupe.

Vamp et femme araignée

Eva, comme on vient de le voir, a tout du vampire : des vampires financiers — Juif, prostituée et maître-chanteur, trois des visages d'Eva — qui aspirent l'or de leurs victimes ; du vampire femelle, la vamp, qui, par sa sexualité débridée et outrancière aspire la sève et l'énergie de l'homme, et, avec elles toutes ses résistances : sa capacité de réflexion, comme le montre l'exemple suivant :

La conquête, venant après la séduction, donna très vite à l'homme affaibli la merveilleuse illusion que la vie ne méritait plus d'être vécue sans la nouvelle présence⁵⁴;

mais aussi ses principes moraux. Ainsi voit-on, comme nous y avons insisté plus haut, Eric accepter de fréquenter le collaborateur Veran puis de travailler avec lui.

D'ailleurs Eric, dans un moment de lucidité, s'aperçoit de l'emprise d'Eva sur lui comme le souligne le passage suivant qui révèle ses pensées :

La responsable du changement était Eva dont il ne pouvait plus se passer et qui saurait lui faire dire tout ce qu'elle voudrait. Auprès d'elle et même loin d'elle — il se sentait faible : ce devait être ça son bonheur ?⁵⁵

Dans les cas de Veran et de Nahoum, Eva en affolant leurs sens affaiblit leurs défenses psychologiques par un savant travail de déstabilisation qui leur fait perdre leur sang-froid, avant que le venin de la peur ne leur soit instillé par leur maîtresse même.

Venant corroborer l'image d'Eva comme vamp et vampire, il nous faut signaler le passage suivant :

La robe choisie était pourpre, rehaussant le décolleté mat et la chevelure d'ébène. Elle portait à l'annulaire gauche l'émeraude offerte par Nassim et avait jeté sur ses épaules une cape de vison platine. Elle laissait derrière elle un sillon parfumé : les quelques clients attardés ne purent cacher leur admiration devant ce bel oiseau de nuit.⁵⁶

En effet, ce n'est certainement pas par hasard que Guy des Cars a choisi de faire revêtir à son héroïne une robe pourpre : *lié au noir, le rouge a son importance dans l'iconographie de la femme fatale. Il symbolise l'extraversion tendant à l'agression et à la provocation.*⁽⁵⁷⁾

Par ailleurs, la comparaison d'Eva avec un oiseau de nuit n'est assurément pas gratuite non plus, car elle renvoie à la strige, cette sorte de vampire qui tire son nom du latin *strix*, *strigis* qui a deux sens étroitement liés : le premier étant celui de strige que le dictionnaire de Félix Gaffiot définit comme un *oiseau qui passait chez les anciens pour sucer le sang des enfants*, d'où celui de vampire, et le second celui de sorcière. D'après Tony Faivre, Grecs et Romains voyaient dans les striges des femmes capables de se métamorphoser en oiseau de proie.⁵⁸

De surcroît, c'est souvent *sous les traits d'un oiseau de nuit, chouette ou effraie*⁵⁹ qu'est représentée Lilith, remarque dont on verra l'intérêt un peu plus loin.

Dans *Le château de la juive*, hormis les images du rongeur grignotant les fortunes, du vampire suceur de substance vitale et d'argent, et de l'oiseau nocturne dont la beauté fait oublier qu'il est un prédateur, il y a une autre image animale qui s'impose au lecteur et qui est celle de l'araignée, évoquée d'ailleurs par Guy des Cars lui-même qui parle du *patient travail d'araignée* [qui] *commençait à porter ses fruits pour celle* [Eva] *dont il* [Nahoum] *était persuadé d'avoir fait la conquête.*⁶⁰

Outre cet emploi du mot araignée et venant renforcer cette image — comme celle du vampire ou de l'oiseau de nuit du reste —, on trouve dans maints passages celui de proie, utilisé pour désigner Eric tout autant que Veran ou Nahoum⁶¹.

Sous nos climats, l'araignée, animal noirâtre à l'aspect peu engageant⁽⁶²⁾ est un animal venimeux qui utilise un poison paralysant pour immobiliser ses victimes. De surcroît, c'est un animal qui agit sournoisement, tissant sa toile, chef-d'œuvre de beauté et d'habileté dans l'ombre, pour capturer ses proies qui ne peuvent en réchapper.

L'on notera aussi que la psychanalyse interprète l'apparition de l'araignée dans le rêve comme le *symbole de la femme ensorcelante, de cette virago satanique, dont le but réside dans la destruction du mâle*⁶³ : ne croirait-on pas qu'il s'agit là d'une description de l'héroïne de *Le château de la juive* ?

Ses trois victimes mâles, Eva les a pour ainsi dire hypnotisées par sa beauté et surtout par son regard et son sourire, qui agissent sur eux comme un venin anesthésiant, avant de les emprisonner dans les rets de sa sensualité. Après avoir de la sorte immobilisé sa

proie, Eva s'emploie à l'empêcher de fuir dans le cas d'Eric : un divorce serait catastrophique pour elle, lui faisant *perdre tout l'échafaudage de respectabilité qu'elle avait réussi à construire avec tant de mal et de patience, sur le nom qu'elle port[e]*⁶⁴. Dans ce cas d'ailleurs, on remarquera que l'auteur utilise l'expression *pouvoir hypnotique*⁶⁵ pour caractériser le pouvoir qu'Eva exerce sur son mari.

Dans les deux autres cas, elle a échafaudé des plans lui permettant de capter l'or de ses victimes.

Et dans ces trois cas, la possession d'Eva se solde par la mort de l'amant de même que la possession de l'araignée femelle entraîne la mort du mâle.

Sa stratégie arachnéenne, Eva ne l'a pas utilisée qu'avec les hommes, mari ou amants, mais également avec Adélaïde qu'elle a réussi à *prendre dans les filets tentateurs du luxe pour la pourrir par l'argent*⁶⁶.

Une femme dominatrice et grande stratège

Doublement vampire et grande prédatrice, la Juive Eva semble vouloir asseoir son règne. Et on pense ici aux représentations iconographiques de la femme fatale qui, immense, domine un troupeau de petits hommes⁽⁶⁷⁾.

Et à propos de cette volonté de domination d'Eva, revient à l'esprit une idée bien ancrée chez les antisémites de la fin du XIX^e siècle, selon laquelle les Juifs se servaient de leurs femmes pour dominer les chrétiens et les asservir par le sexe avant de les ruiner, d'où d'ailleurs le grand nombre de prostituées et de courtisanes juives au charme irrésistible que les tenants de ce fantasme croyaient pouvoir trouver⁶⁸.

Mais dans le roman de Guy des Cars, si le goût de la domination existe bel et bien chez Eva, cette dernière entend l'exercer pour son propre compte et non pour le bénéfice de ses coreligionnaires masculins — si ce mot de «coreligionnaire» peut avoir un sens pour quelqu'un comme Eva — puisque, à part le brocanteur Abraham, elle n'a aucun lien avec les Juifs — du moins les Juifs avérés —, et que, d'autre part, nous savons que dès son enfance, *l'idée de communauté, solidement ancrée chez ceux de sa race, lui avait toujours fait horreur*.⁶⁹

D'ailleurs, dans le couple Eva-Abraham, c'est Eva qui est le chef et qui domine, de même qu'elle domine tous les autres hommes avec lesquels elle est en contact. Et le

vocabulaire que l'auteur utilise est très révélateur du type de relations qu'Eva entretient avec la gent masculine. Nous savons aussi qu'elle méprise les hommes comme nous l'apprennent ces mots : *Veran n'était qu'un homme, comme Eric...*⁷⁰ et un homme n'est pour elle qu'une *proie à asservir à sa beauté*⁷¹.

A cette notion d'asservissement qui revient souvent, il faut en ajouter une autre, celle d'instrumentalisation des hommes qui ne sont considérés que comme des moyens d'assouvir sa sexualité et d'assurer son enrichissement⁷². L'expression *se servir de quelqu'un* est ainsi employée à plusieurs reprises⁷³.

Et très souvent Eva, pour laquelle le mot maîtresse n'est pas un vain mot, parle de son *pouvoir de femme*⁷⁴ et l'auteur nous révèle que *son intelligence avait été de se servir de son pouvoir sur l'homme pour établir rapidement un règne de femme*⁷⁵. Plus loin, nous apprenons sa conviction qu'elle *régnerait toujours sur l'homme [Eric] dont elle avait compris les faiblesses dès la première rencontre* et sa satisfaction d'avoir pu *réaffirmer son règne*.⁷⁶

Comme le vocabulaire choisi le montre, nous nous trouvons face à un des grands fantasmes masculins, à savoir l'existence d'une pornocratie et/ou d'une gynécocratie, le premier concept ayant été mis à la mode par Proudhon et le second, à la suite des découvertes de Bachofen sur le matriarcat, par Desroix.

Bien sûr, pour établir *son règne de femme*, il a fallu qu'Eva lutte et là encore, nous rencontrons un vocabulaire tout à fait typique, celui de la guerre : il est question de lutte⁷⁷, de tactique⁷⁸, de conquête⁷⁹, de victoire⁸⁰, de triomphe⁸¹... Et Eva a cette pensée, digne d'un général : *Les victoires se gagnent tout de suite ou jamais*⁸², alors qu'elle est en train de *subjuguer*, aux deux sens du verbe, Veran⁸³.

En outre, puisque conquête, victoire et triomphe il y a, il faut aussi qu'il y ait des vaincus : et le mot est utilisé à propos d'Eric dont il est dit : *Cet homme vaincu, elle ne l'aimait pas*⁸⁴.

Naturellement, pour conquérir, il faut des armes et comme il nous l'est dit sans détours, *Eva se savait belle, très belle ! C'était même là sa première arme*⁸⁵. Sa deuxième arme, — *la plus dangereuse parce que la plus sournoise* — [est] *son intelligence*⁸⁶. Une centaine de pages plus loin, Eva ayant ourdi un stratagème pour s'emparer des actions de Veran, il nous est donné cette explication : *Le pouvoir d'achat n'est bon que pour ceux qui ne possèdent pas d'autres armes. Eva avait sa féminité...*⁸⁷, arme que l'on peut confondre avec la beauté susmentionnée et qui lui permet de *[s'attacher les*

*hommes] par les sens*⁸⁸.

Habileté, rouerie et talents de comédienne

Nous venons de le voir, Eva est dangereusement efficace dans son action d'asservissement et de dépossession aux deux sens du terme, car elle ne recourt pas seulement à son corps mais elle utilise aussi sa tête. Et à ce sujet, il nous faut bien souligner qu'alors que la femme est trop souvent considérée comme un oie, Eva, elle, est créditée d'une grande intelligence, ce qui est répété à l'envi⁸⁹.

Et cette intelligence, c'est à sa judéité qu'elle la doit, comme d'ailleurs l'indiquent les propos d'Eva quand elle s'adresse à Adelaïde en pensée :

*Compte sur toute l'intelligence de ma race [...] pour qu'elle te contraigne à quitter cette Tilleraye avant moi*⁹⁰.

Mais à y regarder de plus près, il nous faut bien reconnaître que cette intelligence d'Eva ne se tourne jamais vers autre chose que vers des machinations destinées à la faire riche et à la débarrasser de ses adversaires : il s'agit visiblement davantage d'un esprit de débrouillardise et de combine que d'une véritable intelligence constructive, d'un esprit pratique et d'un *admirable sens des réalités*⁹¹, qui se conjuguent avec un *sens inné des affaires*⁹². Ce n'est donc qu'un type d'intelligence jugé inférieur car lié au concret et au matériel et qui a toujours été reconnu aux Juifs supposés englués dans l'Utile et non d'une intelligence portée à des spéculations abstraites et désintéressées, réputée être l'apanage des Aryens, comme il l'a déjà été dit. D'ailleurs, on ne voit jamais Eva lire, sauf à la fin, quand, menacée de mort, elle vit terrée à *La Tilleraye* et qu'elle commence *pour tromper son malaise grandissant [...] un ouvrage [...] où étaient racontés les exploits de Sigismond de Maubert*.⁹³

On le voit aussi tout au long du roman, ce qui fait la force d'Eva, c'est sa capacité à tout prévoir froidement, même la mort de son mari et le genre de remariage qu'il lui faudrait faire en cette occurrence, et sa capacité à ne reculer devant rien, à ne s'embarrasser d'aucun scrupule pourvu que cela promette d'être rémunérateur.

Cette «intelligence» est constituée également pour bonne part d'«habileté», ce qui

ne saurait surprendre les lecteurs habitués aux poncifs antisémites. Bien souvent en effet, l'intelligence affirmée des Juifs n'est qu'habileté, subtilité ou adresse et celle d'Eva n'échappe pas à la règle⁹⁴.

En outre, son comportement à l'égard de sa grande ennemie, la comtesse Adélaïde, est extrêmement habile, puisqu'après avoir réussi à se faire désigner comme seule héritière du comte Eric de Maubert, par sa feinte modération et par sa feinte délicatesse, Eva parvient à faire croire que tout est de la faute de sa belle-mère et qu'elle-même n'a été qu'un modèle de gentillesse pour la vieille femme au caractère impossible.

Une autre restriction qu'il faut apporter à l'intelligence d'Eva, c'est qu'elle est en partie «instinct» — tout bon misogyne n'est-il pas intimement persuadé que la femme est très proche du règne animal ? — et il est question de *son instinct infailible de femme*⁹⁵ et de sa *psychologie instinctive*⁹⁶.

Allant de pair avec l'habileté évoquée précédemment, il nous faut parler du mensonge qu'Eva pratique avec art, grâce à ses talents de comédienne.

Et ici nous devons rappeler que mensonge, *tromperie*⁹⁷ ou *rouerie*⁹⁸, sont des défauts que les misogynes se représentent comme spécifiquement féminins et les antisémites comme spécifiquement juifs, alors on imagine ce que la combinaison de la duplicité féminine doublée de la duplicité juive peut donner chez Eva ! Il en va de même pour ses talents de comédienne qui se trouvent fantasmatiquement démultipliés pour les mêmes raisons, surtout depuis que Rachel ou Sarah Bernhard ont élevé l'actrice juive au rang de mythe.

La malhonnêteté essentielle d'Eva apparaît clairement au lecteur qui peut connaître les intentions cachées de la jeune femme de même que ses véritables sentiments, tout en voyant avec quel art elle les masque à ceux qui l'entourent. Elle parvient ainsi à faire croire à ses amants qu'elle est folle d'eux et que leur présence lui est devenue indispensable. Par ailleurs, quand le doute se glisse dans l'esprit d'Eric lorsqu'il la voit, à son insu, dans un bar d'Alger en compagnie d'un jeune lieutenant de Hussards qu'elle aurait bien voulu inscrire à son tableau de chasse, elle réussit à rétablir la situation avec maestria : *la bouche écarlate était devenue si amoureuse et le regard de velours tellement sincère qu'il la serra passionnément contre lui.*⁹⁹ Mais le lecteur sait pertinemment que le colonel était la dernière personne qu'elle souhaitait rencontrer à ce moment-là.

Et ce n'est là qu'un exemple parmi tant d'autres¹⁰⁰, car chez Eva, il n'y a rien de spontané : elle compose ses sourires, elle change de masque selon les circonstances¹⁰¹.

Bien sûr, on pourra objecter à ce qui vient d'être dit qu'Adélaïde qui n'est ni une femme fatale, ni une Juive fait également preuve d'habileté et de talent de dissimulation et parfois de comédienne. Point n'est besoin de s'en étonner : en effet, la femme fatale n'est qu'une femme «normale» en pire, c'est-à-dire que les défauts qu'elle présente sont les défauts féminins exacerbés. Mais bien entendu, Adélaïde n'étant ni fatale ni juive n'est pas de taille à lutter avec une femme de la trempe d'Eva : on le voit nettement dans son incapacité à dissimuler ses véritables sentiments quand elle est avec son fils et dans la maladresse dont elle fait preuve en essayant de discréditer la jeune femme aux yeux de son mari.

Une femme «moderne»

Toutefois, dans ce rapprochement qui peut être opéré entre Eva d'une part et Adélaïde et Monique d'autre part — trois femmes qui ne réussissent qu'à empoisonner l'existence des hommes qui les entourent pour les deux dernières et, pour la première, à enfermer ses victimes masculines dans ses rets avant de causer leur mort — il y a bien la preuve que la misogynie de l'auteur est toujours présente, même s'il fait une différence entre les femmes «ordinaires» et Eva dont l'hyper-féminité encore suractivée par la judéité fait un être dangereux.

Mais par delà la judéité d'Eva et en raison même de cette judéité, on peut se demander si ce n'est pas sa qualité de «femme moderne» qui en fait une sorte de monstre — l'adjectif «monstrueuse» est d'ailleurs utilisé à plusieurs reprises¹⁰² — et d'objet d'effroi pour notre auteur.

Femme moderne, Eva l'est d'une manière indubitable comme le prouve surabondamment son comportement sexuel entreprenant de jeune femme qui n'a que faire de concepts comme la fidélité et qui, à sa belle-mère lui reprochant d'avoir une liaison, répond :

Je suis femme avant toi ! Vous n'avez tout de même pas la prétention de me voir mener dans cette demeure sinistre une existence de nonne pendant des mois et peut-être des années dans l'attente d'un retour improbable de votre fils ?⁽¹⁰³⁾

Ce qui l'oppose à une femme traditionnelle comme Adélaïde qui, sans se remarier et dans des conditions matérielles de plus en plus difficiles, est restée à *La Tilleraye*, comme gardienne du foyer, et cela, pour son fils.

La volonté d'indépendance d'Eva et l'esprit d'entreprise qu'elle manifeste pour gagner de l'argent, le travail de collaboratrice-traductrice qu'elle accomplit aux côtés de Veran, montrent bien qu'elle est aussi différente d'une Adélaïde attachée à ne pas déroger et à se conformer au rôle traditionnellement dévolu aux femmes de sa classe, que d'une Monique, fille à papa oisive qui passe son temps à s'amuser.

Et c'est sans doute dans la tapisserie que fait Adélaïde, nouvelle Pénélope, que se résume le mieux le rôle traditionnel de la femme, rôle honni d'Eva qui ne rêve que d'une chose : faire disparaître cette tapisserie, ce qui serait pour elle le signe de sa victoire de femme moderne sur sa belle-mère traditionnelle, attachée à *la noblesse et à la grandeur d'un Passé*.⁽¹⁰⁴⁾

Car la grande différence entre Adélaïde et Eva, qui toutes deux sont des maîtresses-femmes ainsi que le souligne le notaire de la famille et qui, par bien des aspects de leur personnalité, peuvent être renvoyées dos à dos, c'est que, chez la première, son caractère intéressé, qui se traduit par son souhait de faire contracter à son fils un riche mariage, n'est lié qu'à la conservation d'une famille et d'une tradition et, par delà, à celle des valeurs de tout un groupe social, la noblesse, tandis que chez la seconde, l'intérêt est purement égoïste et destructeur : notre Juive ne s'empare de l'or que pour s'enrichir personnellement, assouvir sa soif de luxe et se venger en ruinant ses amants.

Ainsi donc, pour résumer, on peut dire qu'alors qu'Adélaïde ne se voit que comme un maillon dans une chaîne, maillon chargé de transmettre un héritage à la génération suivante, Eva n'est qu'une égoïste, une orgueilleuse¹⁰⁵ et une individualiste qui est à elle-même sa propre fin.

Or on le sait, l'individualisme, trait essentiel de cet esprit que l'on appelle moderne, est imputé à l'influence juive, les Juifs étant accusés d'avoir introduit et fait triompher l'esprit de jouissance contre l'esprit de renoncement, de sacrifice et d'oubli de soi, prétendument représentatif des valeurs chrétiennes et traditionnelles.

Eve ou Lilith ?

Avant de nous intéresser à la métamorphose d'Eva, il nous faut souligner que, contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, elle a été mal nommée. En effet, si Eve en croquant le fruit de l'arbre de la connaissance a été responsable de la chute d'Adam, elle ne s'est pas révoltée contre celui de la côte duquel elle a été tirée, origine qui fait des femmes *un appendice de l'homme, rien de plus*, selon les théories de Gina Lombroso pour qui les femmes ne sont, *au regard de la science, de la culture [...] que des êtres subsidiaires*.¹⁰⁶

Eva, elle, est une Lilith¹⁰⁷. En effet, à l'instar de ce démon femelle dont l'étymologie du nom serait à mettre en relation avec les mots sumériens signifiant «lascivité» et «libertinage» — alors que «Eve» signifie «mère des hommes» —, *Eva utilise sa séduction de belle femme aux longs cheveux et sa sensualité à des fins de destruction*.¹⁰⁸ Lilith, créée à l'égal d'Adam directement à partir de la terre, s'enfuit du jardin d'Eden car elle ne s'entendait pas avec celui que Jéhovah lui avait donné comme compagnon. Malgré les exhortations de trois anges, elle refusa d'y revenir, ce qui conduisit Jéhovah à entériner cette fuite qui devint exil et à créer Eve à partir d'une côte d'Adam dans l'espoir qu'elle soit soumise à ce dernier. Depuis lors, Lilith, jalouse d'Eve, s'efforce de nuire aux descendants de celle-ci, c'est-à-dire à l'humanité entière.

Lilith symbolise donc la femme révoltée qui affirme son droit à la liberté, au plaisir, et qui entraîne les autres avec elle dans une *succession monstrueuse*¹⁰⁹ de malheurs et de deuils. En un mot, Lilith symbolise la femme fatale par excellence, qui isole sa proie des autres humains après se l'être attachée indéfectiblement et la mène irrémédiablement à sa perte, et cela, simplement pour se venger.

Le portrait de ce démon féminin correspond trait pour trait avec celui d'Eva qui, en tant que Juive, est comme en exil parmi les peuples chrétiens. Mais, alors que pour Lilith, il n'y a pas de rédemption possible, pour Eva, il y en a une qui passe par la soumission à la loi d'Adam.

Le besoin de se plier à la loi d'Adam

Comme nous l'avons déjà dit, Eva méprise les hommes justement parce qu'ils sont

subjugués par elle et incapables de lui résister le moindrement. Or, dans l'idéologie machiste, les femmes ont besoin d'être dominées et n'admirent que les hommes capables de se montrer les maîtres.

Dans le cas d'Eva, c'est exactement ce qui se produit progressivement. La première fois qu'elle éprouve *inconsciemment un certain respect* pour son mari, c'est quand elle comprend qu'*Eric pourrait un jour faire valoir ses droits sur elle*. Voici comment elle conclut : *C'était un homme, ce colonel de Maubert...*¹¹⁰ Mais ce sentiment n'est encore qu'embryonnaire si on le compare à celui qui l'anime lors de sa rencontre avec le mystérieux *Prince des Sables*¹¹¹ comme nous l'apprend la phrase suivante : *Jamais la fille brune, dont le regard n'avait cependant faibli devant personne ne s'était sentie plus impressionnée.*¹¹² Et un peu plus loin, le lecteur comprend qu'une métamorphose complète s'est opérée en celle qui, jusqu'alors, n'avait aimé qu'elle-même, quand elle avoue qu'

*elle ne pensait plus qu'à retrouver l'homme au visage [...] d'ascète [...]. Elle sentait qu'avec ce prince des Mille et Une Nuits, elle découvrirait enfin pourquoi elle avait été faite femme... Pour la première fois, elle rêvait de devenir l'esclave obéissante de l'homme. C'était fou : une juive s'avilissant avec humilité devant le pire ennemi de sa race !...*¹¹³

Devenue brutalement amoureuse, Eva est prête à *abdiquer*¹¹⁴ et à connaître la *sensation de sa défaite consentie de femme devant le désir*.¹¹⁵ Mais le mépris que lui oppose le caïd la détermine à se venger de lui. Malgré tout, cette expérience contribue certainement à humaniser cette femme en lui faisant perdre l'absolue confiance qu'elle avait en elle-même, c'est-à-dire dans le pouvoir de sa féminité¹¹⁶ et en lui faisant comprendre — quelle satisfaction pour les tenants de l'ordre mâle ! — qu'*Eric était son appui, son soutien, le véritable maître auquel seul son orgueil démesuré l'avait empêchée de se confier entièrement.*¹¹⁷

L'expérience de cet amour bafoué cause un choc salutaire à Eva qui, menacée de mort par les fidèles du caïd commence à faire un retour sur elle-même, à se désintéresser de l'argent en comprenant que *la vraie richesse n'était due qu'au passé*¹¹⁸ et à aimer son mari. Mais au moment où elle commence à être influencée par les valeurs d'Adélaïde

et où elle cesse d'être une femme fatale et une Juive — selon les stéréotypes communs —, Eric, ayant appris ses agissements, revient pour lui signifier qu'elle doit quitter *La Tilleraye*. C'est lorsqu'il l'emmène prendre le train, qu'il est tué pour avoir dans un dernier geste, essayé de protéger celle qu'il avait follement aimée.

La beauté du geste d'Eric se sacrifiant pour elle, détermine chez Eva une crise profonde. Renonçant à toute sa fortune qu'elle décide de consacrer à une œuvre, elle quitte la France pour Israël où elle se rachète par sa nouvelle vie, ce qui permet à Guy des Cars de nous proposer une fin édifiante et morale après qu'il s'est complu à nous détailler ou à nous faire imaginer toutes les turpitudes de son héroïne.

Conclusion

Dans ce roman populaire, on le voit, il ne reste absolument plus rien de la «belle Juive» traditionnelle d'une certaine littérature européenne, douce chose fidèle à son amant chrétien. Ici au contraire, cette belle Juive se sert de sa beauté pour asservir les hommes et a en toute chose le comportement de la femme fatale-type. Mais ce qui rend Eva encore plus dangereuse et monstrueuse, c'est que sa judéité agit comme une valeur exponentielle, élevant à la puissance x sa féminité mortifère. Cet alliage de la femme fatale et de la femme juive, êtres excessifs et subversifs qui défont, l'une par sa sexualité, l'autre par son origine «raciale» et religieuse, l'ordre du monde tel qu'il est voulu par les mâles aryens, n'a rien de très nouveau puisqu'on le retrouve dans maintes œuvres de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Mais ce qui en rend la résurgence plus inquiétante, c'est que celle-ci survient moins de quinze ans après la découverte du génocide des Juifs par les nazis, et qu'en liant ces deux thèmes sur lesquels il brode à l'infini tous les poncifs les plus éculés et les plus ressassés, l'auteur fait à la fois le jeu des misogynes et des antisémites.

Par ailleurs, par le message qu'il adresse à ses lecteurs qui sont, paraît-il, plutôt des lectrices, Guy des Cars va dans le même sens que beaucoup de magazines féminins ou de séries télévisées de bas étage qui distillent l'idée selon laquelle les femmes qui ne suivent pas la loi d'Adam sont condamnées à être malheureuses puisqu'elles ne pourront qu'être rejetées, perpétuellement insatisfaites et que, de surcroît, elles feront le malheur de ceux qui les entourent.

Mais ce qui est encore plus pernicieux, c'est qu'en faisant de la femme fatale — ennemie jurée des épouses et de la gent masculine dans son ensemble — une Juive, grand est le risque de voir basculer femmes jalouses et mâles inquiets dans un antisémitisme réflexe.

Troisième partie

EVA LA JUIVE : EXTRANEITE ET DERACINEMENT

Dans la seconde partie, nous avons essayé de montrer comment Guy des Cars avait démultiplié la malfaisance mortifère de la femme fatale qu'est Eva par sa judéité.

Ici, nous voudrions montrer de quelle manière l'auteur, reprenant des thèmes de l'antisémitisme traditionnel d'avant-guerre, fait de son héroïne la représentante type d'un peuple réputé être radicalement étranger à la France et au peuple français.

Après avoir vu ce que le physique d'Eva a d'étranger, nous nous intéresserons donc à son déracinement et à son extranéité et à leurs nombreuses conséquences avant de voir quelle solution propose Guy des Cars à la «question juive».

Une beauté exotique

Pour les racistes de tout poil, ce sont l'altérité, la différence qui sont premières, bien avant l'infériorité de l'étranger ou du Juif. Or, chez Guy des Cars, cette altérité ressort de façon manifeste du portrait physique de sa Juive tel que nous l'avons montré dans notre première partie.

En effet, comme nous l'avons vu précédemment, Eva n'échappe pas au stéréotype de la «belle Juive» dangereusement séduisante, dont la beauté aussi *troublante* que *mystérieuse*¹ — le fameux mystère de l'Orientale ! — subjugué les hommes qui ont le malheur de se trouver à portée du regard ensorcelant de ses immenses *yeux de braise*².

De cette beauté sensuelle comme de sa voix *timbrée, chaude et caressante*³, à l'accent slave, Eva sait jouer à merveille au gré des circonstances, mais elle ne saurait en cacher l'exotisme patent. Cet exotisme, parallèlement à l'étrangeté sur laquelle il est insisté à maintes reprises⁴, se trouve d'ailleurs souligné par l'auteur qui, après avoir comparé Eva à *la plus étrange des gitanes*⁵ qualifie sa beauté de *beauté insolente de ces*

*filles qui ne viennent de nulle part*⁶ et cela, bien entendu, dans le but de mettre en évidence sa totale extranéité et son nomadisme.

En effet, par son physique extrêmement typé, Eva s'oppose à Monique, blonde aux yeux bleus qui incarne, elle, la jeune fille française dont la Comtesse de Maubert aurait voulu faire sa belle-fille — ne pense-t-elle pas en effet qu'*entre gens d'un même pays, on parvient toujours à s'entendre*⁷ ? —, ce qui est conforme à un schéma classique dans la littérature et le cinéma, schéma qui se plaît à opposer la brune à la blonde aux yeux clairs⁽⁸⁾.

Et si, comme le fait remarquer avec beaucoup de pertinence Jennifer Yee, dans les rapports que les Français entretenaient avec les femmes «indigènes» qui peuplaient les colonies, l'exotisme a pu *représente[r] [...] une étape intermédiaire du mouvement dialectique entre les pôles de l'Identité et de l'Altérité*⁹, dans le cas d'une Juive européenne, il est plus certainement le signe d'une différence manifeste, même si, pour être acceptable pour l'homme européen, cet exotisme doit rester accessible, c'est-à-dire situé *entre l'Identité, incarnée par l'idéal classique, et l'Altérité animale*¹⁰, suggérée par la *sensualité*, le regard dévorateur, la *jalousie instinctive* et la *douceur féline* qui se dégagent de la description du visage d'Eva.

Une déracinée, étrangère à l'Europe

Tout au long de *Le château de la juive*, Guy des Cars se complait en effet à insister sur le déracinement d'Eva qu'il présente, ainsi que nous l'avons déjà souligné dans l'introduction générale, comme une *apatride* dans le titre de la première partie de son roman, comme une *filles errante* dans celui de la deuxième partie avant d'en faire une *femme traquée*.

Si l'errance de sa jeunesse et sa qualité, d'apatride ne sauraient être reprochées à la jeune Juive de Varsovie, qui a dû subir internements et transferts de camp en camp et ne font au contraire que souligner son statut de victime, il n'en va plus de même de la dénomination de *filles errante*.

En effet, alors qu'Eva a, grâce à son mariage avec le colonel Eric de Maubert, obtenu la nationalité française⁽¹¹⁾, nationalité qu'elle a recherchée puisque c'est sciemment qu'elle a jeté son dévolu sur un officier ressortissant d'un pays qu'elle savait n'être point

trop hostile aux apatrides, c'est uniquement par sa faute qu'elle est amenée par la suite, à quitter la métropole.

Ayant acculé le premier de ses amants au suicide par le chantage qu'elle a exercé sur lui, elle a préféré, de peur d'être inquiétée, rejoindre son mari qui avait été rappelé pour prendre un commandement en Algérie.

De même, ce sont ses agissements malhonnêtes qui l'ont conduite à dénoncer le caïd algérien et l'ont fait condamner à mort par un tribunal arabe, ce qui l'a obligée à franchir de nouveau précipitamment la Méditerranée pour se terrer à *La Tilleraye*, propriété des Maubert.

C'est donc à une sorte d'atavisme lié à sa malhonnêteté et non aux seules persécutions qu'Eva doit de ne pouvoir séjourner longtemps au même endroit.

Outre ces éléments d'ordre factuel, il en est d'autres qui révèlent qu'Eva n'est qu'une étrangère, non seulement en France, ce qui après tout serait très explicable puisqu'elle n'a vécu au total que six ans dans ce pays, mais également en Europe, continent qui l'a pourtant vue naître.

Ainsi, lorsqu'elle pénètre dans la cour intérieure de la demeure du caïd, *elle éprouv[e] la sensation étrange de redevenir la femme d'Orient qui ne s'est jamais complètement adaptée à l'existence européenne et se sent l'éternelle errante qui retrouve l'oasis après une longue course dans le désert du monde*¹², phrases qui, au delà des clichés les plus éculés, ne laissent aucun doute sur l'opinion de leur auteur et sa volonté de persuader les lecteurs que les Juifs ne sont pas à leur vraie place en Europe quand bien même ils y sont nés et y vivent depuis des générations.

Il convient ici de remarquer que si, pour les antisémites du XX^e siècle, les Juifs sont des étrangers en Europe, c'est pour des raisons d'ordre national ou racial, car à leurs yeux, l'opposition entre Juifs et chrétiens ne repose pas, ou que très secondairement, sur une différence religieuse.

Et *Le château de la juive* ne semble pas faire exception puisqu'Eva, d'un point de vue strictement religieux, serait plus une athée qu'une Juive. Elle a en effet pratiqué sa religion uniquement pendant son enfance et sous la contrainte de ses parents et en est venue très vite à considérer que *la loi de Moïse n'était pas faite pour elle*⁽¹³⁾. De surcroît, il nous est dit qu'elle n'a d'autre religion que *celle de sa beauté*⁽¹³⁾. Aussi n'est-il guère étonnant qu'elle ne puisse *comprendre la foi chrétienne des paysans du Jura puisqu'elle avait négligé sa propre religion*⁽¹³⁾.

Une déracinée incapable de comprendre la nature

Une des conséquences du nomadisme à la juive dont il a été question précédemment, c'est que les Juifs formant un peuple sans terre, un peuple déraciné, ils n'ont *jamais pu s'élever à la compréhension de la nature* si l'on en croit les allégations qui étaient déjà celles d'un homme comme l'agitateur Gustave Tridon¹⁴.

Et cette idée est très clairement illustrée par *Le château de la juive* qui nous montre le fossé séparant Eva de son mari. Ainsi, comme nous l'avons déjà vu, alors que ce dernier évoque avec ravissement son enfance qui s'est passée à des jeux et des explorations solitaires dans le parc mal entretenu de la propriété familiale, voici ce qu'écrivit Guy des Cars :

Comme elle était différente, cette imagination, de celle d'une Eva pour qui la féerie de la nature n'évoquait rien ! Pendant la promenade où Eric continuait à raconter ses rêves juvéniles, la jeune femme restait muette, observant son mari avec étonnement : était-il concevable que pendant son enfance, l'héritier de La Tilleraye n'ait pas eu l'ambition de devenir plus tard très riche pour faire arracher les mauvaises herbes, ratisser les allées et donner sous ces ombrages de grandes réceptions qui éblouiraient tout le monde ?¹⁵

Comme le suggère par ailleurs l'insistance avec laquelle Guy des Cars se plaît à nous montrer une Eva se préoccupant des jardiniers chaque fois qu'elle se trouve en présence d'un jardin — il faudrait une *armée de jardiniers*¹⁶ au parc de la Tilleraye ; elle voit avec *satisfaction*¹⁷ deux jardiniers chez Veran ; elle suppose le coût que doit représenter la *nuée de serviteurs*¹⁸ nécessaires à l'entretien des jardins du caïd —, à ses yeux, un jardin se doit d'être incessamment domestiqué par l'homme pour échapper à ce qu'il pourrait avoir de naturel.

De plus, sa présence ne se justifie que pour flatter la vanité de ses propriétaires.

Cela ne devrait pas étonner ceux qui connaissent la rhétorique des théoriciens antisémites qui déniaient aux Juifs tout attachement envers la nature et la campagne qu'ils ne comprendraient à en croire le comte de Puységur, — auteur de *Qu'était le Juif avant la guerre ? Tout. Que doit-il être ? Rien.* — *que pour habiter les châteaux qu'ils ont*

*achetés pour un morceau de pain*¹⁹.

Et Eva pousse même l'insensibilité à la nature et l'autolâtrie jusqu'à ne voir dans tout jardin qu'un cadre destiné à mettre en valeur sa personne, comme le lecteur s'en aperçoit lors de la visite des jardins du *Prince des Sables* :

*Ces jardins arabes n'auraient eu pour elle de l'intérêt que s'ils lui avaient appartenu et si elle avait pu y donner les plus fastueuses réceptions de la terre. Elle ne les aurait aimés que pour le surcroît de décorum qu'ils auraient pu apporter à sa personnalité de femme riche. Dans son esprit, ce qui l'entourait ne devait constituer qu'un immense écrin destiné à rehausser sa beauté triomphante. Son égoïsme indéracinable lui faisait ramener d'instinct chaque étalement de luxe à sa propre personne qu'elle adorait plus que tout...*²⁰

On notera que dans ce passage, Guy des Cars s'est appliqué à poser comme première condition pour qu'Eva s'intéresse à quelque chose, c'est qu'elle en soit propriétaire, en vue, bien sûr, de mettre en évidence son matérialisme.

Mépris du monde rural, exploitation et matérialisme

Comme corollaire à cette incompréhension du charme bucolique de la nature, il y a, plus grave, l'incompréhension, le dégoût et le mépris que manifeste Eva pour tout ce qui touche le travail de la terre et les paysans.

Ainsi, à son mari évoquant la possibilité de reprendre lui-même l'exploitation des terres qui sont affermées, elle réplique *dans un rire nerveux* :

Tu te vois sur un tracteur ou discutant sur un marché ? Tu serais parfaitement ridicule, mon pauvre Eric ! Ne serait-ce pas plus intelligent de vendre ces fermes qui ne rapportent que des sommes dérisoires et de réemployer les capitaux dans le commerce ? Dans l'alimentation par exemple ? J'ai remarqué que ça marchait toujours et ceci dans tous les pays : les gens ont d'abord besoin de manger ! Si, par hasard, il y avait

une nouvelle guerre, nous pourrions amasser une fortune...²¹

Par cette proposition, Eva se montre telle que les antisémites aiment à se représenter les Juifs, c'est-à-dire comme des *anti-producteurs, des intermédiaires toujours frauduleux* vivant en *parasite*²² de *trafics honteux*²³ qui s'effectuent, cela va de soi, au détriment des non-Juifs !

En outre, si l'on songe que ce roman a été publié moins de quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, à une époque où toutes les difficultés d'approvisionnement, le scandale du marché noir et de l'enrichissement rapide de concitoyens sans scrupules restaient très présents dans l'esprit des Français, au point d'ailleurs, qu'en 1946, une loi rendant passibles de la peine capitale les crimes contre le ravitaillement fut votée²⁴, il est particulièrement perfide de la part de l'auteur de faire de sa Juive une femme qui n'hésiterait pas, le cas échéant, à spéculer sur les malheurs du monde !

Une fois de plus, on le voit, Guy des Cars flatte les préjugés les plus malsains de son lectorat. En effet, ce thème des Juifs accapareurs de fournitures, profiteurs de guerre et trafiquants de marché noir n'a absolument rien d'original : il revenait comme un leitmotiv dans les lettres de délation et dans nombre d'articles écrits pendant l'Occupation²⁵.

Quant aux sentiments de notre Juive à l'égard des paysans, — et ce, à une époque où la majorité des Français gardent encore des attaches très fortes avec le monde rural et agricole, puisqu'en 1954, la population rurale représente encore environ 45 % de la population française tandis qu'un Français sur quatre appartient à la paysannerie — ils sont sans équivoque.

A l'issue de la première messe à laquelle elle assiste dans le Jura, après qu'elle a serré les mains *avec un réel dégoût qu'elle dissimul[e] sous son admirable sourire*²⁶, l'auteur lui prête les pensées suivantes : *Tous les paysans du monde se ressemblent... J'en ai connu en Pologne, en Allemagne, en Autriche... Ils m'ennuient.* Et il ajoute ce commentaire : *Oubliant les origines de la race élue, la fille de l'intellectuel de Varsovie était persuadée que les travaux des champs ne sont bons que pour les êtres inférieurs...*²⁷

Par les sentiments qu'il lui attribue, Guy des Cars abonde donc dans le sens des préjugés d'un Jean Farel qui disait :

*Avez-vous vu un Juif paysan, exploitant lui-même son terrain, s'intéressant à ce labeur stable et modeste qui fait la vraie richesse d'un pays ? Non, un Juif ne s'intéresse à la terre que comme moyen de spéculation.*²⁸

Guy des Cars paraît même aller plus loin. En effet, l'opposition qu'il a établie entre Eva la déracinée et les Maubert et leurs paysans qui sont eux des gens tout à fait enracinés dans un terroir semble avoir pour lui comme pour beaucoup d'autres antisémites des implications plus profondes puisque, selon une idée répandue, si *le cultivateur exploite la nature, l'homme sans terre exploite l'homme*.²⁹

Or c'est justement ce que l'auteur nous donne à observer. Mais, ici, ce n'est pas de l'exploitation du travail de l'homme comme dans le système industriel capitaliste visé par certains des détracteurs des Juifs, mais bien de l'exploitation de l'homme lui-même qu'il s'agit.

Dans *Le château de la juive*, le plus bel exemple de cette exploitation est fourni par l'industriel Veran qui est pressuré de mille façons par une Eva de plus en plus exigeante et qui, non contente de lui avoir extorqué argent, bijoux, cadeaux, belles situations pour son mari et elle-même, finit par vouloir se faire octroyer la majeure partie des actions de ses affaires, ce qui le pousse au suicide. Guy des Cars prend d'ailleurs bien soin d'utiliser l'expression *principale source de revenus*³⁰ pour désigner Veran afin de signifier qu'Eva ne le considère pas comme un être humain, mais qu'elle le ravale au rang d'instrument, de moyen d'enrichissement.

Cette exploitation de l'homme par le Juif découle directement de l'amour de l'argent que l'antisémite attribue aux enfants d'Israël.

En effet, ces derniers sont accusés d'être d'un matérialisme outrancier imputable à leur religion qui, à en croire leurs adversaires, n'étant qu'un *fétichisme superstitieux*³¹ éloigné des *idées sublimes qui élèvent l'homme au dessus de son niveau*³², par la croyance à une vie dans l'au-delà, l'inclinerait à la recherche du bonheur terrestre, à celle des plaisirs des sens et des satisfactions immédiates.

Or ce matérialisme ne pouvant trouver à se sublimer dans l'amour de la terre, va se concrétiser en amour de l'argent, argent gagné non pas par le seul travail qui vaille, le travail manuel, mais par le travail de l'argent, le travail des autres, le commerce,... en un mot par une activité non-productive et parasitaire, quand ce n'est pas purement et

simplement par l'escroquerie ou le chantage comme c'est le cas pour Eva.

Goûts de parvenue et modernisme

Quoi qu'il en soit, Eva ne voit dans le domaine de son mari qu'un tremplin — le mot est de Guy des Cars lui-même — pour d'autres activités : location de chambres pour le Festival de Besançon, location de la chasse, et un tremplin pour essayer de s'imposer dans la région en notifiant aux yeux de tous sa réussite.

Que *La Tilleraye* soit restaurée et embellie à grands frais grâce à l'argent qu'elle a réussi à soutirer à Veran, n'est donc pas une preuve d'amour pour Eric — qu'elle n'aime pas — non plus, on s'en doute, que le signe d'un attachement à la *grandeur nostalgique d'un Passé*³³ : c'est chez elle, pure satisfaction d'amour propre et calcul intéressé, ce qui n'a rien de surprenant au regard de la logique dans laquelle l'auteur veut faire entrer son lecteur.

En effet, comment attendre d'une Juive, d'une femme sans attaches et sans traditions, qu'elle ait autre chose que des goûts de parvenue, que le souhait *d'étonner les populations*³⁴ ? Et Eva est, sur ce point aussi, conforme aux stéréotypes antisémites : elle n'aime que le *cliquant et le tape-à-l'œil*³⁵, ne rêve que de *confort ultra-moderne*³⁶ et de grosses voitures étrangères comme celles des Veran, montrant par là sa prédilection pour tout ce qui est ostentatoire, conséquence de son manque de tact et de son orgueil, tous défauts soi-disant juifs.

Par goût personnel, elle aurait préféré vivre dans une villa comme celle de Veran, *une grande villa de style moderne qui semblait un peu déplacée dans cette région du Jura et qui aurait dû se trouver au Cap d'Ail ou au Cap d'Antibes, mais ceci, Eva ne le remarqua même pas*.³⁷

Quant à l'art, elle ne s'y intéresse guère. Et à sa belle-mère lui demandant si elle aime la peinture, elle répond : *Je crois que je l'aimerais si je possédais une très grande collection de tableaux*³⁸, manifestant là encore son incapacité à aimer quelque chose de manière désintéressée, sans qu'y entre une dimension matérielle...

Mais l'auteur nous révèle par ailleurs qu'Eva aime la musique moderne et qu'elle a choisi une facture moderne pour le portrait qu'elle a fait faire d'elle-même. Or cette préférence pour ce qui est moderne correspond tout à fait à une idée reçue chez les

antisémites d'entre les deux guerres qui condamnaient pêle-mêle le jazz, le fauvisme, le cubisme, le dadaïsme et l'Ecole de Paris, — nom qui dissimulait ce qui n'était pour eux qu'un ramassis de Juifs étrangers — tout en accusant les Juifs de *[pervertir] gravement les valeurs et le goût esthétique du public*⁽³⁹⁾.

Le modernisme ou l'extranéité d'Eva, tout dépend des points de vue, se traduit aussi par son goût marqué pour le whisky, boisson d'origine étrangère et éloignée de la tradition nationale qui voudrait que l'on bût du vin ou des eaux-de-vie de pays, ce que lui ont d'ailleurs servi les fermiers des Maubert et qu'elle a qualifié avec mépris d'*alcool à brûler*⁽⁴⁰⁾ !

Or ce goût d'Eva pour le scotch, souligné à l'envi, est moins anecdotique qu'il ne pourrait y paraître de prime abord, si l'on songe aux campagnes violemment antisémites qui ont accompagné l'accession et la présence de Léon Blum et de Pierre Mendès France à la tête du gouvernement : l'un comme l'autre s'étant vu reprocher de n'être pas de vrais Français, entre autre parce qu'ils n'appréciaient, aux dires de leurs adversaires, que très modérément le vin, la boisson nationale⁽⁴¹⁾ ! Et Pierre Poujade n'avait pas hésité à prendre violemment à partie le Président du Conseil :

Si vous aviez une goutte de sang gaulois dans les veines, vous n'auriez jamais osé, vous, représentant de notre France, producteur mondial de vins et de champagnes, vous faire servir un verre de lait dans une réception internationale ! C'est une gifle, monsieur Mendès, que tout Français a reçue ce jour-là : même s'il n'est pas un ivrogne !⁽⁴²⁾

Et il n'est pas jusqu'au cocktail qu'Eva propose à sa belle-mère d'organiser à la place d'un *thé*⁽⁴³⁾ qui ne puisse être retourné contre elle : un Guy Larmeur ne voyait-il pas en effet *l'œuvre néfaste d'Israël dans les prodromes de décomposition que constituaient à ses yeux le nudisme, le freudisme, le cocktail, le jazz, le cubisme, l'internationalisme*⁽⁴⁴⁾ ? !

On le voit donc, par ses goûts modernes et réputés être radicalement étrangers à la tradition nationale, Eva est présentée comme un ferment de décomposition potentiel pour la société française.

Eva, dissolvant social mis à l'écart

Mais bien avant cela, c'est, comme nous l'avons déjà souligné, par son déracinement et l'incompréhension de la nature et le mépris du travail de la terre, qui en découlent, qu'Eva ne peut avoir qu'un rôle de dissolvant de la société traditionnelle *dont l'harmonie repose sur un combiné des vertus rustiques et des vertus chrétiennes*⁴⁵.

Guy des Cars prend du reste soin de l'opposer en tous points aux «vrais» Français que sont pour les tenants d'un nationalisme à la Barrès, les paysans jurassiens ou des représentants de l'aristocratie traditionnelle comme les Maubert.

Ainsi, son influence néfaste s'observe dans l'épisode qui a déjà été rapporté et où elle suggère à Eric de se débarrasser de ses fermes qui ne lui rapportent rien pour se lancer dans le commerce. En cette occurrence, Eva manifeste ouvertement aux yeux du lecteur, que, si elle a un don inné pour saisir où se trouve son intérêt économique, en revanche, elle ne comprend rien aux notions de capital social et symbolique⁴⁶.

En effet, d'après les analyses de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot :

*[un] château [n'est] rien sans le territoire sur lequel il s'inscrit. Le territoire, c'est l'espace avec ses terres agricoles [...]. Mais c'est aussi les gens qui l'habitent et qui y vivent. Le château n'est rien s'il n'est sur son fief. Celui-ci peut être réduit : ce qui importe, ce sont les liens privilégiés entre le châtelain et les gens du cru. D'où cette importance du don à travers les œuvres caritatives et toutes les formes possibles d'aides apportées à la vie locale, qui appellent le contre-don, sous la forme de la reconnaissance et de la gratitude, mais aussi de l'acceptation de l'ordre social.*⁴⁷

Dans cette perspective, s'il est évident que la Comtesse Adélaïde est comme son fils aimée et respectée des gens du pays et des fermiers, c'est parce que les Maubert sont les *premiers bienfaiteurs de l'humble paroisse*⁴⁸ et que la Comtesse qui n'a jamais quitté le pays sait leur parler de leurs petites misères personnelles et de sujets qui touchent à leurs préoccupations, comme *le temps ou la récolte prochaine*⁴⁹.

La Comtesse d'ailleurs, par les conseils qu'elle donne à son fils avant que celui-ci ne fasse la tournée des fermiers pour leur présenter son épouse, montre bien qu'elle connaît

parfaitement «ses» paysans :

Mais comme ta femme semble tout ignorer non seulement de la culture mais aussi de la façon dont elle doit s'y prendre avec nos paysans, débrouille-toi pour leur donner l'illusion que Eva vient d'un milieu comparable au nôtre... Tu connais nos fermiers : ils sont méfiants et soupçonnent vite les choses ! N'hésite pas, s'il le fallait, à inventer pour eux une histoire qui, dans leur esprit, donnera une certaine auréole à ton épouse... Tu n'as qu'à leur dire que Eva appartient à une très grande famille de l'aristocratie polonaise... Ne leur parle surtout pas de personnes déplacées ! Ils ne comprendraient pas que tu y aies trouvé la nouvelle comtesse de Maubert ! Tu perdrais tout ton prestige... Dis aussi à Eva qu'elle devrait se maquiller un peu moins pour faire cette tournée... Les femmes trop peintes ne sont guère appréciées dans nos régions... Il ne faudrait pas qu'on la prenne pour ce qu'elle n'est pas !... ⁽⁵⁰⁾

Dans l'optique paternaliste qui préside aux relations entre les Maubert et leurs paysans, la châtelaine a une fonction d'appropriation des paysans et elle doit contribuer à la paix sociale en éduquant de "bons pauvres", respectueux des hiérarchies "naturelles".⁵¹

Or il est évident qu'Eva est incapable de reprendre le flambeau de sa belle-mère, non parce que ce type de rapports sociaux lui répugnerait — en effet, Eva n'est jamais représentée comme une Juive révolutionnaire, c'est même le seul cliché antisémitisme auquel elle échappe ! — mais parce qu'étant étrangère au pays, à ses traditions rurales et religieuses et à la tradition sociale et familiale des Maubert, elle serait incapable de se faire accepter par les paysans.

Très vite du reste, Eva, la trop moderne et trop libre épouse du Comte de Maubert est parvenue à faire l'unanimité contre elle dans la région. Voici ce que nous dit Guy des Cars à ce sujet :

Ceux qui refusaient de la voir ou qui faisaient tout pour l'ignorer, étaient de vrais irréductibles, parmi eux, se trouvaient d'abord les paysans qui la savaient plus forte qu'eux pour gagner de l'argent... Il y avait

aussi la noblesse des environs qui lui en voulait d'avoir usurpé un nom dont elle avait fait le tremplin de sa réussite... Il y avait le clergé qui ne pouvait l'accuser de n'être pas catholique mais qui n'admettait pas qu'elle ne pratiquât même pas sa propre religion !... Il y avait la bourgeoisie de Besançon qui ne lui pardonnait pas le mépris dans lequel elle semblait la tenir... Il y avait Monique [...] Il y avait enfin Adélaïde...⁵²

Cette mise au ban symbolique dont Eva fait l'objet, se traduit par le surnom de «la Juive» qui lui a été donné par les gens de la région qui ont intuitivement deviné qu'une femme ayant un tel sens du commerce ne devait pas être une vraie Comtesse⁽⁵³⁾ et qui ont commencé à se méfier d'elle quand ils ont vu le trop rapide enrichissement des Maubert qui, pour être acceptés par eux, devaient rester tels qu'ils les avaient toujours connus : des seigneurs... mais des seigneurs pauvres.⁵³

Et le fait qu'à partir du moment où sa judéité a été découverte, les gens de la région n'aient plus appelé Eva que «la Juive» au lieu de l'appeler, comme l'aurait voulu l'usage, «la jeune Comtesse» ou «Madame Eric» pour la différencier d'Adélaïde, tout en la rattachant nommément à son mari, montre à l'évidence que Guy des Cars entend insister sur le bon sens de ces «vrais Français» qui ne s'y sont pas trompés et ont parfaitement perçu l'extranéité radicale d'Eva qu'ils ont voulu stigmatiser et symboliquement exclure par cette appellation.

Eva, destructrice des familles

Sur les ruines de ces antiques rapports humains qu'elle est en passe de détruire, Eva ne reconstruit rien, ce qui ne saurait surprendre puisque les Juifs, sont présentés comme des destructeurs par leurs adversaires.

En effet, étrangers par leur religion, leur nomadisme mais surtout par leur sang, — le sang B [...] cause de tous les maux sociaux car essence même de la canaillerie et de la malfaisance si l'on en croit les élucubrations de Jean-Marie Baron, dans un ouvrage de 1939, *La grande découverte. Les Juifs et le sang B*. — aux peuples au milieu desquels ils vivent, les Juifs sont accusés de *pervertir les mœurs et de démanteler la famille*⁵⁴.

Et c'est effectivement ce à quoi on assiste dans *Le château de la juive*. Eva, par sa sensualité et sa sexualité exacerbées, a réussi à circonvenir Eric de Maubert dont elle a fait son jouet, son *pantin* pour reprendre l'expression d'Adélaïde⁵⁵ et qu'elle est parvenue à éloigner de sa mère.

Et pour chacune de ses proies, elle agit de la même façon : elle *s'attach[e] [Eric] par les sens⁵⁶, marque trop [Veran] de sa sensualité pour qu'il [puisse] se passer [...] de ses caresses⁵⁷ avant d'asservir [Nassim Nahoum] [...] aux plaisirs de la chair⁵⁸.*

Pour les deux premières de ses victimes, son emprise a des conséquences négatives sur les liens du sang.

Alors qu'Eric s'était toujours comporté en fils obéissant et déférent, l'apparition d'Eva dans sa vie amène dissensions et tiraillements entre Adélaïde et lui. Ainsi, lorsqu'il vient annoncer à sa mère son mariage, il a une altercation avec elle, altercation au terme de laquelle sa mère lui dit : *Je ne te reconnais plus... Tu parles à ta mère comme un monstre !* puis : *Comme tu as changé, mon enfant* !⁵⁹ Eric, analysant ce qui vient de se passer, s'aperçoit que *[c']était la présence invisible de Eva qui l'avait talonné pour lui donner la force de révolte.*⁶⁰

Un peu plus loin, Adélaïde fait ce constat amer :

*Mon enfant, quand je t'ai dit que cette Eva appartenait à une race de destructeurs, je ne me trompais pas ! Elle a déjà réussi à tuer en toi l'amour que tu portais à ta mère !*⁶¹

Et de fait, il ne s'agit pas que des exagérations d'une mère possessive, puisque, dans le conflit qui oppose Adélaïde à Eva, après le départ d'Eric, c'est à sa femme qu'Eric donne raison contre sa mère qui vient d'être obligée de quitter *La Tilleraye*.

Avec Veran, Eva fait tout pour obtenir de son amant qu'il chasse sa fille unique, Monique, qui gêne leurs amours et veut que son père rompe sa liaison. Bien entendu, Eva n'agit pas par amour de Veran mais par amour de l'argent : elle veut en effet se faire offrir des actions des sociétés de Veran et spolier l'héritière légitime.

Mais dans un cas comme dans l'autre, même si c'est dans une bien moindre mesure vrai chez les Veran qui sont nouvellement enrichis, Eva la sans racine, la sans famille, l'individualiste, se heurte, sans le savoir à des lignées : une lignée bien établie et enracinée, celle des Maubert ; une lignée commençante et balbutiante — pour ne pas

dire mort-née, par la faute de la Juive — , celle des Veran.

Or dans une lignée aristocratique ou grande-bourgeoise, l'individu importe peu :

*Le "nous" prime sur le "je"[...]. Car le poids de l'héritage est tel qu'il a le dernier mot sur l'héritier en tant qu'individu. L'héritier est avant tout hérité par un héritage, fruit du travail des ancêtres, qui doit être transmis à son tour.*⁶²

Dans cette optique, l'héritier n'est en quelque sorte que le dépositaire et non le propriétaire de ce qu'il a reçu de ses pères, un maillon qui doit assurer la transmission de ce qui lui a été confié, notamment les biens immobiliers ou fonciers pour lesquels il est prêt à bien des sacrifices comme l'atteste cette réplique, déjà citée, d'Eric, la seule de tout le livre où on le voit s'opposer à Eva, ce qui est bien la preuve de l'intangibilité que présente ce principe à ses yeux :

*Il ne saurait être question de vendre nos terres ! Depuis des générations, les Maubert ont aimé la terre et n'ont pas vécu de commerce ! Même si nous devons continuer à en pâtir, je ne changerais (sic) rien à cette règle et j'attends de ma femme qu'elle m'aide à maintenir cette tradition*⁶³.

Pour des nobles traditionnels comme les Maubert, c'est effectivement un devoir de défendre la terre et l'héritage des ancêtres envers et contre tout, ce qui explique qu'Adélaïde ait, dans un premier temps, renoncé à quitter *La Tilleraye*, ce, notons-le, alors qu'elle ne savait pas encore Eva juive et qu'elle pouvait donc espérer l'"éduquer".

*Permettre à une telle créature de régner seule sur le domaine serait pire qu'une abdication : un véritable sacrilège. Comment une femme pareille pourrait-elle comprendre tout ce que les moindres bibelots entassés dans les vitrines, le mobilier ancien conservé à grand-peine, les rideaux de soie aux doublures usagées et les tableaux représentaient comme sacrifices de plusieurs générations ?... Le devoir était de rester sur les lieux pour surveiller les agissements de l'étrangère et tenter, si c'était possible, de l'initier à la noblesse et à la grandeur d'un Passé.*⁶⁴

En ce qui concerne la deuxième partie de cette citation, rappelons que si *la demeure grande-bourgeoise ou aristocratique est [...]*, comme nous l'avons déjà vu dans la première partie, *un véritable sanctuaire du passé familial : Mémoires [...], vieux livres, collections, meubles, bijoux, portraits de famille, œuvres d'art, bibelots, c'est que tout fait sens car tout a une histoire* et que *c'est la possibilité de faire référence à un passé aussi riche et lointain que possible* qui permet de concevoir *l'avenir sur le long terme*⁶⁵ et donc de perpétuer la lignée.

Si Eva est prête à tout pour s'enrichir et pour mener une vie de plaisirs et de luxe destinée à susciter la jalousie, Adélaïde, incarnation de la noblesse traditionnelle enracinée dans un terroir, est prête à tout pour conserver aux Maubert leurs biens ancestraux. D'ailleurs, ayant dû quitter le cher domaine familial pour aller vivre à Besançon, elle s'y étiole et meurt comme une plante que l'on aurait privée du sol nourricier.

Mais, à y regarder de plus près, la mort d'Adélaïde, plus qu'une mort naturelle due à l'éloignement de *La Tilleraye* est une sorte de suicide même si ce n'est pas un suicide patent comme celui de Veran qui, plutôt que de spolier sa fille, a préféré se donner la mort. En effet, Adélaïde se laisse mourir pour essayer, par ce dernier geste, désespéré, d'abattre son ennemie en dessillant les yeux de son fils et en fermant à tout jamais les portes des châteaux des environs à «la Juive».

C'est dans l'espoir de sauver *La Tilleraye* qu'Adélaïde s'est sacrifiée de la sorte : pour elle, l'avenir ne pouvait être assuré par cette belle-fille qui, outre son incapacité à donner un héritier à Eric, n'était pas à même de comprendre la grandeur du passé des Maubert et donc d'assurer l'avenir de cette famille sur le plan social et symbolique quand bien même elle l'était, et supérieurement, sur le plan matériel, — judéité oblige.

Le complot contre la race

Car ce qui donne sens à une lignée comme celle des Maubert, c'est sa pérennité qui ne peut être assurée que par un héritier. C'est ce qu'Adélaïde entend signifier à son fils lorsqu'elle lui dit : *Tu es riche, bien sûr... Mais à quoi te servira-t-elle, cette richesse, si tu es le dernier de ton nom ?*⁶⁶

En ce qui concerne la stérilité d'Eva, elle ne lui est, évidemment, pas imputable, puisque c'est dans les camps nazis qu'elle a été stérilisée de façon irréversible⁶⁷. Mais bien entendu, elle s'était gardée de révéler ce fait à Eric. Et c'est d'ailleurs pour elle la plus grande ombre au tableau de sa réussite, une sorte de talon d'Achille, puisque son incapacité à enfanter pourrait justifier un divorce, ce que demande du reste Adélaïde, et ce, d'autant plus facilement que pour elle, son fils n'ayant pas contracté un mariage religieux ne vit qu'en concubinage avec Eva.

Guy des Cars, quant à lui, — toujours dans la perspective de noircir sa Juive, en lui prêtant une participation à quelque vaste complot contre la race ennemie —, semble avoir voulu faire de cette maternité impossible plus qu'un échec individuel et familial.

En effet, Eva aurait aimé *marquer l'orgueilleuse lignée des Maubert de ce sang juif qu'on lui reprochait*⁶⁸ pour pouvoir dire à Adélaïde :

*Ma Mère, ce sang bleu dont vous vous targuez depuis des générations, s'est mêlé au mien ! Que vous le vouliez ou non, à l'avenir, tous ceux qui nous suivront ne pourront plus cacher qu'ils ont dans leurs veines du sang Goldski*⁶⁸

Ainsi, non contente de pervertir les mœurs par sa sexualité débridée et de démanteler les familles, Eva aurait aussi voulu pervertir la race, ce qui est conforme à l'un des fantasmes antisémites les plus délirants, qui prétendait que les Juifs, bien qu'étant des racistes intransigeants⁶⁹ farouchement endogames, *consentaient [...] un nombre limité de mariages mixtes, qui leur permettaient d'abâtardir les vrais Français*.⁷⁰

Ne le pouvant, elle se désole : *Pourrir les Maubert par l'argent [...] elle y était parvenue... Mais les tenir par le sang, elle ne le pourrait jamais*⁷¹ reconnaissant par là ses desseins véritables.

Le complot contre la France et la trahison

Le travail de sape qu'Eva a entrepris s'exerce donc principalement en direction des élites traditionnelles qu'elle a réussi à noyauter grâce à son mariage avec Eric de Maubert. Ce dernier, par son appartenance à la noblesse et à l'armée et sa fidélité à

l'Eglise catholique est un «vrai» Français et un représentant de l'ordre militaire, attaché à un certain nombre de valeurs au premier rang desquelles se trouve l'honneur. Or l'armée qui est censée être l'incarnation et la gardienne de l'âme nationale est, à ce titre, une des cibles de choix des représentants de l'anti-France que seraient les Juifs.

Et Eva, qui n'est française que grâce à une naturalisation, va, par intérêt, prendre part à un trafic d'armes organisé par son nouvel amant Nassim Nahoum, ce qui ne devrait guère étonner les antisémites pour lesquels les Juifs sont *les maîtres de la traite des blanches, des jeux clandestins, des trafics d'armes et de drogues*⁷².

Mais cette malhonnêteté va se doubler d'une trahison, puisque les armes en question sont destinées aux rebelles algériens, ennemis de la France, trahison qui, pour les antisémites, est dans l'ordre des choses : depuis Judas, le Juif n'est-il pas le traître par excellence, celui qui *[a] la trahison dans la peau*⁷³ et que, *partout et toujours, en paix comme en guerre, l'armée a vu [...] se dresser contre elle [...]*⁷⁴ ?

Mais, à y regarder de plus près, s'agit-il vraiment d'une trahison ? En effet, pour les tenants d'un nationalisme traditionnel, les naturalisations n'ont aucun sens puisque c'est *notre terre [qui] nous donne une discipline et [que] nous sommes le prolongement de nos morts et le produit d'une communauté qui parle en nous*⁷⁵.

En outre, pour un antisémite, un Juif n'est jamais un "vrai" Français puisqu'il est *crédité de deux patries, celle où il a planté sa tente et la patrie juive à laquelle il reste fidèle et qui garde ses préférences*.⁽⁷⁶⁾

Mais quoi qu'il en soit, et comme il fallait s'y attendre, dans le cas d'Eva, si trahison il peut y avoir, il ne s'agit nullement d'une trahison qui serait motivée par quelque idéal, mais seulement de l'illustration de *la capacité [du Sémite] de tirer le meilleur parti possible de toute situation et sans s'embarrasser du sentiment de l'honneur*⁷⁷ puisque, pour les Juifs, la patrie serait *l'endroit où ils trouvent leur plus grand intérêt*⁷⁸.

De plus, conformément à une idée répandue chez leurs détracteurs et qui voulait que les Juifs *se camoufl[ent] sous de faux noms qui les rendaient apparemment insoupçonnables*⁷⁹, Eva s'est servie du nom qu'elle porte, nom révérend par les insurgés arabes car *synonyme de bravoure et d'élégance*⁸⁰, de l'aveu même du caïd algérien — *vertus chevaleresques s'il en est* — , pour faire aboutir la conclusion du contrat.

Et c'est encore à ce nom qu'elle doit de n'être pas inquiétée comme le lui dit Charvet, le commandant du Deuxième Bureau qui l'a démasquée :

(...) en haut lieu, on serait très ennuyé de voir le nom glorieux du Colonel de Maubert mêlé à une pareille affaire... Vous aviez fait un excellent calcul le jour où vous vous êtes fait épouser par un officier français...⁸¹

faisant par là de l'armée française l'incarnation de l'honneur et de la valeur et renvoyant Eva à la race des «animaux calculant» pour reprendre l'expression de Voltaire.

Deux figures formant antithèse avec Eva

Mais le plus intolérable, c'est qu'à sa trahison, Eva ajoute un quasi sacrilège : n'a-t-elle pas l'outrecuidance de vouloir, en apparence, s'égaliser à Jeanne d'Arc ?

En effet, supputant les risques et les bénéfices d'une participation au trafic de Nahoum⁽⁸²⁾, elle envisage de le dénoncer aux autorités françaises,

en leur expliquant qu'elle n'avait joué un tel jeu que par amour de la France et de son époux pour démasquer un ennemi implacable. Elle pourrait alors rentrer triomphalement à La Tilleraye sous le nouveau masque d'une héroïne nationale. Elle trouverait bien ensuite le moyen de monnayer cet héroïsme ...⁸³

Or en France, qui dit "héroïne nationale" dit Jeanne d'Arc. Et la jeune Lorraine depuis la fin du XIX^e siècle, s'est imposée dans les écrits des nationalistes antisémites *comme un mythe d'identification, opposable au mythe juif de répulsion*⁸⁴.

Et effectivement, Jeanne, telle qu'elle est présentée par les antisémites qui l'ont enrégimentée pour la faire servir à leur combat religieux, politique et / ou national, est l'antithèse d'Eva : vierge chrétienne issue de la paysannerie, fille saine et travailleuse, enracinée dans un terroir qu'elle ne quitte sous l'injonction de Dieu que pour servir son roi et son pays, idéaux élevés pour lesquels elle se sacrifie de manière purement désintéressée.

Son nom est en outre, aux yeux d'une Simone Weil par exemple, sans doute le seul qui évoque de la pureté dans l'histoire de France. C'est dire combien avec la bergère de

Domrémy, brave fille sans artifices, on est loin des héroïnes juives qui, elles, n'hésitent pas à jouer de leur séduction avant de partager la couche de l'ennemi et de le tuer, et à plus forte raison d'une aventurière sans scrupules comme Eva qui, bien incapable de servir ne sait que se servir.⁽⁸⁵⁾

D'une manière qui peut sembler de prime abord singulière, il est une autre figure qui est présentée comme l'antithèse d'Eva, c'est celle d'un autre «Sémite», celle du caïd algérien⁽⁸⁶⁾.

Ce jugement favorable porté sur ce caïd, en pleine guerre d'Algérie n'est pas à mettre sur le compte d'une quelconque originalité de l'auteur ou d'une quelconque largeur de vue qui lui aurait permis de s'élever au dessus du nationalisme et des préjugés ambiants. Il est à resituer dans la lignée d'un certain antisémitisme héritier de Drumont, qui voit en quelque sorte dans l'Arabe un bon Sémite qu'il oppose au Juif qui lui sert de repoussoir. Et Drumont d'évoquer dans *La France juive*, à propos de Mokrani, *la noble et loyale figure de notre vaillant ennemi* et de magnifier *ces grands seigneurs arabes qu'il égale en dignité aux chevaliers croisés*⁽⁸⁷⁾, dans l'éloge dithyrambique qu'il fait des Arabes. Et après lui, d'autres antisémites notoires vont reprendre ce thème du valeureux Arabe, homme d'honneur, que l'on retrouve jusque dans *Le château de la juive*.

Dans ce roman, si le caïd lui-même reconnaît au premier coup d'œil en Eva une sœur de race, c'est-à-dire une «Sémite» comme lui, au moral, c'est d'Eric qu'il se sent proche, comme le prouve le service qu'il veut lui rendre — et qu'Eric interprète bien comme tel et non comme une basse vengeance — en lui révélant le vrai visage de celle qu'il a épousée.

Et c'est la conjonction de ces deux forces, celle du chevalier chrétien⁽⁸⁸⁾ et celle du chevalier arabe, conjonction que les antisémites appelaient de leurs vœux pour faire front contre l'ennemi juif, qui va finalement avoir raison d'Eva même si dans un premier temps elle pourrait sembler avoir gagné.

En effet, lorsqu'Eric apprend quelle femme est véritablement Eva et qu'il revient à *La Tilleraye* pour lui signifier son intention de divorcer, l'œuvre de destruction et de vengeance d'Eva⁽⁸⁹⁾ est sur le point de prendre fin puisqu'Eric va bientôt être tué à sa place.

Tous ceux dont Eva s'est approchée sont morts : Veran, Nahoum, Adélaïde et Eric, ou en prison : le caïd. La Juive reste seule à la tête d'une immense fortune.

Solution au «problème juif»

Mais Guy des Cars en dépit qu'il en ait, ne pouvait finir son roman de façon aussi immorale — loi du genre oblige — en proposant comme dénouement le triomphe de la malhonnêteté et de la trahison. Il lui fallait, après avoir de la sorte complaisamment illustré toutes les turpitudes d'Eva qu'il avait pris bien soin de relier à sa judéité, proposer une solution à *l'angoissant problème de la race errante*⁹⁰ selon l'expression qu'il met dans la bouche du docteur Levy et dont on notera qu'elle est le calque d'une expression que l'on retrouve sous la plume du théoricien antisémite Hermann de Vries de Heekelingen qui parle lui de *l'angoissant problème juif*⁹¹. Car, même si son roman témoigne ainsi que nous l'avons montré, de préjugés antisémites et d'un révisionnisme inquiétant, pour l'auteur malgré tout, pour devenir un bon Juif, un Juif n'a pas besoin d'être un Juif mort, il lui suffit de quitter la France.

La solution que propose Guy des Cars est donc celle qu'avaient prônée avant lui, mais pour un temps seulement, bon nombre d'antisémites : leur expulsion. En effet, puisqu'ils étaient aux yeux de leurs détracteurs irrémédiablement étrangers et qu'en conséquence, on ne pouvait espérer leur assimilation parmi les peuples d'Europe qu'ils étaient censés détester et gruger chaque fois que l'occasion s'en présentait, il fallait les chasser et les renvoyer en Palestine, pays supposé être leur lieu naturel.

D'ailleurs, Guy des Cars prend soin de s'assurer de la caution d'un Juif, l'ami du narrateur, le docteur Levy en lui faisant reconnaître que *[son] peuple a toujours été trop orgueilleux et trop indépendant pour pouvoir s'assimiler à d'autres nations, [et que] c'est ce qui l'a fait détester le plus souvent...*⁹² De la même manière, en évoquant le but essentiel d'Israël, à savoir *la transformation morale des membres de [sa] communauté*⁹³, le docteur avoue indirectement que les Juifs ont besoin d'être régénérés.

Et le narrateur, avec un tact digne de celui que leurs ennemis prêtent habituellement aux Juifs, abonde dans le sens de ce que lui dit son ami :

*Il est certain qu'aujourd'hui, dans le monde, l'instinct infailible des masses populaires fait une grande différence entre les Israéliens qui sont des purs et certains de vos coreligionnaires qui ne semblent pas avoir encore compris la noblesse et la grandeur de vos efforts.*⁹⁴

Or l'idée d'une distinction entre les Juifs de Terre Sainte et ceux d'Europe et d'une régénération nécessaire du peuple juif n'est pas nouvelle dans la littérature française.

Ainsi Chateaubriand qui n'était pas tendre avec les Juifs vivant en Europe, notamment les Rothschild dont il se moquait est, comme le souligne Béatrice Philippe, *plein de compassion pour ce peuple puni par Dieu, lorsqu'il vit son anathème au milieu des décombres de son ancienne patrie.*⁹⁵

Plus près de nous, le narrateur chrétien du *Silbermann* (1922) de Jacques de Lacretelle cherche à régénérer son ami David Silbermann en le convertissant au protestantisme⁹⁶ et Pierre Benoit, dans *Le Puits de Jacob*, (1925) fait dire à Isaac Cochbas :

*Tel est le miracle du Sionisme. Des épaves de la vie, il refait des hommes, des femmes dignes de ce nom, heureux de leur sort, fiers d'être redevenus des êtres libres sur la terre qui leur fut de toute éternité dévolue.*⁹⁷

De même, pour les antisémites sionistes, le sionisme était la seule façon d'assurer le salut des Juifs. Ainsi, Hermann de Vries de Heekelingen affirmait :

*Le sionisme n'est pas seulement un mouvement de colonisation en Palestine, c'est aussi une réaction contre le matérialisme. Tous les autres moyens de sauver les Juifs de leur abjection ont définitivement échoué au cours des siècles.*⁹⁸

De plus, à leurs yeux, la création d'un Etat hébreu présentait l'avantage d'offrir aux Etats européens la possibilité de *dénationaliser les Juifs indésirables et de les expulser, cela sans remords car les pros crits seraient les ressortissants légaux d'un Etat indépendant vers lequel ils se dirigeraient tout naturellement.*⁹⁹

En effet, nombre d'antisémites, à l'instar d'un Marcel Déat qui affirmait que *[t]out Israël, d'un bout du monde à l'autre bout, conspire spontanément avec chacun de ses représentants, où qu'il soit*¹⁰⁰, sont convaincus de la solidarité qui existe entre les Juifs. Et dans le roman qui nous intéresse, même si l'on ne saurait parler de solidarité proprement dite entre Eva, Abraham et Nassim Nahoum, — puisque chacun agit malgré tout dans son intérêt personnel et que nous avons insisté sur l'égoïsme et

l'individualisme d'Eva qui semble dépourvue d'esprit communautaire —, il est indéniable qu'ils agissent quand même de concert au détriment des non-Juifs qui les entourent, ce qui n'est certainement pas le fruit du hasard.

Or dans les années 50, les conditions sont réunies pour que ce sionisme rencontre l'adhésion des lecteurs d'un Guy des Cars, ce qui pour un auteur démagogique a son importance. En effet, l'opinion publique française et les milieux politiques s'étaient montrés favorables à la création de l'Etat hébreu qui s'était de surcroît retrouvé aux côtés de la France, lors de la crise de Suez, contre l'Egypte, qui, du reste, dans le contexte de la guerre d'Algérie faisait figure de centre du *complot anti-français et de plaque tournante de toutes les subversions*⁽¹⁰¹⁾.

Enfin, ce sionisme affiché présentait l'avantage de brouiller les pistes⁽¹⁰²⁾ et de faire passer plus facilement les relents nauséabonds de l'antisémitisme qui émane de *Le château de la juive*, dans une France qui avait été bouleversée par la révélation des crimes nazis et où on n'osait guère encore tenir ouvertement des propos antijuifs.

Conclusion

Avant d'être touchée par la grâce et de partir pour Israël où elle est devenue un des fleurons de la régénération que l'Etat hébreu était censé opérer sur *un ramassis d'enfants abandonnés, de déchets de ghettos [sic] ou d'échappés de la mort*¹⁰³, Eva n'était qu'une Juive conforme en tous points aux préjugés antisémites d'avant-guerre qui ne connaissaient qu'un *seul type juif, immuable dans le temps et dans l'espace, destructeur de l'ordre établi, asseyant son pouvoir sur les ruines du monde ancien que les non-Juifs n'avaient pas su défendre*¹⁰⁴.

Chez Guy des Cars, le caractère inassimilable et destructeur d'Eva repose essentiellement sur son extranéité et son déracinement, qui l'empêchent de comprendre et d'aimer les « vraies » valeurs françaises que sont, aux yeux des réactionnaires de tout poil, la terre, la patrie, la famille, l'honneur, la grandeur du passé, et font d'elle un monstre de matérialisme et d'égoïsme, assoiffé d'or et de plaisirs, ne reculant devant rien pour parvenir à ses fins.

Prétendant faire de son héroïne juive qu'il a affublée comme nous l'avons vu de la plupart des stéréotypes antisémites traditionnels qui avaient fleuri avec une vigueur

toute particulière dans les années 30, un «cas pathologique», Guy des Cars n'en fait, en réalité, que la cristallisation de tous les défauts qu'une majorité silencieuse n'a déjà que trop tendance à croire typiquement juifs, antisémitisme qu'il tente de dissimuler en affichant son amitié pour le docteur Levy et son sionisme.

Il est donc à déplorer qu'un roman brossant un tel portrait des Juifs ait pu être publié cent seize ans après que Ben Levy, rédacteur des *Archives israélites* eut souligné la responsabilité que portaient les écrivains dans la persistance des préjugés antisémites¹⁰⁵ et moins de quinze ans après la révélation au monde de l'entreprise de destruction des Juifs d'Europe et surtout que ce livre à succès soit encore disponible en librairie à l'aube du XXI^e siècle.

CONCLUSION GENERALE

Dans cette conclusion, nous voudrions tenter de répondre à deux questions, avant de voir la signification de ce roman, telle qu'elle paraît ressortir de tout ce qui a été vu précédemment. Tout d'abord, pourquoi Guy des Cars a-t-il fait du principal protagoniste masculin de son roman, *Le château de la juive* un comte-colonel ? Ensuite, pourquoi a-t-il pris le risque d'écrire cette histoire mettant en scène une Juive dont, le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a pas le beau rôle, moins de quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale et la révélation du martyr juif ?

En faisant de son héros un membre de la noblesse, Guy des Cars a d'abord choisi de suivre la trame que lui suggérait la véritable histoire du Château de la Juive et de ses propriétaires.

Par ailleurs, ce choix présentait l'avantage de lui permettre de puiser dans son expérience familiale et sociale pour peindre Eric, sa mère, son mode de vie, ses valeurs,...

En outre, en prenant pour héros le représentant d'une catégorie extrêmement minoritaire qui reste entourée d'un certain mystère et sur laquelle certains aiment à fantasmer, l'auteur a utilisé une des ficelles du métier de romancier populaire qui, jusqu'à une époque assez récente, faisait la part belle aux aristocrates et aux officiers, quand ça n'était pas aux officiers issus de l'aristocratie. En effet, comme le fait remarquer A.-M. Boyer, dans les romans relevant de la paralittérature, *[u]n certain archaïsme dans l'évocation des comportements, des sentiments et des rites sociaux, une prédilection pour les milieux aristocratiques ou élevés, le choix d'un décor exotique,* — dans le cas qui nous intéresse, c'est d'abord le château des Maubert, par la désuétude de son cadre qui crée le dépaysement, puis l'Algérie —, *tout vise à irréaliser l'action.*¹

Toutefois, on ne saurait se contenter de ces explications d'ordre purement pratique.

En effet, la noblesse, plus que les autres catégories de Français, entretenait des relations avec les Juifs — on lui en a souvent fait le reproche⁽²⁾ — quand elle ne contractait pas des alliances matrimoniales avec eux : il a donc pu paraître à l'auteur assez conforme à la réalité de présenter une de ces unions dans son roman.

Enfin, comme à la noblesse est traditionnellement associée l'idée de service des armes, la réunion dans la même personne d'une naissance noble et de la fonction militaire peut sembler aller de soi et confère certainement à Eric la désuétude charmante d'un air vieille France en même temps qu'un certain nombre de qualités⁽³⁾.

Si le choix d'un noble se justifie donc assez facilement, il est par contre plus difficile d'expliquer comment Guy des Cars a pu choisir d'offrir à ses lecteurs un tel portrait de Juive en 1958.

En effet, depuis 1945, les écrivains rompant avec une certaine tradition littéraire, évitaient les personnages juifs ou alors s'efforçaient de les présenter comme des êtres humains non différents des autres⁴. Dans ces conditions, quels peuvent être les facteurs qui ont permis à l'auteur de s'affranchir du tabou tacite qui entourait les Juifs pour peindre une Eva ?

Tout d'abord, il faut souligner que si les Juifs et les Juives étaient protégés par les inhibitions qui semblent avoir frappé les écrivains, les femmes qui essayaient de sortir du rôle que la société patriarcale leur assignait, sous prétexte qu'il s'agissait d'un rôle «naturel», elles, n'étaient pas épargnées.

Or dans *Le château de la juive*, comme nous avons essayé de le montrer, antisémitisme et misogynie sont inextricablement liés, cette dernière s'exprimant avec l'assurance tranquille que donne à l'auteur la certitude de la légitimité de ses convictions, certitude soutenue par les messages que nombre de médias et de productions culturelles s'efforcent de faire passer.

Ainsi, d'après Geneviève Sellier, les productions culturelles de l'immédiat après-guerre et particulièrement le cinéma qu'elle étudie, révèlent *une violence sans précédent à l'égard des femmes, violence dans laquelle elle voit l'expression des peurs et des humiliations masculines accumulées depuis la défaite de 1940*⁵. Avec la publication de *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir et la montée progressive d'une volonté d'autonomie chez des femmes de plus en plus nombreuses, les attaques misogynes se

sont focalisées au cinéma sur des personnages féminins qui peuvent rappeler notre héroïne : ne sont-elles pas décrites comme *des femmes de plus en plus terrifiantes dont l'intelligence et le désir d'autonomie s'exercent dans un sens toujours plus mortifère*⁶ ?

Par ailleurs, l'abandon par Eva des règles du *code amoureux féminin* traditionnel que sont *passivité et platonisme*⁷ pour se servir des instincts génésiques des hommes et renverser le rapport de forces à son profit est considéré par l'auteur comme monstrueux : mais n'est-ce pas là simplement la vengeance d'une femme contre l'oppression que la gent masculine fait subir à son sexe dans un système patriarcal ?

Malgré tout, derrière cette «garce» qui refuse la soumission et le confinement dans la sphère domestique, il y a la Juive avec laquelle Guy des Cars n'est pas plus tendre.

Plusieurs facteurs ont sans doute favorisé l'expression de l'antisémitisme de l'auteur — même si, nous devons le répéter, il apparaît souvent masqué par l'ambiguïté du propos.

Tout d'abord, après la stupeur et la consternation que causa la révélation du génocide nazi, très vite les survivants, loin de chercher à exploiter la pitié publique ou de vouloir à tout prix faire entendre leur témoignage, préférèrent se faire oublier.

Par ailleurs, à la Libération, ceux des collaborateurs qui n'avaient pas été inquiétés ou condamnés, s'étaient efforcés de se faire tout petits. Mais vers 1950, les collaborationnistes notoires qui n'avaient pas été condamnés à mort ou à perpétuité, ou dont les peines avaient été commuées, sortirent peu à peu de prison. Certains recommencèrent presque aussitôt à s'exprimer dans des livres qu'ils écrivirent ou dans des journaux qu'ils créèrent à cet effet⁽⁸⁾.

L'épuration ayant été beaucoup moins sévère en France qu'elle ne le fut dans d'autres pays européens⁹, la réapparition, après une bien brève éclipse, sur la scène nationale de figures qui s'étaient fortement compromises avec l'occupant et qui avaient mis leur plume au service de la haine antisémite la plus frénétique, a pu donner à penser à certains que les idées antisémites n'étaient pas si coupables que cela, les dédouanant ainsi de leurs propres préjugés qu'ils essayaient de refouler jusque-là.

De plus, le contexte international de la Guerre froide tendait à faire apparaître le communisme comme l'ennemi numéro un, tandis que le mouvement de décolonisation qui s'était amorcé et les guerres qu'il engendrait contribuaient certainement à reléguer le nazisme et ses crimes dans un passé qui pouvait sembler déjà être de l'histoire ancienne.

La preuve du reste que les vieux démons n'étaient qu'assoupis et n'attendaient que

la première occasion pour se réveiller fut le succès que rencontra le mouvement de Pierre Poujade. Après avoir résisté victorieusement à un contrôle fiscal, ce papetier du Lot créa un mouvement corporatiste, l'Union de Défense des Commerçants et Artisans et se lança dans la politique. Dans ses meetings, P. Poujade renouait avec un discours qui n'était pas sans rappeler — en plus prudent quand même — celui des années trente et les attaques dont Léon Blum fut l'objet incessant. Ainsi, il s'en prenait aux *trusts apatrides*, à *Mendès et sa clique*, aux *métèques de tout poil*, allant jusqu'à oser prétendre que la France était gouvernée par *une bande d'apatrides et de pédérastes*¹⁰. Quant à son discours politique, il reprenait des thèmes récurrents à l'extrême-droite: le nationalisme avec en corollaire l'exaltation d'un passé magnifié et de l'identité française et la défense de l'empire colonial, l'hostilité aux grands trusts ; l'antiparlementarisme et la dénonciation des députés corrompus, des «gros», des intellectuels, des fonctionnaires et des technocrates...¹¹

Et même si ce succès ne fut qu'un feu de paille, l'U.D.C.A. réussit à obtenir 2,5 millions de voix aux élections du 2 janvier 1956, ce qui lui permit d'envoyer cinquante-deux députés à la Chambre⁽¹²⁾.

Dans ce contexte, la sortie d'un roman qui contenait des relents d'antisémitisme pouvait ne pas paraître aussi choquante qu'elle aurait pu l'être quelques années plus tôt.

Quant à la signification du roman lui-même, il est clair qu'elle dépasse le destin des principaux protagonistes et qu'elle a des prétentions à une portée plus générale. En effet, comme c'est généralement le cas pour les œuvres de fiction où figurent des Juifs, ces derniers ne sont pas là en tant qu'individus particuliers mais comme représentants d'une «race». Et cela semble bien le cas ici, même si Guy des Cars affirme le contraire, car il n'est pas un trait d'Eva qui ne corresponde à une caractéristique des Juifs tels que les perçoivent les antisémites.

De la même manière, Eric de Maubert réunit toutes les qualités que prête aux nobles une certaine légende dorée même si son comportement, comme celui de sa caste n'est pas absolument dépourvu d'ambivalence.

En effet, les nobles ne sont-ils pas d'un côté ceux qui, attachés à l'honneur, à la notion de service, à la terre et à la société rurale, à la religion de leurs pères, sont les défenseurs des traditions, et d'un autre côté, ceux qui, historiquement, ont entretenu le plus de relations avec les Juifs influents, allant jusqu'à contracter des unions

matrimoniales avec eux ? Dans le cas d'Eric, toutefois, il ne s'agit pas d'un mariage d'intérêt, destiné à redorer son blason puisqu'Eva ne possède absolument rien, mais de la naïveté d'un noble cœur aryen faible devant la beauté.

A l'opposé, la Juive Eva n'est-elle pas, parce que Juive et parce que femme, un personnage inquiétant par son altérité et sa féminité, qui lui donnent un double titre à la vengeance qu'elle semble en permanence vouloir tirer de tous ?

En effet, en tant que femme, elle utilise sa beauté et sa sensualité pour obtenir ce qu'elle veut et se venger de l'oppression que l'ordre patriarcal fait peser sur son sexe, — même si elle ne pratique aucune solidarité féminine avec les deux femmes auxquelles elle se trouve confrontée — ce qui explique qu'elle se comporte de la même façon avec un coreligionnaire comme Nassim Nahoum qu'avec un Veran.

En tant que Juive, même si elle n'est jamais présentée comme ayant le sens de la solidarité communautaire, elle semble retrouver, malgré l'individualisme dont elle fait preuve, un réflexe de «race» — réflexe que les antisémites redoutent tous plus ou moins consciemment — qui la conduirait à faire payer à tous les non-Juifs, quels qu'ils soient, les persécutions endurées par son peuple depuis des siècles⁽¹³⁾.

Et de la rencontre de ces deux personnages qui représentent l'un l'Ancienne France et l'autre le Monde Moderne, deux mondes que tout sépare, c'est ce dernier qui sort vainqueur : matérialisme et mépris des traditions ayant eu raison de l'ordre social ancien basé sur le respect des hiérarchies et des rôles «naturels» de chacun.

Outre ce conflit entre les valeurs que sont censés incarner nobles et Juifs, *Le château de la juive*, œuvre d'un auteur qui ne parvient pas à échapper à ses vieux démons antisémites, semble se vouloir l'illustration d'un conflit qui pèse inexorablement et de toute éternité sur cet «Aryen» et cette Juive : un conflit de «race» qui fait que dès leur première rencontre, l'avenir de leur relation est scellé. Leur mariage, union contre nature, entraîne une succession de catastrophes : quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent espérer, de par l'antagonisme soi-disant inhérent à leurs «races» respectives, avoir une communauté de destin.

ANNEXE

Du révisionnisme de ce roman

Dans tout ce qui précède, le lecteur a pu se faire une idée du florilège des préjugés antisémites qui forment la toile de fond de ce roman. Il faut malheureusement ajouter à ce ramassis des préjugés et des stéréotypes les plus rebattus sur les Juifs, quelques éléments qui trahissent des tendances que l'on ne peut que qualifier de révisionnistes, voire de négationnistes, étant bien entendu que négationnisme et révisionnisme, qui ne voient dans le génocide qu'une invention pure et simple ou une exagération imputables aux Juifs eux-mêmes, ne sont que les avatars les plus récents de l'antisémitisme.

Tout d'abord, en laissant entendre au lecteur que les camps de concentration étaient des lieux de débauche hétéro et homosexuelle où il y avait possibilité pour une détenue de *satisfaire la fringale de sensualité qui la tenaillait*¹, l'auteur cherche à exciter la curiosité malsaine de ses lecteurs et déforme complètement la réalité — est-il besoin de le dire ? — en donnant à penser qu'il y a eu la possibilité d'un érotisme concentrationnaire.

Par ailleurs, bien qu'il nous dise que son héroïne a été stérilisée de façon irréversible, Guy des Cars ne semble pas se rendre compte de ce que cela impliquait comme souffrances. En effet, si l'on se réfère au témoignage du docteur Adélaïde Hautval, médecin français qui fut arrêté et déporté en Pologne pour avoir pris la défense de Juifs et pour avoir affirmé qu'ils étaient *des gens comme les autres*², les expériences réalisées par le docteur Clauberg au bloc 10 du camp d'Auschwitz, c'est-à-dire la stérilisation de jeunes femmes juives, se faisaient

[...] par introduction dans l'utérus d'un liquide caustique destiné à provoquer l'obstruction des trompes [...] La stérilisation se fai[sait] en général en une à trois étapes selon le résultat obtenu.

L'intervalle entre ces dernières [était] de un à plusieurs mois. L'opération [était] suivie de contrôles radiologiques pour juger de la réussite de la méthode. [...]

[...] L'effet immédiat des injections [était] variable. Pour beaucoup de femmes, elles [étaient] l'occasion de souffrances atroces. Il y eut des poussées de température avec des signes évidents d'inflammation des organes.³

Au camp de Birkenau, c'était un autre médecin, le docteur Schumann, qui se livrait à des expériences de stérilisation sur de toutes jeunes filles âgées de seize à dix-huit ans. Il utilisait pour ce faire les rayons X. Voici le récit des souffrances inhumaines infligées à ces malheureuses, souffrances dont le Docteur Hautval a été le témoin :

Chaque fois les petites rev[enaient] le soir dans un état effrayant avec des symptômes de péritonisme. Elles vomiss[aient], se plaign[aient] de douleurs abdominales atroces. Nombreuses [étaient] celles qui d[é]v[ai]ent s'aliter durant des semaines et même des mois, présentant longtemps encore des troubles digestifs, vomissements, intolérance aux aliments. Nombreuses [étaient] celles atteintes de brûlures fort étendues, dues aux rayons et nécessitant des pansements continus. Elles [étaient] patientes, elles ém[ouvaient] par leur jeunesse qu'on aurait désiré préserver de telles choses.

Car le cycle de leurs épreuves n'[était] pas terminé. Quelque temps après cette première phase, pour en contrôler le résultat, on proc[édait] à l'ablation de l'un des ovaires, soit par laparotomie médiane, soit par incision sus-pubienne horizontale — ceci pour montrer la diversité des capacités de l'opérateur, et quoique cette manière de faire offr[ît] plus de danger de suppuration. [...]

[...] Après quelques semaines, on enl[evait] le deuxième ovaire.⁴

Ensuite, l'évocation par l'auteur de Juifs massacrés par milliers dans d'ignobles pogromes⁵ et qu'Eva voudrait venger, et cela moins de quinze ans après la révélation au monde de la destruction de plusieurs millions de Juifs européens dans un génocide

méthodiquement planifié et précédé de déportations, ne peut qu'être destinée à minimiser le nombre des victimes et à masquer le caractère prémédité et systématique de cette entreprise de destruction en la mettant sur le même plan que ces brèves flambées de violence s'accompagnant de massacres qui revenaient sporadiquement et qui étaient le fait d'une communauté donnée au détriment des Juifs vivant au milieu d'elle.

Cette volonté de nier l'unicité de l'anéantissement programmé du peuple juif se retrouve dans un autre passage, celui où Guy des Cars ose écrire à propos des camps dans lesquels Eva avait été déportée, qu'on l'y avait internée *dans le seul espoir de la voir mourir*⁶ au lieu d'écrire, *dans le seul but de la faire mourir*.

On trouve enfin sous la plume de l'auteur l'expression de *camps de la mort lente*⁷, expression dont s'était servi Jean-Jacques Bernard comme titre de son livre de témoignage paru en 1945 sur le camp de Compiègne où il était resté interné trois mois et qui est le récit de l'affaiblissement de ses compagnons et de lui-même par dénutrition.

A Compiègne, dans la caserne de Royallieu, il y avait en réalité quatre camps installés par les Allemands : un camp russe, un camp américain, un camp de prisonniers politiques, c'est-à-dire de communistes et un camp de représailles où avaient été réunis sept cents Juifs français dont plus de quatre cents étaient des anciens combattants, et trois cents Juifs étrangers pour l'essentiel originaires d'Europe Centrale. Parmi les Juifs français qui avaient été raflés le 12 décembre 1941, soi-disant en représailles⁸ aux attentats commis à Paris contre des officiers allemands, si toutes les catégories sociales étaient représentées, il y avait, outre l'auteur qui était le fils de Tristan Bernard et écrivain lui aussi, des personnalités comme René Blum, le frère de Léon, les frères Dreyfus, les frères Masse, Maurice Goudekot, le mari de Colette, le compositeur Marcel Lattès, etc.

Et pour dures qu'y aient été les conditions de détention, surtout après que les relations avec les prisonniers politiques eurent été interdites, elles ne sauraient être comparées à celles de camps où, à la sous-alimentation, s'ajoutaient la cohabitation avec des détenus de droit commun, les mauvais traitements — qu'il fallait subir mais aussi infliger —, le travail forcé, l'angoisse des sélections et où, au bout du compte, la seule perspective qui restait à ceux qui s'affaiblissaient jusqu'à ne plus pouvoir être utiles à quelque chose, était la mort⁹. Et, bien qu'il soit odieux de se livrer à ce genre de

comparaisons, il nous faut malgré tout souligner que c'est indûment que cette expression de *camps de la mort lente* est utilisée pour désigner les camps de mise à mort nazis et ce, bien entendu, dans le seul but d'entretenir la confusion entre les différents types de camps : camps de prisonniers (prisonniers politiques, prisonniers de guerre, souvent mélangés à des prisonniers de droit commun), camps de concentration, camps d'extermination.

NOTES

Quand un renvoi à un numéro de page n'est précédé d'aucune référence, cela signifie que l'ouvrage dont il s'agit est *Le château de la juive*.

Les notes dont le numéro est entre parenthèses sont des notes qui ne se contentent pas d'indiquer la page ou une référence bibliographique.

Quand deux ou trois citations se suivant immédiatement dans le texte sont tirées de la même page, nous leur avons accolé le même numéro de note.

Notes de l'introduction

- (1) La famille Pérusse des Cars remonterait à 1281, si l'on en croit le *Quid 2002*.
- 2 Toutes ces informations viennent du *Dictionnaire de biographie* et du *Who's Who 1991-92*
- 3 R. Schor, *L'Antisémitisme...*, pp. 62-63
- (4) Ce «Goncourt zone libre» a été décerné à Guy des Cars à l'initiative de trois membres du jury, L. Descaves, J. Ajalbert et F. Carco, qui n'avaient pas apprécié que le prix 1941 soit attribué à Henri Pourrat, un vétéran, pour *Vent de mars. Roman*. En effet, malgré son sous-titre, il ne s'agit nullement d'une œuvre romanesque mais d'un carnet de notes prises de 1938 à 1940 et émaillées de méditations philosophiques et historiques sur la paysannerie (G. Sapiro, p. 353). Profitant de la désorganisation du pays et de l'existence de deux zones, les trois jurés contestataires se sont réunis à Lyon pour récompenser leur candidat. (*ibid.* p. 357)
- 5 *Littérature, textes et documents, XX^e siècle*, Nathan, Coll. H. Mitterand, Paris, 1989, p. 896
- 6 *Ibid.*, p. 850
- (7) "Pornographie" à la manière du XIX^e siècle. Contrairement à la pornographie

actuelle qui se veut une peinture explicite et crue d'obscénités, celle du XIX^e siècle consistait à suggérer tout en évitant de décrire. (Cf. M. Angenot, p.110)

8 C. Bonnefoy et *alii*, p. 85

(9) 1 640 000 exemplaires de ce roman auraient déjà été vendus à ce jour, ce qui place ce roman en quatrième position parmi ceux de l'auteur, après *La Brute* (1,9 M), *L'Impure* (1,84 M) et *La Tricheuse* (1,74 M) [*Quid 2002*]. Or, quand l'on sait que ce genre de romans connaissent souvent une deuxième, voire une troisième vie grâce aux bouquinistes, on peut imaginer le nombre de lecteurs qu'ils ont pu avoir.

10 Cf. l'article de P. Morelle

11 p. 18

Notes de la première partie

1 Tout ce qui est dit de l'histoire de ce château et de ses propriétaires et occupants successifs vient de l'article de Robert Genevoy, de même que les citations qui sont faites.

2 p. 68

(3) En ce qui concerne ce point précis, l'âge d'Eva et l'âge de son internement dans un premier camp, force est de reconnaître que les indications données par l'auteur ne résistent pas à l'examen. En effet, si le début de l'intrigue se situe en 1948 ou en 1949, cela suppose qu'Eva est née en 1923 ou en 1924. Or cela signifierait que son premier internement a eu lieu en 1930 ou en 1931. Dans ce cas, par qui et pourquoi cette petite Juive polonaise de Varsovie aurait-elle été internée ? En effet, si les persécutions contre les Juifs augmentèrent dans les années trente, à l'initiative du parti national-démocrate (*Narodowa Demokracja*, connu sous le nom d'*Endecja*) encouragé et soutenu financièrement de l'extérieur par Goebbels et avec la complicité des autorités et de l'Eglise, et si elles prirent notamment la forme d'un boycottage économique (pression sur les patrons pour qu'ils renvoient leurs employés juifs, intimidation des Polonais non-juifs pour les dissuader d'acheter chez les commerçants juifs...), il n'y avait pas de camps. Et même en retardant de quelques années sa naissance et en ne la situant qu'en 1925 ou en 1926, les questions restent les mêmes surtout que cet «internement» ne peut être assimilé à une obligation de vivre dans un ghetto juif, puisque nous savons que la famille Goldski, grâce à la situation du père qui était professeur avait justement la chance de ne

pas vivre dans un ghetto. A cette première incohérence s'en ajoute une autre: Eva après six années de vie commune avec Eric n'a que 28 ans ! Si l'on refuse d'y voir une incohérence de plus d'un écrivain produisant des romans à la va-vite, il ne reste plus qu'à y voir la patte de Satan !

Il serait historiquement plus vraisemblable qu'Eva ait été internée pour la première fois à seize ou dix-sept ans, ce qui est d'ailleurs plus conforme à ce que dit l'auteur, qui n'a pas peur des incohérences, à la page 76 où il est question du premier internement d'Eva à l'âge de quinze ans.

Le lecteur désireux de se faire une idée de la vie des Juifs en Pologne dans les années 1930, pourra se reporter à l'ouvrage très poignant de R. Vishniac, qui présente les photos prises par l'auteur en Europe centrale et qui constitue un témoignage extrêmement précieux sur la vie des communautés juives ou à celui de R. Ertel, notamment la partie sur *la Nouvelle Pologne et les Juifs* et sur *la politique du bouc émissaire érigée en système de gouvernement* dans ce pays qui, avec trois millions de Juifs, accueillait la plus forte communauté mondiale.

4 p. 56

5 p. 348

6 p. 48

7 p. 13

8 pp. 34, 35, 66, 95

9 p. 326

10 p. 10

(11) p. 32. La présence d'Eric à Berchtesgaden laisse supposer qu'il appartenait à la prestigieuse division Leclerc, puisque c'est cette dernière qui occupa le *Berghof* le 4 mai 1945.

12 p. 76

13 p. 87

14 p. 98

15 pp. 268-269

16 p. 275

17 P. Bourget, pp. 158-159

18 p. 77

(19) En ce qui concerne les bâtiments, c'est Eva qui décide de l'augmentation de leur

loyer, après leur remise à neuf. [p. 128]

- 20 p. 44
- 21 C.-I. Brelot, p. 315
- 22 p. 84
- 23 p. 340
- 24 p. 81
- 25 C.-I. Brelot, p. 219
- 26 *Ibid.*, p. 847
- 27 *Ibid.*, p. 835
- (28) p. 47

Il est d'ailleurs amusant de noter que Guy des Cars s'est inspiré des illustrations de sa propre famille pour composer cette galerie de portraits. En effet, Sigismond de Maubert a beaucoup de points communs avec Jean-François des Cars (1747-1822) qui fut le premier duc des Cars (son père était marquis), ayant été créé duc à brevet sous la Restauration. Il est, comme Sigismond de Maubert l'auteur de très intéressants mémoires qui ont été publiés en 1890. Armand de Maubert, quant à lui, offre des similitudes avec Amédée-François-Régis (1790-1868), petit-neveu du précédent et arrière-grand-père de l'auteur. Il fut ainsi chevalier du Saint-Esprit, chevalier de Saint-Louis et pair de France (il succède à son père). Toutes les informations données ici proviennent du *Dictionnaire de biographie*.

- 29 P. Miquel, *Les Aristos*, p. 45
- 30 p. 97
- 31 p. 88
- 32 p. 346
- 33 p. 72
- 34 P. Miquel, *Les Aristos*, p. 29
- 35 pp. 114 et 74
- 36 p. 131
- 37 p. 207
- 38 p. 69
- 39 p. 69
- 40 p. 78
- 41 p. 243

42 E. Drumont, T. 1, p. 53

43 p. 97

44 p. 112

45 p. 44

46 p. 127

47 p. 44

48 p. 129

49 p. 127

50 p. 128, souligné par nous.

(51) En effet, avant le départ d'Eric pour l'Algérie, il n'est pas question d'autres revenus pour Eva à part les 25 % prélevés sur ce que gagne Eric et les 400 000 francs de son capital secret [p.131]. Quand Eva est devenue effectivement la maîtresse de Veran, celui-ci décide de *lui attribuer une partie substantielle des avantages financiers qu'il avait consentis à Eric* [p. 159].

52 p. 129

53 p. 221

54 p. 78-79

55 p. 172

56 p. 135

57 C.-I. Brelot, p. 867

58 *Ibid.*, p. 381

59 p. 39

60 p. 270

61 p. 154

62 p. 115

63 p. 38

64 p. 128

65 E. Weber, p. 75

66 p. 213 dans D. Higgs, *Nobles, titrés, aristocrates en France après la Révolution 1800-1870*, Liana Levi, 1990, 437 p.

67 p. 118

68 Cf. *Le Point* du 11 octobre 1982, d'après P. Dominique et alii, *Sans Frontières 3*, Paris, CLE international, 1984, 223 p., aux pp.104-107

69 P. Miquel, *Les Aristos*, p. 17

70 p. 304

(71) On ne rappellera jamais assez l'inanité de cette notion de «sémite» dont le fondement n'est nullement «racial» mais linguistique.

72 p. 124

73 p. 125

74 p. 124

75 p. 341

76 p. 271

77 Cf. R. Schor, *L'opinion...*, pp. 171, 430

78 pp. 203-206 et 208

79 Cf. les deux dictionnaires de L. Herz

80 pp. 210, 233 et 254

81 p. 256

82 p. 227

83 E. Drumont, T. 1, p. 5

84 *Ibid.* p. 9

(85) Drumont, malgré les reproches qu'il ne manque pas d'adresser à la noblesse, ne voit-il pas malgré tout dans le noble *le représentant complet de la race aryenne* [T. 2, pp. 74-75] ?

86 E. Drumont, T. 1, p. 9

Notes de la deuxième partie

(1) p. 46

Pour les incohérences des dates et la situation des Juifs en Pologne, se reporter à la note 3 de la première partie.

2 p. 142

3 p. 73

4 p. 68

5 pp. 66-67, souligné par nous

6 p. 84

7 p. 52

8 p. 76

9 p. 69

10 p. 106

11 p. 17

12 Cité par M. Dottin-Orsini, p. 306

13 p. 146

14 p. 148

(15) Le mot revient d'ailleurs à plusieurs reprises : dans le titre de la deuxième partie, *la fille errante* ou dans une phrase comme la suivante : *Elle se sentait l'éternelle errante...* [p. 239]

16 *Dictionnaire des mythes littéraires*, p. 269

17 *Ibid.* p. 271

18 p. 48

19 p. 90, les deux passages soulignés le sont par nous

20 *Les Marginaux*, p. 333

21 p. 16, souligné par nous

22 extraordinaire : p. 24 ; surprenant : p. 13 ; étonnant : pp. 227, 296 ; spécial : p. 13 ; étrange : pp. 21, 30, 62, 146, 205 ; mystérieux : p. 30 ; énigmatique : p. 51 ; ...

23 pp. 67, 68

24 pp. 49, 50

(25) Cf. le Silberman de Jacques de Lacretelle ou la Geneviève d'André Gide, par exemple dans les œuvres du même nom. Le lecteur intéressé par l'analyse de ces œuvres pourra se reporter aux analyses que nous en avons faites.

26 p. 51

27 p. 50

(28) Cité par M. Dottin-Orsini, p. 318

Ces propos ne sont qu'une version « racialisée » d'une opinion vieille comme le monde, qui affirme : *Les femmes sont mauvaises, mes enfants, et parce qu'elles n'ont pas d'autorité sur l'homme, elles usent d'artifices pour l'attirer à elles... La femme ne peut vaincre l'homme à visage découvert, mais, par des attitudes de prostituée, elle le leurre.* (propos de l'Ange de Dieu que l'on trouve dans un texte intertestamentaire, le *Testament de Ruben*, cité par G. Messadié, p. 338)

29 p. 154

30 p. 153

31 p. 207

32 Cf. M. Dottin-Orsini, pp. 311-312

33 p. 67 ; l'expression «talion» ou «peine du talion» revient au moins cinq fois : pp. 67, 143, 187, 275, 308

34 p. 181

(35) p. 76. On remarquera ici l'ironie — volontaire ou non — de la situation. D'ordinaire en effet, ce sont les nobles qui sont réputés ne pas aimer les agenouillements, sauf devant Dieu. Cf. P. Miquel, *Les Aristos*, p. 245

36 p. 67

37 p. 83

(38) p. 308 ; la même idée était déjà exprimée p. 275

A vrai dire, ce n'est pas seulement sa féminité qu'il méprise, c'est sa personne tout entière, comme le laisse entendre ce qu'il dit lors de leur deuxième rencontre: *Vous n'avez tout de même pas la prétention, Madame, que je vous considère comme étant une authentique grande dame ? Malgré vos protestations d'amitié désintéressée pour un Nassim Nahoum, je suis dans l'obligation de vous classer dans la catégorie des femmes d'argent*. [p. 273], ce qui corrobore ce que nous avons évoqué dans la première partie, à savoir l'incompatibilité supposée exister entre l'appartenance à la noblesse et les qualités de femme (ou d'homme) d'affaires.

39 *L'Atlantide*, p. 250

40 *Ibid.* p. 251

41 pp. 241, 309

(42) Il est une autre œuvre de P. Benoit qui a certainement contribué à inspirer Guy des Cars : il s'agit de *Le Puits de Jacob* qui lui aussi montre le rôle régénérateur d'Israël sur une prostituée juive, Agar, et le miracle d'Israël. Rappelons ici que P. Benoit (1886-1962), à l'instar de G. des Cars était un auteur très fécond qui eut une audience considérable et cela dès son premier roman, *Kœnigsmark* (1918).

43 pp. 88, 100

44 p. 20

45 p. 88

46 Il s'agit de Ex. XXI, 23-25, Lév. XXIV, 19-20 et Deut. XIX, 21.

(47) Et cette croyance est basée sur les affirmations du *Nouveau Testament*. En effet, dans l'évangile selon St Mathieu (V, 38-41) n'est-il pas affirmé : *Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent./ Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre./ Si quelqu'un veut plaider contre toi et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau/ Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui.* Or ce message du Christ, s'il revient indubitablement comme un *leitmotiv* dans le *Nouveau Testament*, (Luc, VI, 29 ; Rom, XI, 17 ; 1Thess, V, 15 ; 1Pierre, III, 9) n'est pas absolument nouveau puisqu'on le trouve dans un des livres vétéro-testamentaires, le *Livre des Proverbes*, qui proclame : *Ne dis pas : Je lui ferai comme il m'a fait.* (XXIV, 29)

48 Cité par N. Fresco, n. 69, pp. 607-608

49 p. 74; les deux passages soulignés le sont par nous

(50) p. 131 et aussi p. 293, où on la voit encore palper *délicatement* des billets de banque avec une sorte de volupté.

On rapprochera ce cliché de ce que Drumont écrivait de Gambetta en qui il voulait à tout prix voir un Juif : *Il va commencer, il ébauche déjà le geste que l'on sait. Qu'il était topique ce geste ! Les doigts ne s'élevaient point, comme ceux d'un Boudha, pour signifier paix et concorde, la droite ne s'élevait pas comme celle d'un chef pour commander. Ramenées, la paume en l'air, vers un point central situé en bas, ces mains s'inclinaient et s'arrondissaient graduellement. Cupides et amoureuses du lucre, ces mains semblaient ainsi caresser et comme peloter sur la tribune un petit tas de pièces de monnaie....* [T. 1, p. 555]

51 p. 207

52 Cité par M. Dottin-Orsini, p. 318

53 p. 177

54 p. 68 ; souligné par nous.

55 p. 50

56 p. 264

(57) *Dictionnaire des mythes littéraires*, p. 267

De même, on remarquera la pierre qu'Eva porte au doigt. L'émeraude, si elle est considérée comme un puissant talisman, est aussi, *sous son aspect néfaste [...] associée, dans la lapidaire chrétienne, aux plus dangereuses créatures de l'enfer.* [Cf. p. 400, J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, R. Laffont/Jupiter, 1969]

et 1982, 1060 p.]

58 S. Jarrot, p. 42

59 *Dictionnaire des mythes littéraires*, p. 959

60 p. 226

61 pp. 155, 159, 204 notamment

(62) Cf. le poème de V. Hugo, *J'aime l'araignée et j'aime l'ortie...*

63 A. Siganos, p. 119

64 p. 277

65 p. 192

66 p. 143

(67) Cf. *Elle* de Gustav-Adolf Mossa ou *Les victimes* de Gustave Moreau, dont on pourra trouver les reproductions chez M. Dottin-Orsini par exemple, dans les illustrations en milieu de livre.

68 Cf. M. Dottin-Orsini, p. 316

69 p. 76

70 p. 176

71 p. 204

72 Cf. p. 207

73 pp. 67, 74, 155

74 p. 167

75 p. 153, souligné par nous

76 p. 196, souligné par nous

77 p. 225

78 pp. 176, 188, 206, 225

79 pp. 68, 90, 197, 204

80 pp. 68, 95, 99, 118, 176, 192, 225, 266

81 pp. 71, 95, 99, 142, 225, 363

82 p. 95

83 p. 172

84 p. 68

85 p. 66

86 p. 67

87 p. 177

- 88 pp. 65, 66
- 89 pp. 14, 18, 56, 57, 84, 88, ...
- 90 p. 148
- 91 p. 172
- 92 p. 135 et aussi pp. 114, 118, 313
- 93 p. 361
- 94 Cf. pp. 75, 77, 189, 192, 209, 234, 236, 328
- 95 p. 219
- 96 p. 186
- 97 p. 75
- 98 p. 196
- 99 p. 192
- 100 Cf. par exemple : pp. 144-145, 149, 339
- 101 Cf. par exemple, pp. 57, 238
- 102 pp. 20, 166
- (103) p. 166

Cela est à rapprocher, pour voir le fossé qui sépare les conceptions d'Eva de celles des milieux catholiques traditionnels, de ce que fait dire Mauriac à la mère d'Un adolescent d'autrefois au sujet de la cousine, riche mais laide qu'elle veut faire épouser à son fils : *Après qu'elle t'aura donné un fils, tu lui laisseras la paix et il lui restera l'orgueil d'avoir servi à créer ce domaine qui sera le plus important du Bazadais par l'étendue, par la qualité des terres, qui lui permettra à cette petite Sérís, d'agir pour le bien sur toute une population dépendant d'elle : c'est le seul plaisir légitime qui soit accordé en ce monde à une femme de nos familles...* dans F. Mauriac, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, La Pléiade, T. 4, p. 723. La partie soulignée l'est par nous.

(104) p. 53

Adélaïde n'a jamais cessé de jouer le rôle traditionnellement dévolu aux châtelains et surtout aux châtelaines, rôle empreint de paternalisme et dont le but était d'[apprivoiser les] paysans et d'en faire de "bons pauvres", respectueux des hiérarchies "naturelles". (Cf. F. Muel-Dreyfus, p. 225)

Une Eva, au contraire, femme trop féminine, trop maquillée, ne comprenant rien aux paysans, qui de son aveu même l'ennuient [p. 78] et la dégoûtent [p.77] et qui

est persuadée que *les travaux des champs ne sont bons que pour les êtres inférieurs* [p. 78], ne pouvait, à la longue qu'avoir une influence exécrationnelle, dans une optique sociale conservatrice, sur les villageois, notamment par son comportement de femme moderne et libre.

105 Cf. pp. 76, 219, 243, 335,....

106 Cité par M. Dottin-Orsini, p. 350

107 Cf. l'article Lilith dans le *Dictionnaire des mythes littéraires*, pp 958-964

108 *Ibid.* p. 959

109 p. 20

110 p. 196

111 p. 243

112 p. 241

113 p. 248, souligné par nous

114 p. 275, souligné par nous

115 p. 248, souligné par nous

116 Cf. p. 363

117 p. 345, souligné par nous

118 p. 348

Notes de la troisième partie

1 pp. 16, 29

2 p. 50

3 p. 13

4 cf. par exemple pp. 13, 21, 24, 39, 51, 62, 146, 205, 227, 296...

5 p. 146

6 p. 148

7 p. 137

(8) Ainsi, pour reprendre l'exemple de la gitane Carmen que nous avons évoquée dans la deuxième partie, elle est opposée à la blonde et pure Micaëla qui incarne la jeune vierge originaire du même village que Don José et dont la mère de celui-ci voudrait faire sa bru.

9 J. Yee, p. 75

10 *Ibid.* p. 115

(11) Le lecteur admirera la bonne connaissance qu'Eva était censée avoir du droit français. En effet, le code de la nationalité de 1945 permettait à la femme étrangère qui épousait un ressortissant français de devenir française de plein droit, sauf récusation de sa part ou opposition du gouvernement. Cf. C. Labrusse-Riou, *Droit de la famille*, t.1: *Les personnes*, Masson, 1984, 422 p. à la p. 226

12 p. 239

(13) p. 76. Eva considère d'ailleurs la prière comme une perte de temps, s'enorgueillissant de faire des affaires pendant que son mari et sa belle-mère sont à la messe [p.126]. On notera aussi qu'elle a une notion très personnelle du péché puisqu'il nous est dit que pour elle, *c'est un péché de ne pas réaliser une bonne affaire.* [p.135]

14 Dans *Du molochisme juif*, cité par Z. Sternhell, pp. 242-243

15 p. 79

16 p. 78

17 p. 93

18 p. 243

19 Cité par R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 93

20 p. 243

21 p. 81

22 Proudhon, cité par J.-F. Kahn, p. 77

23 Drumont, T. 2, p. 13

24 Cf. A. Camus, A. Koestler, *Réflexions sur la peine capitale*, Paris, Calmann-Lévy, Presses Pocket, 1979, 286 p. Ce fait est mentionné à la page 207, dans la partie qui est due à Jean Bloch-Michel et qui présente *La peine de mort en France*.

25 Il suffit de se reporter au livre de A. Halimi. Pour les lettres, voir par exemple les pages 48-49, 55-56, 71, 73, 80, 81, 98 et pour les articles de journaux, on pourra se reporter aux pages 123-124, 139-140.

26 p. 77

27 p. 78

28 Cité par R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 93

29 M. O. Menchikov, éditorialiste du Novoïé Vrémiâ, cité par L. Poliakov, *La causalité diabolique*, T. 2, p. 221

30 p. 189

31 Auteur anonyme cité par R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 106

32 Beauregard, *ibid.*, p. 106

33 p. 59

34 p. 106

35 p. 105

36 p. 59

37 p. 93

38 p. 86

(39) R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 104. Rappelons que la même condamnation de l'art moderne, accusé d'être un art «dégénéré» se retrouvait dans les régimes hitlérien et mussolinien.

40 p. 83

41 Se reporter à P. Birnbaum, *Un mythe....*: chap. VI *Le vin, l'eau et le lait* pp.172-195

42 M. Winock, *La République....*, p. 22

43 p. 101

44 Cité par R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 94

45 M. Winock, *Nationalisme....* p. 219

(46) Comme le montrent très bien M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot à la suite de P. Bourdieu, c'est la possession conjointe de quatre formes de capital qui détermine l'appartenance aux classes dominantes (grande bourgeoisie et noblesse fortunée) : capital économique, capital culturel, capital familial et social (insertion dans un groupe familial et social partageant les mêmes valeurs et à l'intérieur duquel s'exercent des relations de solidarité qui permettent la défense des intérêts communs et où s'exerce la sociabilité par le biais des mondanités) et enfin capital symbolique (inscription dans le Bottin mondain, possession d'une maison de maître ou d'un château, de meubles anciens et d'œuvres d'art venant de famille, ancêtres illustres, participation active dans des associations caritatives, etc.). Cette dernière forme de capital est la plus importante, puisque c'est sa transmission qui justifie les sacrifices et les efforts consentis par chaque génération et qui permet, avec l'aide du groupe des pairs, de garder sa place au sein de la classe dominante.

Dans *Le château de la juive*, les Veran qui ne possèdent encore que la première de ces formes de capital, le capital économique, sont des parvenus. Les Maubert qui eux

sont richement pourvus en capital symbolique et qui détiennent capital familial et social et un certain capital culturel, mais sont dépourvus de capital économique sont des représentants typiques de ces familles de nobles désargentés qui vivent retirés en province.

A propos de ces quatre formes de capital, on remarquera que le capital économique est celui qu'Eva est en train d'accumuler grâce à son habileté. En revanche, en dépit du fait qu'elle soit la fille d'un intellectuel, elle ne semble guère s'intéresser à l'instruction ou à la culture. Ainsi, on ne la voit qu'une seule fois lire et encore, dans ce cas-là, elle y est plus ou moins contrainte par l'inactivité de la vie de recluse qu'elle mène en raison des menaces qui pèsent sur sa vie. Quant aux deux autres formes de capital, ce sont celles qui ne dépendent pas de la seule volonté ou de la seule capacité d'un individu : ce sont aussi celles dont l'acquisition demande le plus de temps puisqu'elle nécessite des générations.

47 Pinçon, pp. 96-97

48 p. 75

49 p. 77

(50) pp. 79-80

Sans vouloir remonter trop loin dans le temps, il nous faut signaler qu'au Moyen Age, la femme qui, par les artifices du maquillage, voulait modifier l'apparence que la Nature, — c'est-à-dire Dieu dans une optique chrétienne — lui avait donnée, se rendait coupable des péchés de mensonge, de luxure et d'orgueil et qu'elle était souvent assimilée à la prostituée. (Voir M.-A. Polo de Beaulieu, *Le maquillage c'est l'arme du diable !* dans *L'Histoire* n° 145, juin 1991, pp. 80-82). Aujourd'hui, même si le geste peut sembler banal et comme allant de soi et si le clergé a en général cessé de fulminer en chaire contre les femmes fardées, il reste certainement quelque chose de cette manière de voir, au moins dans les milieux les plus traditionnels — la femme trop maquillée étant accusée d'avoir « mauvais genre » —, ce qui explique la crainte d'Adélaïde de voir sa belle-fille considérée comme une « femme de mauvaise vie » par les fermiers.

51 F. Muel-Dreyfus, p. 225

52 pp. 172-173

(53) p. 121. Eva n'envisage du reste son titre nobiliaire que comme une couverture.
[p. 84]

54 R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 94

55 p. 52

56 pp. 65-66

57 p. 176

58 p. 225

59 pp. 49-50

60 p. 51

61 p. 100

62 Pinçon, p. 322

63 p. 81

64 pp. 52-53

65 Pinçon, p. 313

66 p. 140

(67) On notera toutefois que les thèmes de la stérilité (en général intellectuelle) et de la stérilisation de femmes non-juives par des médecins juifs pour affaiblir démographiquement la France (!) renvoient dans l'imaginaire antisémite des années 30 aux Juifs.

Par ailleurs, on peut se demander si dans le lien qui est plus ou moins consciemment établi par l'auteur entre la stérilité d'Eva et sa sexualité adultère et débridée, il n'y a pas le reflet d'une peur et la volonté de montrer ce que deviendraient les femmes si elles disposaient de moyens de contraception. C'est en effet en 1956, année au cours de laquelle l'idée de ce roman a, semble-t-il, commencé à germer dans l'esprit de G. des Cars, que les premiers projets de loi visant à autoriser la contraception furent déposés.

68 p. 143

69 A. Monriot, cité par R. Schor, *L'Antisémitisme....*, p. 77

70 R. Schor, *ibid.*, p. 77

71 p. 143

72 R. Schor, *L'Antisémitisme....*, pp. 94-95

73 G. Virebeau, cité par R. Schor, *ibid.*, p. 97

74 Editorial de la *Libre parole* cité par B. Philippe, p. 231

75 Barrès, cité par M. Winock, *Le siècle des intellectuels*, p. 59

(76) G. Gaudy, cité par R. Schor, p. 74. Eva avoue d'ailleurs que pour elle, la France

n'est qu'une entité. [p. 84]

77 Barrès cité par Z. Sternhell, p. 203

78 Barrès, cité par M. Winock, *Le siècle des intellectuels*, p. 39

79 R. Schor, *L'Antisémitisme...*, p. 119

80 p. 270

81 p. 308

(82) Notons d'ailleurs ici la perfidie de Guy des Cars qui a choisi pour son trafiquant une appartenance nationale qui reste longtemps assez trouble et un nom juif comme nous l'avons indiqué dans la première partie.

83 pp. 237-238

84 M. Winock, *Nationalisme...*, p. 150

(85) Par ailleurs, Eva, à l'instar de Jeanne d'Arc, entend des voix ou plutôt une voix, celle de sa race, qui l'exhorte à la patience alors qu'elle vient d'être confrontée à une cruelle désillusion en comprenant l'état réel de la fortune des Maubert. [pp. 74-75]

(86) A propos de ce caïd, il nous faut insister sur plusieurs points. D'abord, ce choix d'un caïd comme un des chefs de la lutte contre la France est sans doute efficace pour créer une impression d'exotisme, mais du point de vue de la vraisemblance, il laisse un peu à désirer. En effet, les caïds étaient des fonctionnaires dont le rôle consistait à *surveiller la population indigène, recouvrer l'impôt et informer l'autorité française, ce qui explique que la majorité des neuf-cents caïds étaient donc aux yeux du F.L.N. irrémédiablement compromis et que la plupart d'entre eux [restèrent] avec la France, entraînant dans leur sillage leurs familles et celles de leurs adjoints*. [p. 25 dans J.-J. Jordi et M. Hamoumou, *Les Harkis, une mémoire enfouie*, Paris, Ed. Autrement, 1999, 137 p.]. Mais, si les caïds eux-mêmes étaient considérés comme des «collaborateurs» et donc des traîtres, ou à tout le moins tenus en suspicion, il n'en reste pas moins que parmi les chefs du F.L.N. on compte au minimum deux fils de caïds : Ferhat Abbas, Hocine Aït Ahmed. Ce dernier ayant fait d'excellentes études était *l'un des hommes les plus cultivés du F.L.N.* (cf. Droz, p. 347) et il est possible qu'il ait partiellement servi de modèle pour le *Prince des Sables* qui, ayant fait toutes ses études en France est présenté comme un homme cultivé [p. 245]. En ce qui concerne l'arrestation et l'évasion de celui-ci, il est possible que ce soit celles de Mostefa Ben Boulaïd en 1955 qui en aient donné l'idée à l'auteur.

(87) E. Drumont, T. 2, pp. 22-23. Les Juifs, sont quant à eux présentés comme *une race*

abjecte qui ne vit que de trafics honteux [*ibid.*, p. 13]. Si Drumont évoque principalement Sidi Mohamed Ben Ahmed el Mokrani, il est des témoignages tout aussi favorables concernant par exemple une figure mieux connue de l'Algérie du XIX^e siècle, l'émir Abd-el-Kader. (H. Alleg, T. 1, pp. 69-70 ; voir également les récits du capitaine Metterer et de Stephen d'Estry, pp. 32-33)

On remarquera la contradiction qu'il y a à se vouloir dans le même temps pro-arabe et sioniste, surtout depuis la création de l'Etat hébreu en Palestine, au détriment d'Arabes. Sur le sionisme puis l'antisémitisme des droites radicales et leur attitude à l'égard des Arabes, voir les chapitres 9 et 10 de l'ouvrage "*La France aux Français*" de P. Birnbaum, respectivement intitulés *Les juifs en Palestine! La solution sioniste ou comment s'en débarrasser* et *Le noble catholique, le fier Arabe et le juif pervers*.

Voir aussi, P.-A. Taguieff, pp. 114-115, par exemple ou les textes du docteur Montandon ou de M. Déat, pp. 533 et 558.

Quant au lecteur qui, au vu des préjugés racistes défavorables aux Arabes qui ont généralement cours en France à l'heure actuelle, pourrait s'étonner de ce que l'extrême-droite ait pu et puisse être pro-arabe, qu'il se rappelle de la prise de position en faveur de Saddam Hussein de Jean-Marie Le Pen, le chef du Front National, lors de la Guerre du Golfe.

(88) On peut se demander dans quelle mesure le personnage d'Eric n'est pas inspiré de la noble figure du général Pâris de Bollardière. Ce résistant, — ancien des maquis français — bien qu'approuvant au fond cette aspiration des Algériens à l'indépendance fit son devoir d'officier en Algérie. Mais, cette conscience chrétienne, attachée à l'honneur de l'armée comme à celui de la France, n'entendait pas se faire complice d'un Massu — son supérieur hiérarchique, pourtant — qui, dans l'espoir de détruire l'Organisation Politico-Administrative du F.L.N., avait demandé en janvier 1957 une *accentuation de l'effort policier* et pensait que, la fin justifiant les moyens, il ne fallait pas hésiter à recourir à la torture pour obtenir des renseignements. Sans se contenter d'interdire la torture à ces hommes comme le faisaient d'autres officiers, Bollardière n'hésita pas à élever une protestation publique, ce qui lui valut d'être condamné à soixante jours de forteresse.

(89) Comme ses coreligionnaires, Eva est censée être l'ennemie du genre humain à la perte duquel elle serait acharnée par esprit de vengeance. Sur ce point, se reporter à la deuxième partie et à la conclusion.

- 90 p. 19
- 91 Cité par P. Birnbaum, *La France...*, p. 246
- 92 p. 19
- 93 p. 22
- 94 pp. 19-20
- 95 B. Philippe, p. 207
- 96 Pour l'analyse de l'antisémitisme de ce roman, cf. S. Fujihira.
- 97 P. Benoit, p. 531
- 98 Cité par R. Schor, *L'Antisémitisme...*, p. 196
- 99 R. Schor, *ibid.*, p. 195
- 100 Cité par P.-A. Taguieff, p. 557
- (101) Propos tenus par J. Soustelle devant l'Assemblée nationale, cités par H. Alleg, T. 2, p. 271.

Cela explique sans doute aussi le si mauvais rôle donné à Nassim Nahoum, l'Egyptien.

Rappelons brièvement ici les faits. L'Egypte, qui était récemment devenue totalement indépendante, était depuis longtemps déjà un foyer actif de panarabisme (c'est au Caire que le pacte de la Ligue arabe avait été signé en 1945) et de résistance au colonialisme et Nasser, grand libérateur du pays, ne marchandait pas son aide aux mouvements de libération nationale, comme le F.L.N. algérien ou le Néo-Destour tunisien, même si son rôle a souvent été exagéré par les dirigeants français qui préféraient voir dans les «événements d'Algérie» un complot ourdi depuis l'étranger qu'un échec de la politique de la France. Les attentats du 1er novembre 1954, qui marquèrent le début de la Guerre d'Algérie furent annoncés le matin même par Radio Le Caire, ce qui, aux yeux des autorités françaises, semblait être le signe indiscutable de l'implication égyptienne. De plus, plusieurs chefs des mouvements indépendantistes avaient trouvé asile en Egypte (notamment Ferhat Abbas, Hocine Aït Ahmed, Mohammed Khider ou Mohammed Ben Bella). La nationalisation du canal de Suez, qui servit de prétexte à l'intervention franco-britannique, fit monter d'un cran la tension et, ironie de l'histoire, marqua le début d'une intensification de l'aide égyptienne aux rebelles algériens (les Egyptiens leur livrèrent les armes que les Britanniques avaient dû abandonner sur place). Entre juillet et novembre 1956, très exactement le 16 octobre, a lieu un événement qui semble avoir inspiré partiellement Guy des Cars : il s'agit de

l'arraisonnement par la marine nationale française d'un yacht, l'*Athos*, qui transportait des armes d'origine égyptienne destinées aux maquis d'Oranie.

(102) En effet, pour les lecteurs qui étaient trop jeunes pour avoir eu clairement conscience de ce qui s'était passé dans les années trente et pendant la guerre, ou pour ceux qui n'avaient pas une conscience politique très développée, comme c'était certainement le cas de la majorité des lectrices de G. des Cars, antisémitisme et sionisme pouvaient sembler des attitudes du tout au tout opposées.

103 p. 24

104 R. Schor, *L'Antisémitisme...*, p. 308

105 B. Philippe, pp. 206-207

Notes de la conclusion

1 A.-M. Boyer, p. 108

(2) Cf. par exemple, E. Drumont, T. 1, p. 4 ou en 1938, A. de Puységur et son livre sur les «maquereaux légitimes», ainsi qu'il appelle les nobles qui ont épousé des Juives. *Les Maquereaux légitimes. Du coursier des croisades au bidet de Rebecca*, Paris, Baudinière, 1938

(3) N'est-il pas en effet conforme au portrait qu'Armand Sylvestre, un ami de Drumont, brossait, non sans grandiloquence, du soldat, *dernier vestige de la grandeur, [...] suprême refuge de toutes les noblesses déchues, [...] dernier prêtre osant réclamer un au-delà plus précieux et plus durable que la vie parce qu'il tient la vie pour moins chère que l'honneur ?* [p.208] N'est-il pas un être anachronique qui, [t]andis que tous se ruent vers l'argent et les joies faciles, que le débordement des appétits naturels font la société moderne pareille à une immonde bête de proie, que le Rêve est proscrit d'un monde affamé de jouir et qui trouve la vie trop courte pour rêver, que les religions sont violemment abolies, [...] demeure seul comme représentant de l'Idéal, lui qui est toujours prêt à mourir pour l'Idée innommée, et pour ce maître ingrat mais divin, qui s'appelle le Devoir. [p. 206-207] Cf. A. Sylvestre, *Le livre des fantaisies*, Paris, Dentu et Cie, 1887, 382 p.

On m'objectera sans doute que cette citation datant de la fin du XIX^e siècle, elle ne prouve rien quant aux sentiments des Français des années 1950 à l'égard de l'armée.

Mais, si l'on s'intéresse à ceux-ci, on s'aperçoit que paradoxalement, alors que la Guerre d'Algérie n'eut jamais bonne presse dans l'opinion publique et que des campagnes furent menées pour dénoncer les exécutions sommaires, les déportations de populations et surtout le recours à la torture, *l'armée, malgré ce que l'on en dit, ne pâtit d'aucun préjugé défavorable et [que] les parachutistes [oni] même [connu], lors du défilé du 14 juillet 1957, une véritable ovation populaire.* [B. Droz, p. 149]

4 Voir la conclusion de Ch. Wardi, *Le juif...*

5 C. Bard, p. 285

6 *Ibid.*, p. 287 ; souligné par nous.

7 C. Gleyses, p. 44

(8) Ainsi *Rivarol*, hebdomadaire né en janvier 1950 et qui servit de tribune aux vichystes épurés et accueillit les écrits d'antisémites impénitents comme Pierre-Antoine Cousteau ou Lucien Rebatet, ou *Défense de l'Occident*, revue fondée en décembre de la même année par Maurice Bardèche, le beau-frère de Robert Brasillach, qui dès 1948 avait publié *Nuremberg ou la Terre promise*, avant de récidiver deux ans plus tard avec *Nuremberg II ou les Faux-monnayeurs*, ouvrages qui font de lui, parallèlement à Paul Rassinier, auteur de *Le Mensonge d'Ulysse*, l'un des précurseurs du révisionnisme et du négationnisme. Le même Bardèche participe à la fondation et est l'un des dirigeants du Mouvement social européen, mouvement néofasciste, lequel ne sembla pas assez anticommuniste à certains qui, quelques mois plus tard créèrent le Nouvel Ordre européen. (Ces informations proviennent en grande partie du livre de N. Fresco, pp. 21-22). A propos de Rassinier, il faut souligner qu'il appartenait à la gauche, d'abord communiste puis socialiste, afin qu'il ne soit pas fait un amalgame simpliste et trop confortable entre extrême-droite et antisémitisme et extrême-droite et révisionnisme. En effet, si l'antisémitisme se rencontre chez des personnes de toutes opinions politiques, le révisionnisme et le négationnisme semblent plutôt se partager entre l'extrême-droite et l'extrême-gauche.

9 Voir P. Novick, *L'épuration française. 1944-1949*, Paris, Balland, Points-Seuil, 1985, 365 p.

10 M. Winock, *La République...*, pp. 20-21

11 M. Agulhon, p. 172

(12) Parmi ceux-ci, un certain Jean-Marie Le Pen qui fut élu dans le Ve arrondissement de Paris.

(13) Si cette crainte des antisémites montre qu'au fond, ces derniers n'ont pas la conscience tranquille et qu'ils pensent que le mépris et les mauvais traitements que leurs prédécesseurs et eux-mêmes ont infligés aux Juifs ne peuvent qu'appeler la vengeance, il n'en demeure pas moins que, dans leur esprit, ces mauvais traitements étaient mérités. Cf. par exemple, E. Drumont, T. 2, p. 34. On notera ici que cette remarque, qui est valable en ce qui concerne les antisémites à l'égard des Juifs, l'est aussi pour les misogynes vis-à-vis des femmes dont ils redoutent l'émancipation qui, selon eux, marquerait inmanquablement le début de la vengeance implacable de celles-ci, comme on le voit aussi dans notre roman.

Notes de l'annexe

1 p. 67

2 A. Hautval, p. 11

Le lecteur qui s'intéresse à ce problème pourra aussi se reporter à R. Hilberg, pp. 811-820.

3 *Ibid.*, p. 75

4 *Ibid.*, p. 76-77

5 p. 187

6 p. 46, souligné par nous.

7 p. 8

(8) En réalité ces arrestations étaient déjà prévues. Cf. R. Hilberg, p. 544.

(9) En ce qui concerne les détenus juifs de Compiègne, ceux qui n'eurent pas la chance d'être libérés comme J.-J. Bernard, furent déportés directement à Auschwitz ou transférés dans un premier temps à Drancy.

BIBLIOGRAPHIE

Pour ne pas alourdir inutilement cette bibliographie, n'ont été notés que les ouvrages qui ont directement nourri notre réflexion pour cette étude.

ROMANS:

- P. Benoit, *Romans*, T 1, Paris, Ed. R. Laffont, 1994, 1006 p.
 L'Atlantide, 1919, pp. 171-324
 Le Puits de Jacob, 1925, pp. 499-635
- P. Bourget, *Un drame dans le monde*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1921, 306 p.
- G. des Cars, *Le château de la juive*, Paris, Flammarion, J'ai lu, 1958, 375 p.
- J. de Lacretelle, *Silbermann*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1922, 124 p.

OUVRAGES DE REFERENCE:

- M. Agulhon, A. Nouschi, R. Schor, *La France de 1940 à nos jours*, Paris, Nathan, 1995, 574 p.
- H. Alleg, *La Guerre d'Algérie*, Paris, Temps Actuels, 1981, 3 tomes
 T. 1 : *De l'Algérie des origines à l'insurrection*
 T. 2 : *Des promesses de paix à la guerre ouverte*
- P. Angel, *Le personnage juif dans le roman allemand (1855-1915). Les racines littéraires de l'antisémitisme Outre-Rhin*, Paris, Didier, Germanica 12, 1973, 223 p.
- M. Angenot, *le cru et le faisandé : sexe, discours social et littéraire à la Belle Epoque*, Bruxelles, Ed. Labor, 1986, 202 p.

- C. Bard et alii, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, 481 p.
- P. Birnbaum, *Un mythe politique : "La République juive". De Léon Blum à Pierre Mendès France*, Paris, Fayard, 1988
- P. Birnbaum, *"La France aux Français". Histoire des haines nationalistes*, Paris, Seuil, 1993, 400 p.
- A.-M. Boyer, *La paralittérature*, Paris, PUF, QSJ, 1992, 128 p.
- C.-I. Brelot, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1992, T. 1 et 2, 1242 p.
- M. Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale : Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, Grasset, 1993, 373 p.
- B. Droz et E. Lever, *Histoire de la guerre d'Algérie, 1954-1962*, Paris, Ed. du Seuil, Coll. points- Histoire, 379 p.
- E. Drumont, *La France Juive. Essai d'histoire contemporaine.*, Paris, Marpon et Flammarion, 12ème éd. pour le T. 1, 579 p. et 10ème éd. pour le T. 2, 601 p.
- G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod-Bordas, 1979.
- J. Durin, *Emile Zola et la Question juive 1890-1902*, Paris, Ed. G.M. Le Bourget, 1989, 170 p.
- R. Ertel, *Le Shtetl, La bourgade juive en Pologne, de la tradition à la modernité*, Paris, Payot, 1986, 321 p.
- N. Fresco, *Fabrication d'un antisémite*, Paris, Ed. du Seuil, 1999, 795 p.
- S. L. Gilman, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, Paris, P. U. F., 1996, 298 p.
- C. Gleyses, *La femme coupable. Petite histoire de l'épouse adultère au XIX^e siècle*, Paris, Ed. Imago, 1994, 252 p.
- A. Halimi, *La délation sous l'Occupation*, Paris, Edition^e1, 1998, 263 p.
- R. Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988, 1099 p.
- S. Jay, *brèves notes cliniques sur le cas guy des cars*, Inéditions Barbare, 1979, 80 p.
- H. Mayer, *Les Marginaux: Femmes, Juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, Idées, 1975-1994, 535 p.
- G. Messadié, *Histoire générale du Diable*, Paris, Robert Laffont, 1993, 490 p.
- P. Miquel, *La Guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 1993, 554 p.
- P. Miquel, *Les Aristos*, Paris, Albin Michel, 2000, 263 p.
- F. Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin*, Paris, Seuil, 1996, 388 p.

- B. Philippe, *Etre juif dans la société française du Moyen Age à nos jours*, Paris, Montalba, Coll. Pluriel, 1979, 445 p.
- M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, *Grandes fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 1996, 376 p.
- L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, Coll. Pluriel, 1981 T. 2 : *L'Age de la science*, 527 p.
- L. Poliakov, *La causalité diabolique*, T. 1 et T. 2, Paris, Calmann-Lévy, 1980 et 1985, 249 p. et 366 p.
- L. Poliakov et alii, *Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*, Paris, Ed. du Seuil, 1994, 419 p.
- G. Sapiro, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, 807 p.
- R. Schor, *L'Antisémitisme en France pendant les années trente. Prélude à Vichy*. Bruxelles, Ed. Complexe, 1992, 381 p.
- R. Schor, *L'opinion française et les étrangers. 1919-1939*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1985, 761 p.
- A. Siganos, *Les mythologies de l'insecte, histoire d'une fascination*, Paris, Librairie des Méridiens-Klincksiek et Cie, 1985, 397 p.
- Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Gallimard, 1997, 602 p.
- P.-A. Taguieff (dir.), *L'antisémitisme de plume, 1940-1944, études et documents*, Paris, Berg International, 1999, 618 p.
- R. Vishniac, *Un monde disparu*, Paris, Ed. du Seuil, 1984, 1996
- C. Wardi, *Le juif dans le roman français 1933-1948*, Paris, Nizet, 1973, 285 p.
- C. Wardi, *Le génocide dans la fiction romanesque*, Paris, P. U. F., 1986, 179 p.
- E. Weber, *La France des annés 30. Tourments et perplexités*. Paris, Fayard, 1995, 421 p.
- M. Winock, *La République se meurt. Chronique 1956-1958*, Paris, Ed. du Seuil, 1978
- M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Ed. du Seuil, Coll. points-Histoire, 1982-1990, 446 p.
- M. Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Ed. du Seuil, 1997, 696 p.
- J. Yee, *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000, 368 p.

ARTICLES:

- S. Fujihira, L'antisémitisme de deux œuvres de Jacques de Lacretelle : Silberman et Le Retour de Silberman dans *Journal of Osaka University of Foreign Studies, New Series*, n° 14, (1995), pp. 135-157
- Amitiés judéo-chrétiennes dans la littérature du XX^e siècle : Les exemples de Silberman et de Geneviève dans *études françaises* n°30, 1997, Université des Langues Etrangères d'Osaka, pp. 81-104
- Eva, Juive et femme fatale, Etude portant sur *Le château de la juive* de Guy des Cars, dans *études françaises* n°32, 1999, Université des Langues Etrangères d'Osaka, pp. 37-62
- Eva la Juive : extranéité et déracinement, Etude portant sur *Le château de la juive* de Guy des Cars, dans *Global History no kôchiku to rekishi kijutsu no shatei*, rapport de recherches ayant bénéficié de fonds pour la recherche scientifique de 1997 à 1999, sous la direction du professeur T. Matsuda, Université des Langues Etrangères d'Osaka, mars 2000, pp. 135-151
- R. Genevoy, L'histoire du château de la Juive, à Besançon, dans *Réalités franc-comtoises*, juillet-août 1975, n°177, pp. 242-249
- J.-F. Kahn, Les hommes sont-ils égaux en intelligence : le scandale du Q. I. racial aux Etats-Unis relance un débat sulfureux dans *L'Événement du Jeudi* du 3 au 9 novembre 1994, pp. 68-78
- P. Morelle, Pourquoi lit-on Guy des Cars ?, *Le Monde*, 6 nov. 1970, p. 24
- M. Tabachnik, Remarques sur la non-place des femmes dans le roman, *Les Temps Modernes*, n° 595, août-sept.-oct. 97, pp. 122-129

DICTIONNAIRES :

- R. d'Amat et R. Limouzin-Lamothe, *Dictionnaire de biographie française*, T. 10, Paris, Letouzey et Amé, 1965
- C. Bonnefoy et alii, *Dictionnaire de littérature française contemporaine*, Paris, Ed. Universitaires, J.-P. Delarge, 1977
- P. Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Editions du Rocher, 1988, 1504 p.

- L. Herz, *Dictionnaire étymologique de noms de famille français d'origine étrangère et régionale, avec l'étymologie de quelques noms étrangers célèbres*, Paris, L'Harmattan, 1997, 266 p.
- L. Herz, *Dictionnaire étymologique des mots français d'origine chamito-sémitique*, Paris, L'Harmattan, 1998, 181 p.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	p. 3
Introduction générale	p. 5
 Première partie : La Juive et le noble français	 p. 9
Histoire du vrai Château de la Juive et de ses propriétaires	p. 9
Origine, jeunesse et formation des deux protagonistes	p. 11
Physique des deux protagonistes	p. 12
Ambiguïtés d'Eva à l'égard de sa judéité et évidence de la francité d'Eric	p. 13
Eric ou une tradition catholique parfaitement assumée	p. 15
Eric ou la fidélité à une tradition de patronage nobiliaire	p. 16
Eric ou la fidélité à une tradition foncière et à un passé familial	p. 18
Eva ou un amour immodéré de l'argent	p. 20
Eric est-il parfaitement honnête ?	p. 22
Eric, un rêveur dilettante qui a peur de déroger	p. 25
Eva, une femme énergique à l'esprit inventif	p. 28
Un couple que tout sépare	p. 29
Ceux qui ont percé à jour ou apprécié Eva	p. 30
Conclusion	p. 31
 Deuxième partie : Eva, Juive et femme fatale	 p. 33
Une victime malgré tout	p. 33
Un physique de femme fatale	p. 35
Une femme ensorcelante à la sexualité dévorante	p. 37

Une femme assoiffée de vengeance	p. 40
Une femme assoiffée de richesses	p. 44
Vamp et femme araignée	p. 45
Une femme dominatrice et grande stratège	p. 47
Habileté, rouerie et talents de comédienne	p. 49
Une femme «moderne»	p. 51
Eve ou Lilith ?	p. 53
Le besoin de se plier à la loi d'Adam	p. 53
Conclusion	p. 55
 Troisième partie : Eva la Juive : extranéité et déracinement	 p. 57
Une beauté exotique	p. 57
Une déracinée étrangère à l'Europe	p. 58
Une déracinée incapable de comprendre la nature	p. 60
Mépris du monde rural, exploitation et matérialisme	p. 61
Goûts de parvenue et modernisme	p. 64
Eva, dissolvant social mis à l'écart	p. 66
Eva, destructrice des familles	p. 68
Le complot contre la race	p. 71
Le complot contre la France et la trahison	p. 72
Deux figures formant antithèse avec Eva	p. 74
Solution au «problème juif»	p. 76
Conclusion	p. 78
 Conclusion générale	 p. 81
 Annexe : Du révisionnisme de ce roman	 p. 87
 Notes	 p. 91
Notes de l'introduction générale	p. 91
Notes de la première partie	p. 92
Notes de la deuxième partie	p. 96
Notes de la troisième partie	p. 102

Notes de la conclusion générale p. 110

Notes de l'annexe p. 112

Bibliographie p. 113

Table des matières p. 119

著者紹介

藤平シルヴィ (FUJIHIRA Sylvie)

略歴

- 1962年 フランスに生まれる。
 1983年 ブルゴーニュ大学（歴史科）卒業
 1985年 ブルゴーニュ大学 D.E.U.G. d'italien 取得
 ブルゴーニュ大学（歴史科）修士号取得
 1988年 大阪日仏センター講師（非常勤）
 1991年 大阪外国語大学講師（非常勤）
 1994年 大阪外国語大学助手
 1996年 大阪外国語大学専任講師
 1998年 大阪外国語大学助教授

専攻 フランス史

所属学会 日本フランス語フランス文学会

主要論文

- 1985年 「Utilisation du sol et revenus agricoles en Côte d' Or de 1851 à 1879」ブルゴーニュ大学修士論文、150 p.
 1993年 「Paris, lieu de mémoire」名古屋外国語大学紀要第7号、pp. 176-191
 1995年 「Paroles de femmes, paroles d' hommes ; deux poids, deux mesures ? Etude à partir de dictionnaires」大阪外国語大学フランス語学科研究室、études françaises、29号、pp. 45-68
 1995年 「L'antisémitisme de deux œuvres de Jacques de Lacretelle : *Silbermann* et *Le retour de Silbermann*.」大阪外国語大学論集第14号、pp. 135-157
 1996年 「Comment sensibiliser les étudiants au problème de l'articulation logique d'un texte ? 」大阪外国語大学論集第16号、pp. 17-34
 1997年 「Amitiés judéo-chrétiennes dans la littérature de XX^e siècle : les exemples de *Silbermann* et *Geneviève*.」大阪外国語大学フランス語研究室、études françaises 30号、pp. 81-104
 1998年 「Montherlant et l'antisémitisme : une analyse d'*Un petit Juif à la guerre*.」大阪外国語大学フランス研究会『テキストとしてのフランス文化』、pp. 23-59
 1999年 「Eva, Juive et femme fatale, Etude portant sur *Le château de la juive* de Guy des Cars」大阪外国語大学フランス語学科研究室、études françaises 32号、pp. 37-62
 2000年 「Eva, La Juive : extranéité et déracinement. — Etude portant sur *Le château de la juive* de Guy des Cars—」大阪外国語大学「グローバル・ヒストリー」の構築と歴史記述の射程、(科研費報告書) pp. 135-151

- 2001年 「*Astérix chez les Belges : Aspects historiques, culturels et linguistiques*」 大阪外国語大学フランス語研究室、études françaises、34号、pp. 77-117
- 2001年 「L'art du résumé — ou comment aider les étudiants à acquérir la technique de la contraction de texte —」 平成12年度教育研究学内特別経費プロジェクト『異文化共存時代の外国語教育. 学習(2)』研修成果報告書、大阪外国語大学、pp. 101-122
- 2002年 「Quelques remarques sur le manuel de français *Première rencontre franco-japonaise*」 大阪外国語大学フランス語研究室、études françaises、35号、10 p.

翻訳

- 2001年 「PARADOXE DE LA REALISATION ET DE LA POSSESSION, La littérature de Tanizaki et les médias」 de Yoshinori Shimizu, Europe, n° 871-872, nov.-déc. 2001, pp. 91-100

大阪外国語大学学術研究双書28

UNE JUIVE NOMMÉE EVA

Etude portant sur

Le château de la juive de Guy des Cars

2002年3月11日発行

著 者 藤平シルヴィ

発 行 所 〒562-8558 箕面市栗生間谷東8丁目1番1号
大阪外国語大学学術出版専門部会

印 刷 所 〒531-0072 大阪市北区豊崎7丁目7番7号
株ア イ ジ イ

ISBN 4-900588-28-8

無断転載を禁ずる。

1. レフ・トルストイと革命運動
エルヴィン・オーバーレンダー著
法 橋 和 彦 監訳・解説
2. ロシア語アクセント研究
神 山 孝 夫 著
3. 社会言語学
——言語は社会の不平等を克服するか——
ハーガー／ハーバーラント／バリース 著
乙 政 潤 訳
4. DWELLING SPACE IN EASTERN ASIA
Richard ZGUSTA 著
5. ラ・アラウカーナ (第一部)
吉 田 秀太郎 訳
6. 私の精神鑑定集
志 水 彰 著
7. モンタベルティ・ベネヴェント仮説
——中世フィレンツェの驚異的發展の謎に挑む——
米 山 喜 晟 著
8. 古代ブルガリア語文法 (語幹論)
イヴァン・ドブレフ 著
石 田 修 一 訳
9. 世界の中のポルトガル語
河 野 彰 監訳
10. ルーマニア語史概説
アレクサンドゥル・ニクレスク著
伊 藤 太 吾 訳
11. ロマンズ言語学入門
伊 藤 太 吾 著
12. ラ・アラウカーナ (第二・三部)
吉 田 秀太郎 訳
13. Eine kontrastive Betrachtung
der japanischen und deutschen Sprache
Jun OTOMASA 著
14. カスティリャ語文法
エリオ・アントニオ・デ・ネブリハ著
中 岡 省 治 訳
15. バタビアの都市空間と文学
——近代インドネシア文学の起源——
松 尾 大 著
16. ポルトガルの歴史に残った女性像と
ブラジル文学に現れた女性像
有 水 博 著
平 田 恵津子
17. タイ語の言語表現
宮 本 マラシー 著
18. Learner Difference and Japanese
Language Education
—— A Study of Field Dependence/
Independence Cognitive Styles
and Japanese Language Learning ——
Junko MAJIMA 著
19. 馬に乗ったマプーチェの神々
——チリ先住民文化の変遷——
千 葉 泉 著

- | | | |
|--|---------------------|-----|
| 20. 汉语与中国文化十讲 | 胡 士 雲 | 著 |
| 21. マラルメ作品における虚構の場
— 「書物」をめぐって — | 高 階 早 苗 | 著 |
| 22. 砂の上の足跡
— 或る中国モダニズム作家の回想 — | 施 鰲 存 治
青 野 繁 治 | 著 訳 |
| 23. ミシェル・レリス研究
— 自己中心主義から芸術創造によるコミュニケーションへ — | 夏 目 幸 子 | 著 |
| 24. A STUDY OF BURMESE RAMA STORY | Toru OHNO | 著 |
| 25. 日・タイ表現例文集 | 宮 本 マラシー
— 宮 孝 子 | 共著 |
| 26. ラテン語からルーマニア語へ
— ルーマニア語史 — | マリウス・サラ
伊 藤 太 吾 | 著 訳 |
| 27. Passif, causatif et autres constructions
en français et en japonais
— Quelques Critiques sur la
Grammaire Relationnelle — | Yoshiyuki KINOCHI | 著 |

Publications of Osaka University
of Foreign Studies,
No.28 2002

ISBN4-900588-28-8

Sylvie FUJIHIRA
UNE JUIVE NOMMÉE EVA

